BnF Gallica

André Theuriet. Nos oiseaux. 110 compositions de H. Giacomelli, gravées sur bois par J. Huyot

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Theuriet, André (1833-1907). André Theuriet. Nos oiseaux. 110 compositions de H. Giacomelli, gravées sur bois par J. Huyot. 1887.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

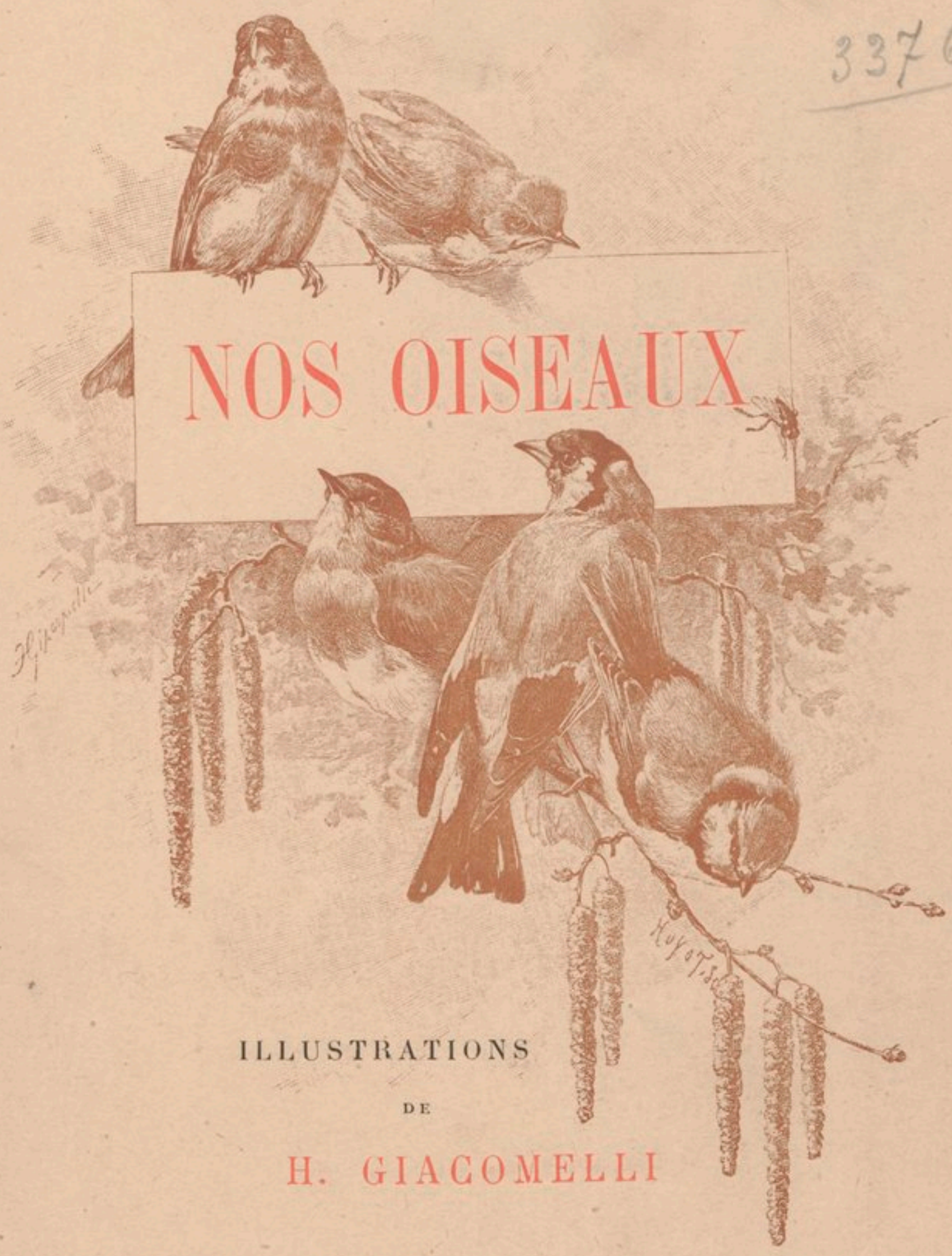
6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ANDRÉ THEURIET

3376



ILLUSTRATIONS

DE

H. GIACOMELLI

PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE-H. LAUNETTE ET Cie

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

Dépôt Légal
Seine
N° 6835
1886

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS

NOS OISEAUX

4° S
821

TIRAGE DE LUXE

Il a été tiré de cet ouvrage cinquante exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon.

REPRODUCTION ET TRADUCTION RÉSERVÉES.

COLLABORATEURS

LES CENT DIX COMPOSITIONS QUI ORNENT CET OUVRAGE
ONT ÉTÉ DESSINÉES
PAR

HECTOR GIACOMELLI

ET GRAVÉES SUR BOIS PAR LES SOINS DE

JULES HUYOT

L'IMPRESSION EN A ÉTÉ CONFIÉE A L'IMPRIMERIE

PILLET ET DUMOULIN

LE PAPIER A ÉTÉ FABRIQUÉ PAR LA MAISON Vve PRIOUX ET FILS

L'ENCRE A ÉTÉ FOURNIE PAR LA MAISON LORILLEUX ET Cie

ANDRÉ THEURIET

NOS OISEAUX

CENT DIX COMPOSITIONS

DE

H. GIACOMELLI

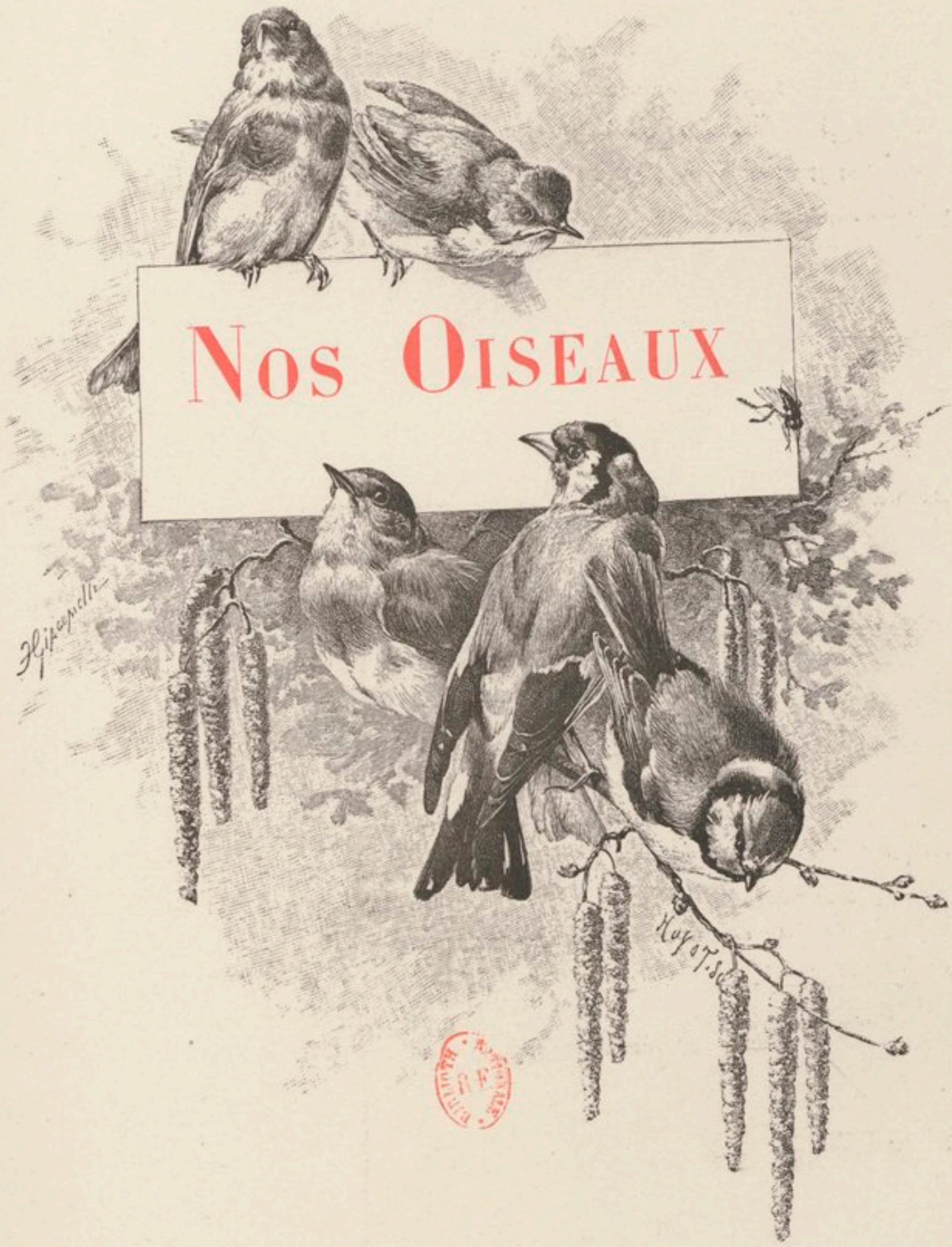
GRAVÉES SUR BOIS PAR J. HUYOT

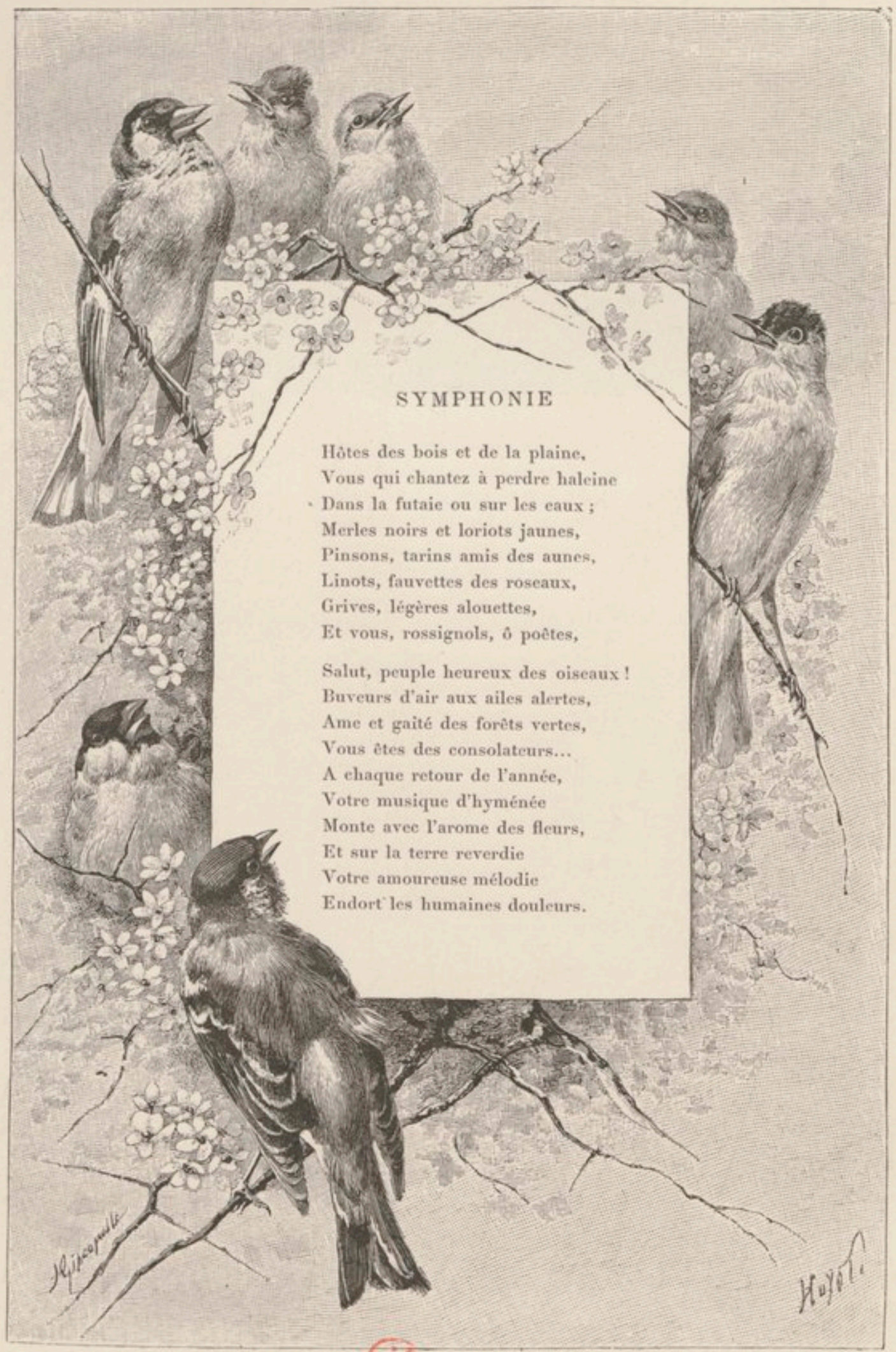
LIBRAIRIE ARTISTIQUE

H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

BOULEVARD S.-GERMAIN, 197, A PARIS

1887


Nos Oiseaux



SYMPHONIE

Hôtes des bois et de la plaine,
Vous qui chantez à perdre haleine
Dans la futaie ou sur les eaux ;
Merles noirs et loriots jaunes,
Pinsons, tarins amis des aunes,
Linots, fauvettes des roseaux,
Grives, légères alouettes,
Et vous, rossignols, ô poêtes,

Salut, peuple heureux des oiseaux !
Buveurs d'air aux ailes alertes,
Ame et gaîté des forêts vertes,
Vous êtes des consolateurs...
A chaque retour de l'année,
Votre musique d'hyménée
Monte avec l'arome des fleurs,
Et sur la terre reverdie
Votre amoureuse mélodie
Endort les humaines douleurs.

SYMPHONIE DU PRINTEMPS

D'abord un frémissement à peine sensible, un sourd frisson qui court à travers la forêt : murmure mystérieux de l'herbe qui pousse, de la feuille qui se déplie et de la sève qui monte ; — puis, au bord des taillis où jaunissent les cornouillers en fleurs, au fond des combes humides où le joli-bois épanouit ses calices roses, trois notes éclatent, trois notes vives, lestes et allègrement redoublées : c'est le premier éveillé des chanteurs, le merle qui siffle sa chanson d'écolier aux arbres à peine bourgeonnants. Il a l'air de crier aux quatre coins de la forêt : « Gai ! gai !

qu'on s'ébaudisse, voici le printemps revenu, voici la Saint-Aubin, où chaque oiseau marque déjà la place de son nid! » — *A ce joyeux boute-en-train deux voix répondent : l'une, qui jaillit de dessous les grands couverts, veloutée et vibrante à la fois, c'est le pinson; — l'autre, partant des lisières, claire, naïve et sautillante, c'est la fauvette à tête noire. Ces deux nouveaux chanteurs n'ont qu'une courte mélodie; mais ils la répètent à satiété, comme s'ils éprouvaient le besoin de se bien convaincre eux-mêmes que l'hiver est sérieusement fini, et qu'en dépit des giboulées d'avril, le printemps n'est pas contremandé.*

Là-bas, dans la plaine où les blés et les seigles verdissent, des centaines de voix aériennes et mélodieuses leur confirment la bonne nouvelle. — C'est le chœur matinal des alouettes. — Dès l'aube, la première éveillée a pris l'essor, et montant en droite ligne si haut qu'elle a pu monter, comme le matelot à la vigie du grand mât, elle annonce à tout son peuple que voici le temps des amours et des nids, puis elle se laisse retomber, ainsi qu'un fil à plomb, dans les sillons herbeux. Une seconde alouette s'élance, puis une troisième, puis vingt autres; c'est à peine si on les voit, là-haut, dans la pourpre rosée du soleil levant, mais on entend leur musique lointaine dont les notes semblent s'égrener en perles lumineuses.

Le signal est donné. Partout, des buissons du chemin, des pruniers en fleurs du verger, des berges de la rivière, des gorges profondes de la forêt, un tutti *merveilleux em-*

plit la sonorité de l'air : trilles des chardonnerets, gazouillis des linots et des mésanges, vocalises de la grive, tremolo de la huppe, rentrée du bouvreuil, petite flûte du troglodyte et de la sittelle. Puis, par intervalles, sur ce fond incessamment varié, deux notes redoublées, graves, profondes, rêveuses, traversent l'épaisseur des bois.

C'est la voix du coucou, ce chanteur invisible et fantasque qui se fait entendre presque en même temps à tous les coins de la forêt, et qui semble rythmer la fuite des heures. On le croit tout près, on le cherche, et son appel sonore retentit déjà au loin. Dans le concert de la joie universelle, c'est lui qui jette la note mélancolique. Ce double son si plein et si mystérieux, qui semble toujours fuir et qui revient sans cesse, est comme un écho des printemps évanouis et des amitiés envolées. Il a l'air de nous soupirer : « Souvenez-vous! Souvenez-vous!... Donnez une pensée aux disparus, aux ombres aimées qui ne goûteront plus les ivresses du renouveau... Le temps s'écoule et vous emporte... Pour vous non plus, les printemps ne refleuriront pas toujours! » Mais en dépit des pronostics de ce mélancolique et capricieux avertisseur, la commune allégresse du peuple insoucieux des oiseaux continue de se manifester par une exubérance de chansons. Les feuilles poussent, les muguets embaument, les nids se construisent partout : dans l'herbe, dans la haie, aux creux des arbres morts, à la fourche des branches vertes, et chacun ne songe qu'aux délices de l'heure présente.

Noires et blanches, véloces avec leurs ailes en fer de flèche, voici que les hirondelles débouchent des rues du village. Intrépides voyageuses, elles arrivent de loin et elles témoignent la joie de se retrouver chez nous par des circuits étourdissants. Buveuses d'air, elles frisent le faîte des toits, elles rasent la terre et l'eau, disparaissent sous les arches des ponts, puis se remontrent en plein soleil ; elles virent, montent, descendent, sans jamais se poser, sans à peine faire entendre un petit cri. La danse silencieuse de ces noires bohémiennes est comme un intermède dans la symphonie du printemps. C'est le ballet au milieu du concert.

Là-bas, dans la forêt, on chante toujours. A la fois sourd et troublant, résonnant et voilé, du fond des halliers monte le roucoulement des ramiers sauvages. Le son troublé et langoureux s'élève, puis tombe pour renaître encore ; on dirait le soupir de la forêt assoupie et bégayant à travers son rêve. Ce n'est plus l'aubade joyeuse de l'alouette, ni le babil espiègle du merle, ni l'appel sonore du coucou ; c'est l'intime causerie de deux époux qui s'aiment et qui, peletonnés dans leur bonheur conjugal, échangent de voluptueuses confidences, douces et fondantes comme un gâteau de miel. Sans souci de ce qui se passe autour d'eux, les ramiers roucoulent, roucoulent, tout entiers à leur mutuelle tendresse et pareils aux amants de La Fontaine,

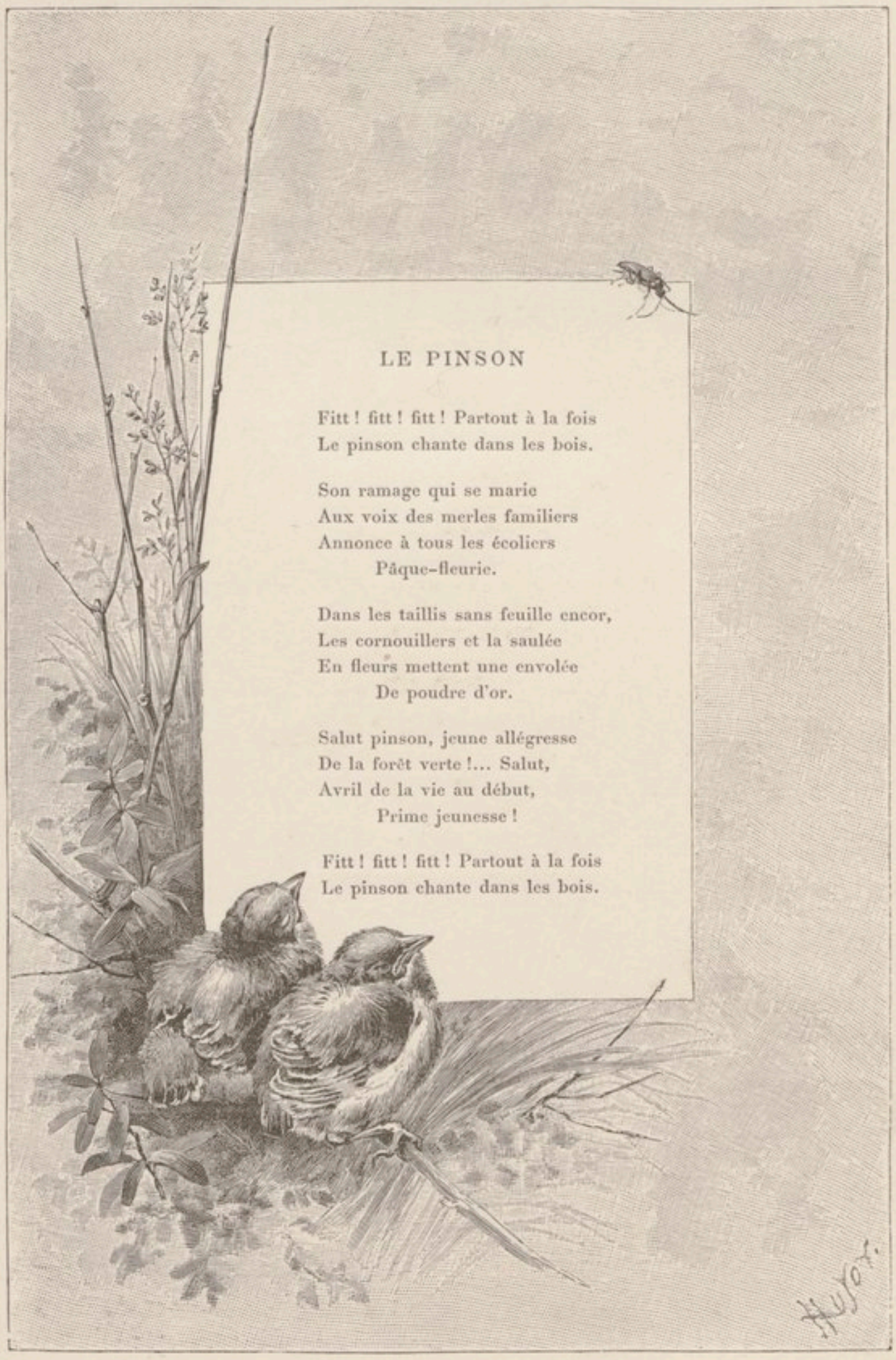
Ils se sont l'un à l'autre un monde toujours beau.
Toujours divers, toujours nouveau...

Voici que les ombres s'allongent sur les champs ; dans l'eau des étangs le ciel réfléchit son azur plus foncé ; les massifs des bois prennent des tons de plus en plus roux, et la première étoile tremble au-dessus de l'horizon. Les voix s'affaiblissent peu à peu, les oiseaux s'endorment près de leurs nids. On dirait que le concert va finir ; mais ce n'est qu'un faux silence, une pause adroitement ménagée pour préparer l'entrée en scène du grand virtuose du printemps.

Le rossignol chante, et on dirait que la nature entière est aux écoutes. Les admirables airs de ce maître soliste emplissent tout l'intervalle du crépuscule à l'aurore. A côté de lui, les autres exécutants reculent dans la pénombre. Il fait oublier leurs faibles romances, comme le muguet embaumé aux blancheurs de lait efface le souvenir des fleurettes d'avril. Avec lui l'enchantement féerique commence. L'hymne du rossignol est le chant de l'amour tyrannique, violent et doux, oppresseur et opprimé, tendre et sensuel. On ne se lasse plus de l'entendre, on voudrait qu'il durât toujours...

Mais rien ne dure. A la mi-juin, l'haleine du maître artiste s'accourcit, et, quand les grands feux de la Saint-Jean flambent dans la plaine, sa puissante voix ne résonne plus dans la nuit. Déjà avant lui se sont tues les fauvettes. Seule, en plein soleil, dans les saulaies de la rivière, l'effarvatte jaseuse lance intrépidement son étourdissante mais vulgaire mélopée. La bruyante musique monte au-dessus de l'eau miroitante, à travers le transparent flam-

boiement de l'air embrasé, tandis que, là-bas, dans les vergers rouges de cerises, les loriots se grisent de jus parfumé et jettent encore leurs trois notes grasseyantes et flûtées. — Ce sont les derniers chanteurs de la saison, et leur chanson ensoleillée clôt la symphonie printanière.



LE PINSON

Fitt ! fitt ! fitt ! Partout à la fois
Le pinson chante dans les bois.

Son ramage qui se marie
Aux voix des merles familiers
Annonce à tous les écoliers
Pâque-fleurie.

Dans les taillis sans feuille encor,
Les cornouillers et la saulée
En fleurs mettent une envolée
De poudre d'or.

Salut pinson, jeune allégresse
De la forêt verte !... Salut,
Avril de la vie au début,
Prime jeunesse !

Fitt ! fitt ! fitt ! Partout à la fois
Le pinson chante dans les bois.

LE PINSON

Pendant les premiers beaux jours de mars, en me promenant sous bois, j'ai entendu au loin un joyeux chant d'oiseau. A cette époque, la grande forêt sans feuilles a la sonorité d'un appartement démeublé; cette chanson précoce y retentissait allègrement comme une voix avant-courrière du prochain renouveau. Elle se composait de trois parties : un vif prélude, une roulade et une modulation finale d'un timbre puissant et velouté. J'ai reconnu le chant du pinson, et cette musique printanière a évoqué en moi un souvenir d'enfance qui semblait venir, comme elle, de très loin, du fin fond de la forêt...

En ce temps-là, j'avais onze ans et je *tendais* aux petits oiseaux dans un taillis appartenant à mon grand-père. Ces *tendues* sont fort usitées dans notre pays de Lorraine, où elles ont lieu de septembre à novembre, à l'époque des passages. Tout le menu peuple des oisillons vient se faire prendre aux pièges, et notamment à ce cruel traquenard que La Fontaine nommait des *reginglettes*, et que nous appelons chez nous des *sauterelles*.

Cet engin consiste en une souple branche de coudrier recourbée comme une raquette et dont les deux extrémités sont rapprochées au moyen d'une ficelle double. On plante chaque raquette sur champ, de vingt pas en vingt pas, le long des sentes ou au bord des mares fréquentées par les oiseaux. Quelques tendeurs plus industrieux accrochent même au-dessus de la raquette un bouquet de baies de sorbier, en guise d'appât. Le matin et le soir, plus d'un bec fin qui venait boire à la mare se laisse tenter par la traîtresse mine de ce perchoir invitant; il s'y pose, une cheville tombe avec un bruit sec, et la malheureuse bestiole, prise dans le nœud coulant subitement resserré, reste suspendue par ses pattes meurtries au sommet de la raquette détendue.

Un soir, au moment où nous procédions, mon grand-père et moi, à la dernière tournée, je fus attiré dans une sente par de petits cris aigus, et je vis, se débattant à l'une de nos *sauterelles,* un oiseau qui venait de se prendre au trébuchet. Il était à peu près de la taille d'un moineau, et

la furie avec laquelle il battait des ailes avait quasi renversé la raquette. Pourtant, soit que la détente de la ficelle eût été moins brusque que d'habitude, soit que les pattes du patient fussent plus résistantes, il n'était point endommagé. Il avait le dos marron et le dessus de la tête, ainsi que le bec, d'un bleu ardoisé; l'œil vif, les moustaches noires; le cou, la poitrine et les flancs d'une belle couleur vineuse, le croupion olivâtre, la queue fourchue et une tache blanche sur chaque aile.

« C'est un pinson d'Ardenne, » dit mon grand-père.

Je m'en étais déjà aperçu, car, l'ayant pris par les ailes pour le dégager, il m'avait d'un coup de bec pincé jusqu'au sang.

Mon grand-père fit la remarque que ses pattes n'avaient pas été brisées; l'une d'elles était seulement légèrement éraflée. Quant à moi, le voyant si alerte et si mignon de forme et de couleur, l'idée me vint de le mettre en cage et de l'apprivoiser. Je suppliai qu'on me permît de l'emporter, et j'insistai si bien que j'obtins sa grâce.

« Soit, dit mon aïeul en hochant la tête, mais tu ne l'élèveras pas; il est déjà trop fort et trop sauvage... »

Naturellement je n'en crus pas un mot, étant à cet âge présomptueux où l'on ne doute de rien. J'enveloppai le pinson dans mon mouchoir, et, une fois à la maison, je le logeai dans un panier hermétiquement clos, en attendant que je pusse le lendemain lui préparer une cage.

Je passai une bonne moitié de la nuit sans dormir, tant

l'idée de mon prisonnier me trottait dans le cerveau. J'avais ouï dire que les pinsons ont de merveilleuses aptitudes musicales, et qu'avec de la patience on peut les dresser comme de véritables virtuoses; quand mes yeux se fermaient, j'entendais en songe mon élève chanter ainsi que l'oiseau bleu des contes de fées. Dès le matin, je courus au panier. Le pinson n'avait guère mieux dormi que moi; il voletait farouchement et donnait de furieux coups de bec contre les parois. Toutes mes économies furent absorbées par l'achat d'une cage meublée d'une auge, d'un abreuvoir et d'une mangeoire que je remplis de chènevis. J'y transvasai l'oiseau, et en attendant qu'il s'accoutumât à sa nouvelle demeure, je grimpai dans notre grenier consulter deux ou trois vieux bouquins d'ornithologie, afin de bien connaître les mœurs et les goûts de mon hôte.

J'y appris que le pinson est d'un naturel très gai; qu'il chante de bonne heure, — bien avant le rossignol, — et qu'indépendamment de son chant proprement dit, il fait entendre trois cris particuliers : un cri d'appel à l'époque de l'accouplement, un cri de guerre lorsqu'il se bat contre un rival, et enfin, lorsque la pluie va tomber, un cri mélancolique, qui est un pronostic certain de mauvais temps.

J'y vis encore que le pinson bâtit son nid dans les arbres les plus touffus, — un nid rond, solidement tissu de mousse au dehors, de crins et de toiles d'araignées au dedans; — la femelle y pond cinq ou six œufs d'un gris rougeâtre, pointillés de noir au gros bout; le mâle demeure

LE PINSON

assidûment près de sa couveuse et nourrit ses petits de chenilles et d'insectes; — mais, ajoutait mon auteur, les pinsons adultes vivent de graines : senelles, œillettes, faînes et grains de blé.

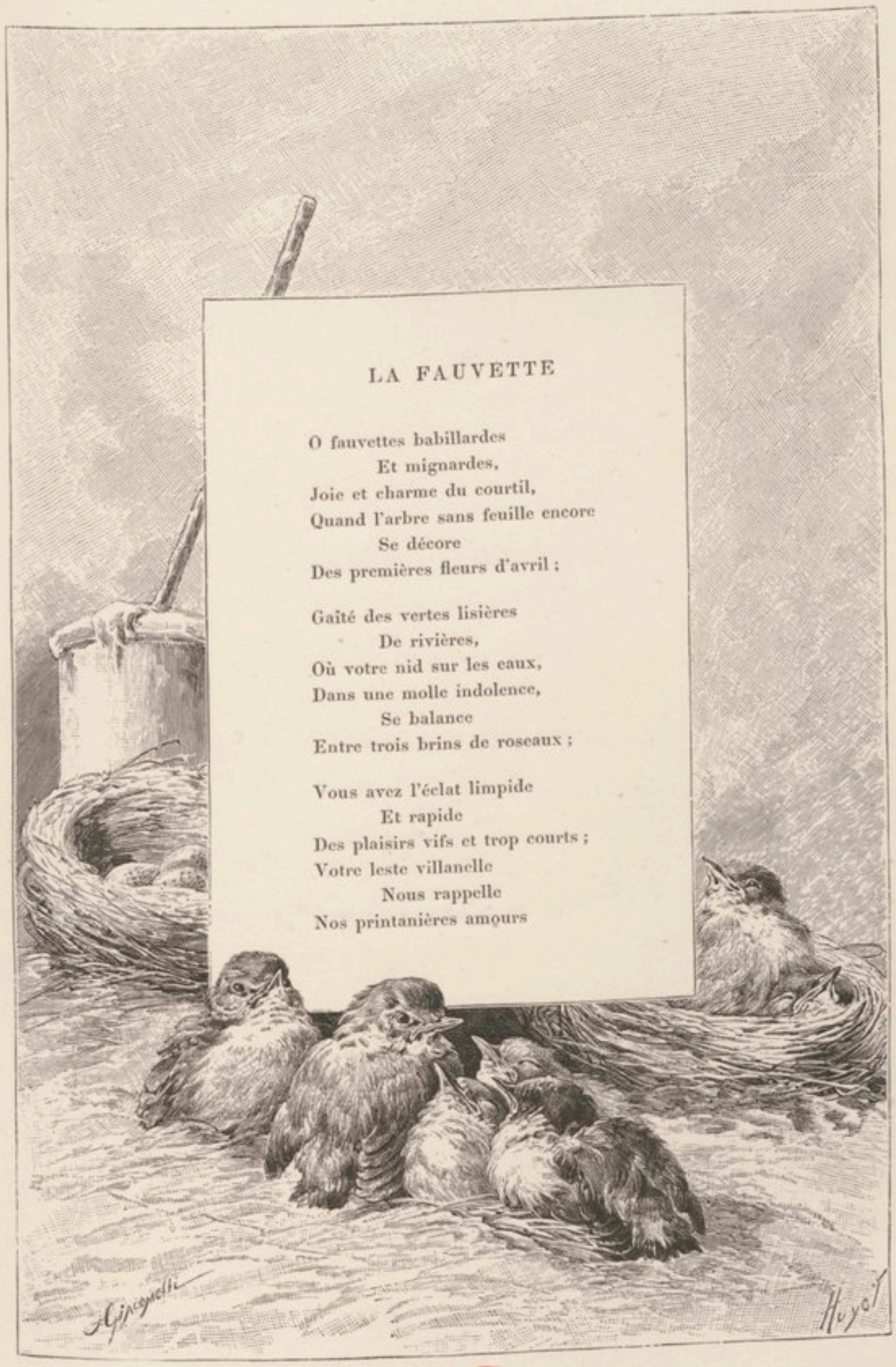
Ainsi édifié, je revins vers la cage. Le captif ne paraissait nullement disposé à s'y apprivoiser. Agrippé aux barreaux, les ailes sans cesse en mouvement, il avait culbuté son auge et dédaigné le chènevis qui foisonnait dans la mangeoire.

Peut-être le menu ne lui plaît-il pas, pensai-je, le livre parle d'œillettes, de senelles et de faînes. — Je courus les champs afin de me procurer la nourriture indiquée, et, quand je revins, la fiévreuse agitation du prisonnier avait redoublé. Il continuait de s'élancer rageusement contre les barreaux; il y meurtrissait sa jolie tête bleuâtre, il y brisait les pennes de sa queue; le duvet de son poitrail hérissé s'éparpillait en l'air. Parfois, n'en pouvant plus, il se rencognait dans un angle, ouvrait tout grands ses profonds yeux noirs, et son regard désespéré semblait me crier : « Mais lâche-moi donc!... lâche-moi donc! »

Je fis la sourde oreille et je m'en allai, me berçant encore de l'espoir que la nuit le calmerait. Dès le fin matin, je courus de nouveau à la cage... Sur la planchette qui servait de parquet, immobile, les paupières closes, le le plumage ébouriffé et terne, le pinson, déjà raidi, gisait au milieu des graines éparses et intactes. Le sauvage

oiseau des montagnes, en haine de sa prison, s'était laissé mourir de faim.

Mon cœur se serra; j'avais cette cruelle agonie sur la conscience. Pendant longtemps, je ne pus voir un oiseau sans éprouver une lourde sensation de malaise. Et aujourd'hui encore, après bien des années, en entendant sous bois les précoces roulades du pinson, ce souvenir d'enfance m'est remonté au cerveau avec la senteur amère d'un remords.


LA FAUVETTE
O fauvettes babillardes
Et mignardes,
Joie et charme du courtil,
Quand l'arbre sans feuille encore
Se décore
Des premières fleurs d'avril ;
Gaîté des vertes lisières
De rivières,
Où votre nid sur les eaux,
Dans une molle indolence,
Se balance
Entre trois brins de roseaux ;
Vous avez l'éclat limpide
Et rapide
Des plaisirs vifs et trop courts ;
Votre leste villanelle
Nous rappelle
Nos printanières amours
Huyot

LA FAUVETTE

De tous les oiseaux champêtres, la fauvette est celui qui nous est le plus familier. Pour peu qu'on ait vécu à la campagne, il est rare qu'on n'en ait pas connu une ou deux. — La tribu des fauvettes est nombreuse : il y a la fauvette grise, la fauvette à tête noire, puis le clan des fauvettes des roseaux qui comprend : la *rousserolle,* la *verderolle* et l'*effarvatte.*

La fauvette grise est la plus commune et aussi la plus grande de toutes. Elle habite le plus souvent les jardins, les vergers et les champs semés de fèves ou de pois. Elle se pose sur les ramées qui servent de soutien à

ces légumineuses grimpantes. C'est là qu'elle prend ses ébats et qu'elle place son nid. Elle y demeure jusqu'au temps de la récolte, qui coïncide généralement avec l'époque de la migration. Pendant la saison des amours et des couvées, ces ramées enguirlandées de pois en fleurs sont toutes retentissantes de mélodies légères, de joyeux épithalames qui s'harmonisent doucement avec la verdure tendre des pois, dont les floraisons délicates ressemblent à un vol de papillons blancs.

La fauvette à tête noire est la plus connue et la mieux douée sous le rapport du costume et du chant. A l'état adulte, son capuchon noir lui couvre le sommet de la tête et retombe jusqu'aux yeux; elle a le tour du cou d'un gris ardoisé, plus clair à la gorge, s'éteignant sur la poitrine dans un blanc ombré de noirâtre; le dos et les ailes sont d'un gris brun, lavé d'une faible teinte olivâtre. Son chant est agréable et soutenu. Il se compose d'une suite de modulations assez courtes, mais vives et fraîches; quelques notes éclatantes se détachent nettement de cette mélodie un peu timide, puis le tout se fond de nouveau dans un gazouillement discret. C'est bien là le langage à la fois vif et voilé des premières émotions printanières, le chant de l'adolescence de l'année. Lorsque la brève et leste chanson de la fauvette égaye les noisetiers et les cerisiers du verger, les écoliers se disent : « Voilà l'hiver passé! » et mis soudain en humeur d'école buissonnière, ils s'en vont par bandes à travers

bois, lézardant au soleil, cherchant des nids et se taillant des sifflets dans les branches de saule tout humides de sève.

Pour mon compte, je ne puis entendre la chanson de cette fauvette sans repenser à la série de rustiques plaisirs que ce refrain de bon augure annonçait à mon enfance turbulente. Je revois le jardin paternel avec ses bordures de framboisiers touffus, ses boules de buis et ses genévriers, épars dans les allées. Au cœur d'un de ces genévriers, je découvris un matin le nid d'une fauvette à tête noire. Placé à la naissance des branches, à peine à deux pieds du sol, il était composé, à l'extérieur, de mousse et d'herbes sèches; à l'intérieur, de crins finement tressés. Il contenait cinq œufs d'un marron très clair, tachetés et marbrés de brun foncé. Je ne pus résister à une perverse fantaisie d'enfant, et je dérobai l'un de ces jolis œufs ponctués de brun. Le lendemain, quand je vins guetter la couveuse, je trouvai les œufs brisés et le nid abandonné. — Les fauvettes sont intraitables sur ce point; dès qu'une main étrangère a profané le mystère du nid, cette intrusion d'un ennemi inconnu leur paraît d'un mauvais augure pour la future famille; elles préfèrent tout détruire, et recommencer ailleurs une ponte moins malchanceuse. — Le père et la mère s'occupent de leur progéniture avec une sollicitude égale, se relayant pour couver et montrant pour les petits nouvellement éclos un attachement qui persiste pendant toute

la saison. Ils retiennent auprès d'eux les jeunes adolescents. On les voit voltiger le long des lisières ; le père va en éclaireur ; s'il aperçoit dans un buisson une abondante récolte de groseilles sauvages ou de baies de sureau, il avertit les siens par un *couic* joyeux, et toute la maisonnée accourt pour faire ripaille.

Tout autres sont les mœurs des fauvettes des roseaux. La *rousserolle* habite de préférence les marais et les rives boisées ; l'*effarvatte* se plaît dans les jardins et les prés riverains des eaux courantes ; la *verderolle* affectionne les saulaies humides, voisines des chènevières et des seigles. Elles ont toutes certains traits communs : la tête déprimée comme celle de l'hirondelle, le bec fort, l'ongle du pouce long et robuste ; elles se nourrissent exclusivement des insectes qui abondent dans le voisinage des eaux ; elles ont le même plumage d'un gris jaunâtre et le même chant aux notes cuivrées et stridentes.

Leur nid profond, artistement construit, tressé à l'intérieur et à l'extérieur avec des herbes sèches et souples, est le plus souvent suspendu à deux ou trois tiges, nouées par autant d'anneaux de mousse ou de crin ; les boucles mobiles sont assez lâches pour que le nid puisse s'élever ou s'abaisser suivant la hauteur de l'eau.

Dans ce logis qui se balance au remous du courant et au souffle de la moindre brise, la femelle pond cinq œufs d'un blanc crème marbré de brun. Sitôt les œufs pondus,

LA FAUVETTE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

elle ne quitte plus le nid et s'y laisse bercer, tandis que le mâle, accroché à une branche de saule ou à une quenouille de roseau, répète tout le jour sa chanson réveillante et joyeuse, dont les notes pressées, éclatantes, peu variées, se succèdent presque sans interruption : — *cri, cri, cra, cra, cara, cara!...*

Le soleil tombe d'aplomb, l'eau à travers les herbes a d'éblouissants miroitements d'argent fondu, l'air brûlant semble flamboyer, et ce chant monotone, infatigable, s'harmonise avec le scintillement de la rivière, le bourdonnement des insectes et le tremblotement de l'air chaud. C'est un bavardage continu, strident comme la parole d'une ménagère affairée, qui va et vient à travers la maison, criant des ordres, gourmandant ses servantes et ne cessant jamais de jacasser. Aussi, en Brie, on dit d'une femme babillarde qu'*elle jase comme une effarvatte.*

Cette allègre fauvette a toutes les vertus domestiques de la ménagère, mais elle en a aussi les défauts : positive, exclusive, dominatrice, elle veut avant tout être maîtresse chez elle, et ne souffre pas que d'autres oiseaux viennent s'établir dans le cantonnement qu'elle a choisi. Bonne personne, au demeurant. Elle jette dans les longs jours une note gaie à travers le paysage souvent mélancolique des étangs solitaires. Sa chanson, d'une mélodie un peu commune, a l'entrain et la vivacité délurée de la gaieté du peuple. Malgré

ses modulations triviales et peu variées, elle est originale; qui l'a une fois entendue, ne l'oublie plus. Elle se mêle à l'impression produite par les belles journées d'été dans les prés en fleur, comme le refrain tapageur d'un paysan attardé se mêle au souvenir attendri d'une poétique nuit de printemps.

LE ROSSIGNOL

Le rossignol chante, et je rêve,
Grisé par son chant, que je bois
Un philtre fait avec la sève
Et les vertes senteurs des bois.
Sa voix monte, monte... J'écoute,
Et je crois retrouver la route
Des beaux jours perdus d'autrefois.

Ta musique est toujours pareille.
Depuis des siècles, tes accents,
Rossignol, enchantent l'oreille
Des princes et des paysans.
Ta chanson câline et sonore
Résonnait de même à l'aurore
Rougissante de mes quinze ans.

Ton chant ne meurt pas, ô poète !
Nous seuls, nous fermons sans retour
Notre bouche à jamais muette...
O rossignol ! chantre d'amour,
Dans ces bois pleins de ta tendresse,
Si tu rencontres ma jeunesse,
Rends-la-moi, ne fût-ce qu'un jour !...

LE ROSSIGNOL

Celui-ci est un maître artiste, le roi des oiseaux chanteurs. — Petit, vêtu de roux et de gris-blanc, il ne paye pas de mine et n'est point fait pour être vu de près; il lui faut le demi-jour lunaire, le mystère du feuillage ou l'obscurité de la nuit; mais, sous cet habit plus que modeste, quelle organisation de poète, quelle verve passionnée, servie par un merveilleux instrument!

Déjà, au seizième siècle, le vieux Belon devenait presque lyrique en parlant du rossignol : — « Lorsque les forêts se couvrent de feuilles, il est longtemps, dit-il, sans cesser de chanter jour et nuit.... Pourrait-il être

un homme tant priyé de jugement, qui ne se prenne d'admiration d'ouïr telle mélodie sortant de la gorge d'un si petit corps d'oiseau sauvage? Le meilleur du rossignol est qu'il persévère si pertinemment en son chant, que sans se lasser et laisser son entreprise, plutôt la vie lui défaudra que la voix. »

Fin d'avril, il entre en scène, quand toute la nature est occupée à l'œuvre d'amour et de reproduction. Il arrive des pays où le soleil est toujours ardent; il y a pris des notes chaudes et métalliques, et il nous rapporte un écho de l'Orient lumineux et coloré. Le volume de sa voix est surprenant, et plus surprenante encore la robuste organisation de ce frêle oiseau, qui peut passer des nuits entières à chanter. Aussi il faut à cet artiste une alimentation toute spéciale : point de graines, point de fruits aqueux et débilitants, mais de la chair vive et pour ainsi dire saignante. Les vers, les insectes, les larves de fourmi composent sa nourriture exclusive. Comme la plupart des chanteurs, il est grand mangeur, et grand mangeur d'aliments riches en substances azotées. A ce régime tonique, ses muscles acquièrent une vigueur étonnante, et sa voix prend une ampleur et un timbre sans pareils.

Il choisit pour théâtre un arbre solitaire ou une clairière sonore; pour ses heures de représentation, le crépuscule ou une nuit silencieuse. Tout en lui trahit un tempérament d'artiste, tout, jusqu'à la disposition raffinée de son nid, composé à l'extérieur de feuilles superposées comme les

pétales d'une rose, et à l'intérieur, de longs et minces brins d'herbe tournés en rond. La femelle y pond de trois à cinq œufs brillants, vernissés et d'un brun verdâtre; tandis qu'elle fait son devoir de couveuse, le mâle, perché dans un arbre voisin, charme les longues heures de la couvée par d'exquises mélodies.

Ce n'est pas la musique d'un habile et froid virtuose, c'est l'hymne passionné d'un cœur ardent et voluptueux. Les Allemands, qui ne peuvent s'empêcher de mettre du pédantisme jusque dans la poésie, ont essayé de transcrire le chant du rossignol, et un de leurs savants, l'ornithologiste Bechtein, en a donné une notation syllabique. C'est à peu près comme si l'on voulait, à l'aide d'une formule chimique, donner une idée du parfum de la rose. A quoi bon chercher à rendre par de pauvres sons humains une divine musique que tout le monde a entendue?

C'est un enchantement que cette mélodie magistrale et sans cesse variée. Elle exprime tout : la mélancolie et la joie, la tendresse et la passion. Le chant, débutant par de rapides et frémissantes roulades, se transforme peu à peu en un bercement plein de câlinerie, entrecoupé de longs soupirs, notes profondes et vibrantes, qui s'exhalent lentement comme autant d'appels à l'amour; puis, brusquement, l'artiste change de ton : ce ne sont plus que fusées, trilles, staccati, un pétillement de vocalises sonores, — et tout cela, de nouveau,

vient se fondre en une confuse et rêveuse mélopée. Dans cette musique originale, il semble qu'on sente l'odeur des muguets et des reines des bois, la verdeur des feuilles naissantes, le bouillonnement et la joie de la vie en plein épanouissement.

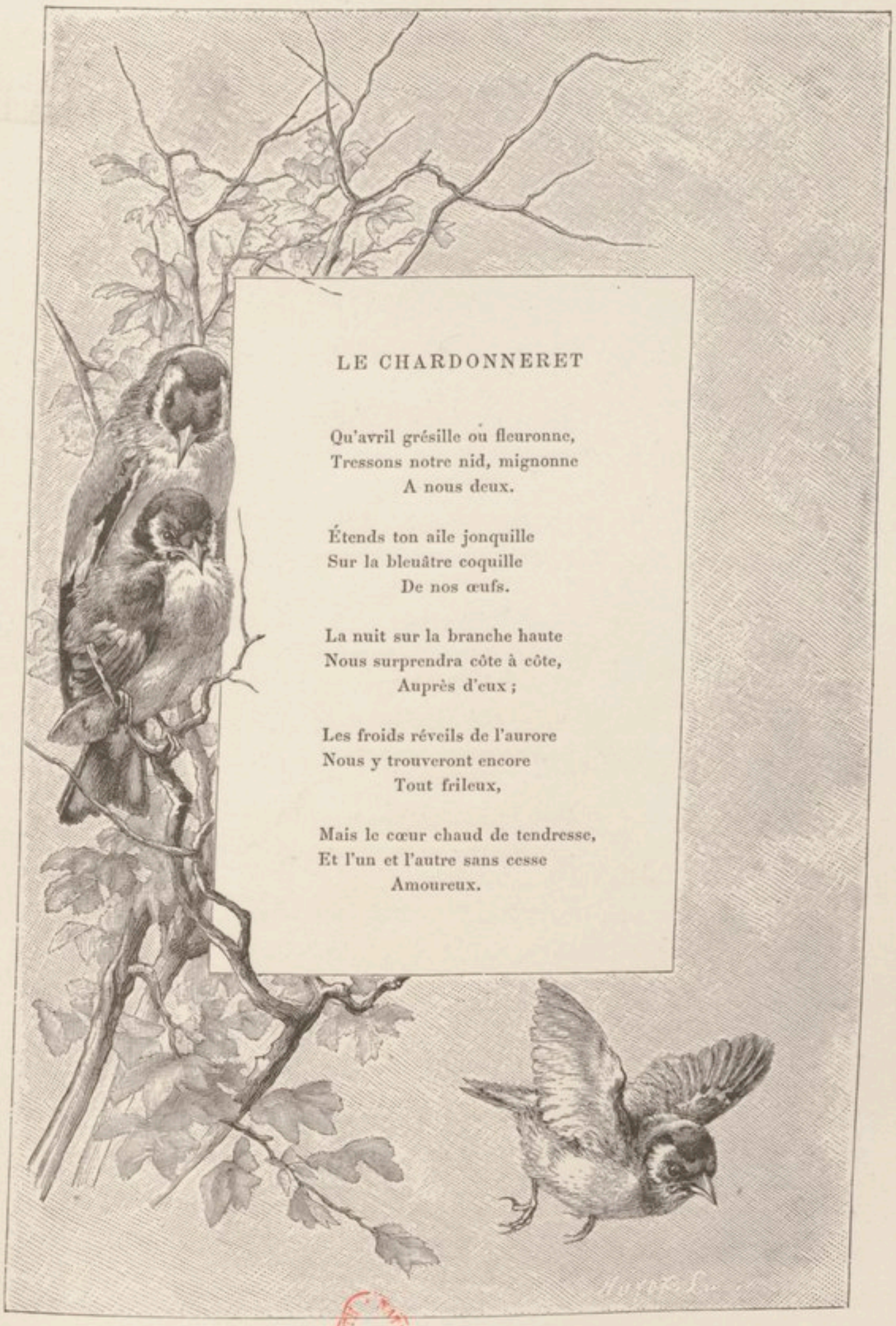
Quand j'avais vingt ans et que je vivais au village, que de fois j'ai passé une bonne partie de la nuit, adossé au chambranle de ma fenêtre ouverte, et prêtant l'oreille à la chanson des rossignols épars dans la feuillée ! Ils se répondaient alternativement et s'emblaient lutter d'éloquence et de passion. Les vergers au loin étaient plongés dans une nuit mystérieuse. J'écoutais, charmé, comme si j'eusse vécu en pleine féerie. Sur cette musique palpitante et variée à l'infini, je mettais des paroles sans suite, comme celle qu'on murmure en rêve, et je me sentais soulevé, emporté par un magnifique courant de poésie. — Aujourd'hui encore, pendant les nuits de mai, il m'arrive, quand je suis à la campagne, d'écouter l'amoureuse sérénade du rossignol et d'essayer d'évoquer les émotions et les enchantements du temps jadis. — Hélas ! la jeunesse ne retourne plus vers ceux à qui elle a chanté une fois son cantique des cantiques. Les printemps refleurissent, les rossignols reviennent murmurer leur sérénade dans les pommiers épanouis, mais d'autres générations jouissent de la fête et s'enivrent de la liqueur du vin de mai. C'est la même musique et la même fermentation de la sève dans la

LE ROSSIGNOL

forêt, mais ce ne sont plus les mêmes convives. La jeunesse a fait monter de nouveaux invités dans sa barque enguirlandée de chèvrefeuilles. Tandis que nous autres, les anciens, nous restons fatigués et désenchantés sur le rivage, la joyeuse embarcation s'éloigne, et le chœur des rossignols qui l'accompagne jette dans la nuit sa musique toujours et toujours plus lointaine...

La jeunesse ne s'en va pas, c'est nous qui nous en allons; la chanson du rossignol est éternelle, mais où sont les oiseaux qui la chantaient il y a vingt ans? La divine chanson elle-même dure peu de temps chaque année, deux mois à peine : de la Saint-Georges à la Saint-Jean. Passé le solstice de juin, le rossignol ne chante plus. Les petits sont éclos, et les préoccupations de la vie matérielle coupent l'inspiration au poète. Il ne lui reste plus qu'un cri rauque, une sorte de croassement bizarre. La représentation est finie, les feux de la rampe sont éteints, le merveilleux artiste quitte le théâtre de ses triomphes, et, traînant après lui sa progéniture famélique, il s'éloigne des bois pour se rapprocher des terres labourées et des buissons, où il trouve une provision plus abondante de vermisseaux. — Quand on le rencontre par hasard, en automne, traversant d'un vol farouche un sentier écarté, c'est à peine si l'on reconnaît, dans ce silencieux oiseau à la livrée feuille-morte, l'éblouissant chanteur des nuits de mai. — Il ressemble à ces comédiens si jeunes et pimpants aux lumières,

dans leur costume de théâtre, si étourdissants de verve entre les décors lumineux, les perspectives fuyantes de la toile de fond, les feux étincelants de la rampe, et qu'on est tout surpris de retrouver si fanés et vieillots, quand on les voit, à la sortie, passer, bourgeoisement vêtus d'un vieux paletot, et piétiner piteusement dans la boue.



LE CHARDONNERET

Qu'avril grésille ou fleuronne,
Tressons notre nid, mignonne
A nous deux.

Étends ton aile jonquille
Sur la bleuâtre coquille
De nos œufs.

La nuit sur la branche haute
Nous surprendra côte à côte,
Auprès d'eux ;

Les froids réveils de l'aurore
Nous y trouveront encore
Tout frileux,

Mais le cœur chaud de tendresse,
Et l'un et l'autre sans cesse
Amoureux.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

LE CHARDONNERET

Avec le loriot, le chardonneret est un de nos rares oiseaux chanteurs dont le costume pimpant soit en harmonie avec la voix mélodieuse et sonore. « Il est », dit le vieux naturaliste Belon, « l'oysillon de la plus belle couleur que nul aultre que nous ayons en France. » — Sa jolie tête espiègle est coiffée d'un capuchon noir qu'un petit passepoil de même couleur rattache au bec d'une blancheur d'ivoire; la partie supérieure de la face est couverte d'une sorte de loup de velours cramoisi, à travers lequel brillent deux yeux mutins d'un brun vif. Son cou blanchâtre ainsi que la

poitrine, ses ailes aux taches d'un jaune d'or sur fond noir, son dos brun et sa queue ponctuée de blanc, achèvent de faire de lui un séducteur impétueux et irrésistible,

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi...

Je parle du mâle naturellement, car la femelle a un plumage moins éclatant et des mœurs plus paisibles. Elle est le type de la ménagère qui aime son intérieur, et ne quitte guère le nid qu'elle a tressé industrieusement. Ce nid est à la fois solide et confortable : au dehors, mousse fine, lichen, bourre de chardon, le tout entrelacé de menues racines; au dedans, un capiton élastique et moelleux de crin, d'herbe sèche, de plumes et de laine. Les chardonnerets aiment à suspendre leur demeure aux branches les plus flexibles d'un arbre fruitier, de sorte qu'au moindre vent la frêle maison aérienne se balance, doucement bercée. Parfois, cependant, ils logent leur nid d'une façon plus stable, au creux d'un buisson ou au centre d'un massif. Le printemps dernier, j'en ai trouvé deux, bâtis dans les branches enchevêtrées d'un lierre qui revêtait un mur de jardin. Ils étaient distants d'un mètre à peine l'un de l'autre. Chaque nichée contenait sept jeunes, — sept becs insatiables, qui s'ouvraient démesurément tous ensemble dès qu'on écartait les feuilles du lierre. Les deux familles paraissaient intimement unies. Vers le soir, les mâles venaient de concert, sur la pelouse voisine, lisser

leurs plumes et gazouiller avec de jolis dodelinements de tête, comme de bons bourgeois qui prennent le frais et font un brin de causette, à la brune, sur le pas de leur porte. Pendant ce temps, les femelles affairées voletaient de-ci et de-là, en quête de mouches et de vermisseaux pour le souper de leur nombreuse progéniture. — Un jour il advint que le chat du logis, tapi traîtreusement dans un massif de seringas, surprit l'une des mères au sortir du nid et l'étrangla net. Alors je fus témoin d'un trait touchant qui prouve que la charité n'est pas une vertu exclusivement humaine, et qu'elle peut gîter même au cœur d'une humble chardonnerette. La mère survivante adopta les enfants de la morte. Elle se chargea de nourrir les deux couvées, et pendant toute une semaine, nous la vîmes aller d'un nid à l'autre, partageant la becquée entre ses sept petits et les sept orphelins.

Une brave et vaillante nature, cette femelle du chardonneret ! elle est l'incarnation de l'abnégation et du dévouement; elle montre pour ses petits un attachement exemplaire : que le soleil luise ou que les nuages crèvent en froides giboulées, elle demeure les ailes étendues sur la nichée, et parfois, après un orage de grêle, on la retrouve meurtrie, mais fidèle à son poste de couveuse.

« Trop beau pour rien faire, » le chardonneret mâle ne l'aide guère dans sa tâche qu'en se penchant au-dessus du nid, et en la charmant par les modulations de son chant clair, à l'allure cavalière et tendre à la fois. Ce chant se

compose de deux strophes, ou plutôt d'un prélude et d'une cavatine exécutés séparément, à des intervalles plus ou moins rapprochés. La cavatine est brodée de brillantes vocalises, et de cette broderie mélodieuse se détachent vivement trois notes caractéristiques : *Fink! fink! fink!* qui reviennent de temps à autre comme un rappel. — Le mâle est très fier de ses aptitudes musicales, de même qu'il est très glorieux de son habit aux couleurs éclatantes. Il se dit sans doute que sa beauté le dispense de s'encanailler aux soins vulgaires du ménage, et il se prélasse avec volupté dans son égoïsme et sa paresse.

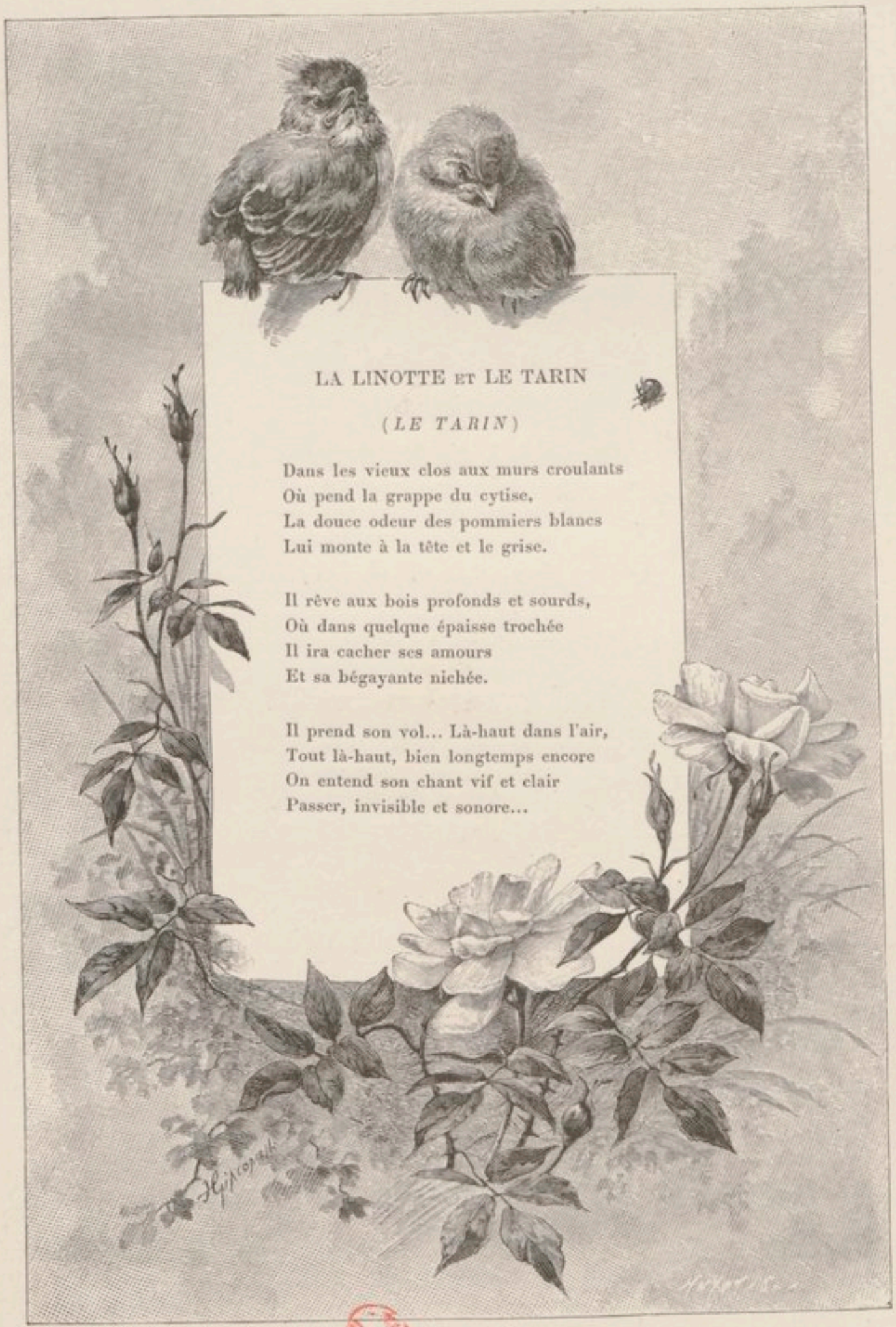
Quand les petits sont devenus grands et forts, toute la famille prend sa volée vers les champs. Le chardonneret est un viveur, friand de graines savoureuses et choisies. En dépit de son nom, il ne s'attaque guère aux semences du chardon que lorsque, la bise étant venue, il est forcé de se contenter de cette maigre chère. En automne, ces jolis oiseaux s'en vont par bandes marauder dans les œillettes et les colzas. D'un naturel très batailleur, ils ont souvent maille à partir avec les linottes, qui hantent les mêmes parages, et celles-ci ont fréquemment le dessous; mais ils s'y rencontrent aussi avec les mésanges, et ces redoutables adversaires, au bec dur et affilé, vengent cruellement les linottes. Pleins de turbulence et d'étourderie, volant d'un vol bas et filé, les chardonnerets vont donner tête baissée dans les pièges que leur tendent l'homme

LE CHARDONNERET

et surtout l'enfant. Gare alors la cage et les travaux mortifiants de la captivité!

Le plumage éclatant du chardonneret fait de lui une proie chère aux oiseleurs. Avec ses goûts de viveur et sa mine pimpante, il finit comme ces jolis garçons qui troquent leur beauté et leur pauvreté contre la servitude d'un mariage riche. Dans la cage où on l'enferme, il trouve une table copieusement pourvue de grains de millet et de chènevis; mais on lui fait payer ce menu délicat en le condamnant à des manœuvres serviles. On lui apprend à tirer le canon et à contrefaire le mort; on l'affuble de courroies et on l'oblige à porter les petits seaux d'eau qui doivent remplir sa baignoire. Étant d'humeur docile, il se résigne à ce métier de manœuvre. Mais ce n'est encore que l'un des degrés de l'esclavage, et le moins dur à gravir. On ne se contente pas de lui faire gagner péniblement son dîner : on le force à se mésallier et à supporter les importunes amours d'une serine bavarde et intempérante. Il devient le père de petits métis dont le plumage hybride lui est odieux. Enfin — dernière mortification — le régime de la prison assourdit les couleurs de ce costume de parade dont il était si fier. Son beau loup de velours cramoisi prend de vilains tons roux, les vives taches d'or de ses ailes se ternissent. Le bel oiseau tapageur et sémillant s'embourgeoise et devient vulgaire; — et si, par hasard, un

chardonneret sauvage, fringant et libre, vient à passer aux environs de la cage où végète le captif, c'est à peine s'il reconnaît un frère dans ce chardonneret défraîchi, dédoré, mal marié, qui, derrière les barreaux, traîne piteusement son attirail de galérien, en compagnie d'une serine hargneuse et jalouse.



LA LINOTTE ET LE TARIN

(*LE TARIN*)

Dans les vieux clos aux murs croulants
Où pend la grappe du cytise,
La douce odeur des pommiers blancs
Lui monte à la tête et le grise.

Il rêve aux bois profonds et sourds,
Où dans quelque épaisse trochée
Il ira cacher ses amours
Et sa bégayante nichée.

Il prend son vol... Là-haut dans l'air,
Tout là-haut, bien longtemps encore
On entend son chant vif et clair
Passer, invisible et sonore...

LA LINOTTE ET LE TARIN

Deux grands mangeurs de graines. Bien qu'ils diffèrent d'habit et d'origine, il est difficile de parler d'eux séparément, car ils ont plus d'un point de ressemblance dans le caractère et la destinée. Agréables chanteurs, gais compagnons, d'humeur docile et accommodante, ils s'apprivoisent facilement. Leurs aimables qualités les prédestinent à devenir la proie de l'homme, ce faux ami qui n'aime guère les oiseaux que pour les mettre en cage et les exploiter.

Plus sédentaire et plus bourgeoise dans ses goûts que le tarin, la linotte est très commune chez nous. A l'état

libre, son costume ne manque ni de couleur ni de distinction. Elle a la tête et le poitrail d'un beau rouge; le dos brun marron; son ventre est d'un blanc roussâtre; ses ailes et les pennes de sa queue, noires, grivelées de taches blanches. Elle est de moindre taille et a le bec plus effilé que le chardonneret. Comme lui, une fois en cage, elle perd la vivacité et l'originalité de ses couleurs. Le linot mâle, dans la volière, finit par devenir semblable à la femelle. Les vives nuances de son plumage s'effacent insensiblement; il reste vêtu d'une robe d'un brun cendré tachetée de rouille, — triste et vulgaire livrée de l'esclavage.

En mai, les linottes s'accouplent et bâtissent leur nid. Dans les pays vignobles, elles nichent souvent parmi les ceps ou au milieu des échalas; aux environs des forêts, elles choisissent les fourrés de jeunes sapins, et lorsqu'on traverse une sapinière, à l'époque de l'accouplement, on entend de tous côtés le ramage des linots occupés à suspendre aux branches leurs mignonnes constructions. Le nid se compose de petites feuilles, de racines et de mousse, à l'extérieur; au dedans, plume, crin et laine à foison. Sur ce lit douillet la femelle pond six œufs d'un blanc bleuâtre, au gros bout taché de rouge brun. Quand les petits sont de taille à prendre l'essor, toute la maisonnée s'envole de concert; elle se joint à de nombreuses familles voisines, et le clan des linottes s'en va exploiter de compagnie les vergers et les plantations de l'alentour.

Malgré l'approche de la mauvaise saison, la troupe ne se désagrège pas. Tout l'hiver, les linottes continuent à vivre en société. Elles glanent par les sentiers les graines éparses de chardons, et se remisent sur les peupliers et les tilleuls, dont elles piquent les jeunes bourgeons; on les entend gazouiller dans les branches, dès qu'en février un tiède rayon de soleil luit à travers la brume. Les mâles seuls sont musiciens. Leur chant s'annonce par un léger prélude et n'a toute son originalité que chez les linottes sauvages. L'oiseau captif ne répète guère que les airs qu'on lui a serinés. C'est un artiste de qualité inférieure. — « Cela est dans l'ordre, dit Gueneau de Montbeillard, avec une solennité un peu sentencieuse, celui qui a formé son chant au sein de la liberté, et d'après les impressions intérieures du sentiment, doit avoir des accents plus touchants, plus expressifs, que l'oiseau qui chante sans objet, seulement pour se désennuyer ou par la nécessité d'exercer ses organes. »

La vérité est que, chez les oiseaux chanteurs, l'art du chant ne se développe pas spontanément, mais par l'éducation et l'imitation. A l'état libre, le jeune linot se forme la voix en écoutant son père et les autres mâles du voisinage répéter les vieilles mélodies traditionnelles qui se sont transmises de générations en générations. Les linottes nées derrière les barreaux, dans le nid banal préparé par l'oiseleur, n'ont souvent d'autre éducateur qu'un rustre qui leur fredonne des ponts-neufs. — C'est

le soir qu'ont généralement lieu ces leçons de chant. Parfois, pour mettre les linottes en train, on les prend sur le doigt et on les place devant un miroir, où elles croient voir un oiseau de leur espèce. Tandis que le maître siffle sa turlutaine, elles s'imaginent entendre chanter le compagnon inconnu; cette illusion les grise et elles finissent par gazouiller à l'unisson. — Triste mélopée de la captivité, sans saveur et sans parfum, qui ne ressemble pas plus à la jolie chanson du linot sauvage, qu'un chlorotique muguet poussé en serre chaude n'est comparable au vigoureux et odorant muguet des bois!

On serait tenté de croire que le tarin, ce svelte et alerte oiselet au plumage d'un vert olive nuancé de citron, né en pleine sauvagerie et amoureux des longs voyages, a plus d'indépendance de caractère que la linotte. Illusion pure. Le tarin est comme certains bohèmes, chez lesquels le goût du vagabondage s'allie fort bien avec un penchant à la servilité. Bien qu'il ressemble un peu à la mésange, par son agilité de grimpeur et son habileté d'éplucheur de graines, il n'a rien de l'humeur indisciplinable de ce vaillant petit oiseau.

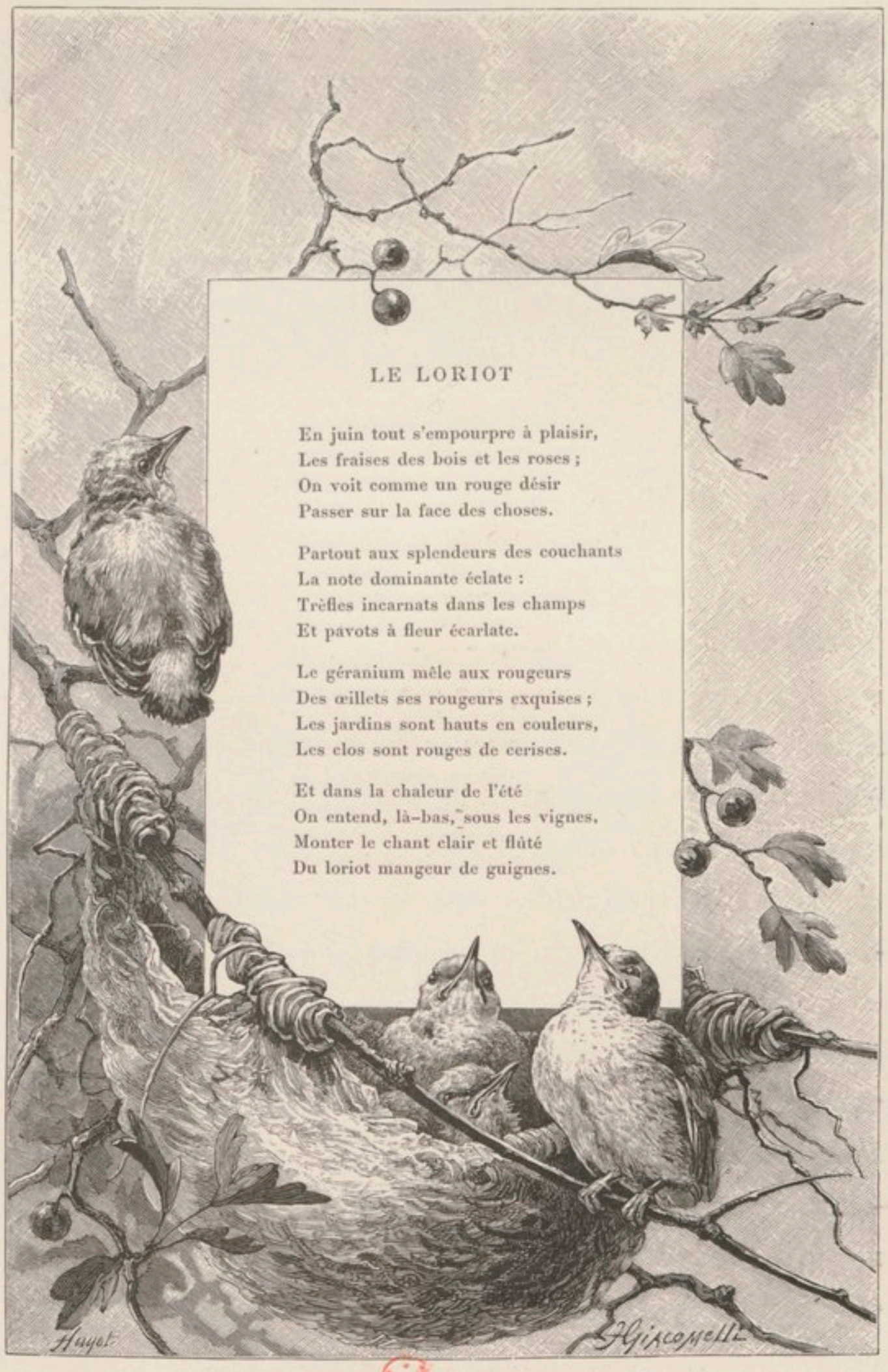
On prétend qu'à l'état libre, il niche dans les îles du Rhin, dans les Vosges, en Hongrie, et de préférence dans les régions montueuses et forestières; mais son nid est fort difficile à trouver. Il le dissimule si adroitement dans des fouillis de verdure, qu'on croit dans le peuple qu'il

LES LINOTS

le rend invisible en y déposant un caillou magique. Il se cache pour s'accoupler, ses amours sont mystérieuses et on ne sait rien de précis sur la ponte de ses œufs. — Oiseau de passage, il arrive chez nous à l'époque des vendanges et choisit pour sa demeure une berge de rivière peuplée d'aulnes, car il est très friand de la graine de cet arbre. Dès les premiers froids, il émigre et ne revient en France qu'à l'époque où les vergers sont en pleine floraison; il a surtout un faible pour les fleurs du pommier.

Il a le vol rapide et fort élevé, mais comme il est impétueux et naïf autant que la linotte, il se laisse prendre en chemin aux pièges les plus grossiers. Une cage où un tarin captif sert d'appeau, quelques gluaux fichés en terre, cela suffit pour attirer l'étourdi et peu défiant voyageur. C'est fini, il ne reverra plus les Vosges lorraines, ni sa retraite mystérieuse au fond de quelque aulnaie fraîche et verdoyante. — Il va retrouver dans la volière d'autres mangeurs de graines : linots et chardonnerets, et faire avec eux l'apprentissage de la servitude. Heureusement il est comme eux d'un naturel docile et s'accoutume vite à sa nouvelle existence. Ayant le vivre et le couvert, de bonne eau fraîche dans son auge et une abondance de graines savoureuses dans sa mangeoire, il ne s'inquiète plus du reste. Au bout de peu de temps, il ne semble plus regretter le joyeux vagabondage de la vie en plein air. Il oublie même d'aimer,

et si, par aventure, il s'apparie à quelque serine, ce mariage mal assorti est le plus souvent stérile; les œufs pondus restent clairs. La servitude enlève au tarin la faculté de se reproduire, comme elle dépouille la linotte et le chardonneret de leur habit aux vives couleurs.



LE LORIOT

En juin tout s'empourpre à plaisir,
Les fraises des bois et les roses ;
On voit comme un rouge désir
Passer sur la face des choses.

Partout aux splendeurs des couchants
La note dominante éclate :
Trèfles incarnats dans les champs
Et pavots à fleur écarlate.

Le géranium mêle aux rougeurs
Des œillets ses rougeurs exquises ;
Les jardins sont hauts en couleurs,
Les clos sont rouges de cerises.

Et dans la chaleur de l'été
On entend, là-bas, sous les vignes,
Monter le chant clair et flûté
Du loriot mangeur de guignes.

LE LORIOT

C'était au fond du Poitou, aux environs de la Saint-Jean, à l'époque où l'on coupe les foins, où les tilleuls se couvrent de milliers de fleurs odorantes et où les cerises sont mûres. Je me promenais dans un clos bien affruité, en compagnie d'une jolie personne, nièce du propriétaire du domaine. Le clos était vert, planté de cerisiers, de pommiers et d'albergiers en plein rapport, et voisin d'un bois peuplé d'oiseaux. Ma compagne était une jolie Angoumoisine de mon âge : vingt ans, fraîche, rose, mignonne, avec des lèvres rouges, des yeux noirs très vifs et des cheveux châtains. Nous nous connais-

sions depuis la veille seulement, mais à la campagne et quand on est dans la prime jeunesse, on se lie vite. L'air vif du matin, le clair soleil, la bonne odeur d'herbe fauchée qui nous venait des prés, nous avait rendus expansifs, et nous cheminions à travers les arbres du clos en jasant comme une paire d'amis; elle, très gaie, curieuse, questionneuse; moi, plus timide, romanesque, très inflammable et cachant sous des dehors un peu gauches une tendresse naissante qui ne demandait qu'à s'enhardir.

Tandis que nous flânions doucement, un chant d'oiseau nous arrivait à travers la feuillée, — un chant composé tout au plus de trois phrases très courtes, d'une sonorité et d'un velouté exquis. On ne pouvait mieux le comparer qu'aux sons d'une flûte d'or. C'était une mélodie pleine et pure, liée par un grasseyement imprégné de sensualité.

La jeune fille s'était arrêtée pour l'écouter:

« Quel est cet oiseau qui chante si joliment? me demanda-t-elle.

— C'est le loriot.

— Vraiment, et comment est fait ce loriot?.... Je ne l'ai jamais vu. »

Je dus lui dépeindre cet oiseau, grand mangeur de cerises, au poitrail d'un beau jaune vif, avec des ailes noires et une queue mi-partie noire et jaune. Je le lui portraiturai, avec son bec de couleur purpurine, fort

et largement fendu; ses narines bien ouvertes; son œil gros, rond, rouge comme une guigne et mouillé d'une humide lueur gourmande; sa petite moustache noire accentuant cette physionomie d'épicurien. Je lui dis qu'il nous arrivait des pays chauds à l'époque où les bigarreaux commencent à prendre couleur, et qu'il construisait son nid à la fourche des hautes branches; — un nid douillettement matelassé d'herbe et de toiles d'araignée, suspendu comme un hamac entre deux rameaux par de souples et solides ligatures qui le bercent au moindre souffle d'air, ce qui ajoute une volupté de plus au confort de cette aérienne demeure.

« Le jus des cerises, continuai-je, le prédispose à la tendresse, et quand il s'est bien grisé de merises et de guignes, c'est dans ce nid au moelleux balancement qu'il fait un doigt de cour à sa payse. »

Ce détail mit en gaieté la jolie fille de l'Angoumois.

« Oh! dit-elle, je voudrais bien voir un loriot!

— Ce n'est pas facile, répliquai-je, car cet oiseau gourmand est d'un naturel défiant et d'une approche difficile.... Pourtant nous pouvons essayer. »

Et nous prenant la main, marchant tous deux avec précaution au plus épais de l'herbe, nous nous approchâmes d'un grand cerisier d'où partait le mélodieux chant flûté. A peine étions-nous arrivés au pied de l'arbre, que l'oiseau farouche s'envola, mais nous pûmes entrevoir parmi les feuilles son corps svelte, bien découplé, et ses

ailes noires et jaunes qu'il agitait en fuyant vers les bois.

Nous étions restés près du cerisier, le cou tendu, la main dans la main, les yeux perdus dans les feuillées où les fruits mûrs luisaient doucement dans la verdure. C'étaient des bigarreaux blancs et roses, à la pulpe charnue, à la couleur invitante. Une échelle était justement appuyée à l'arbre...

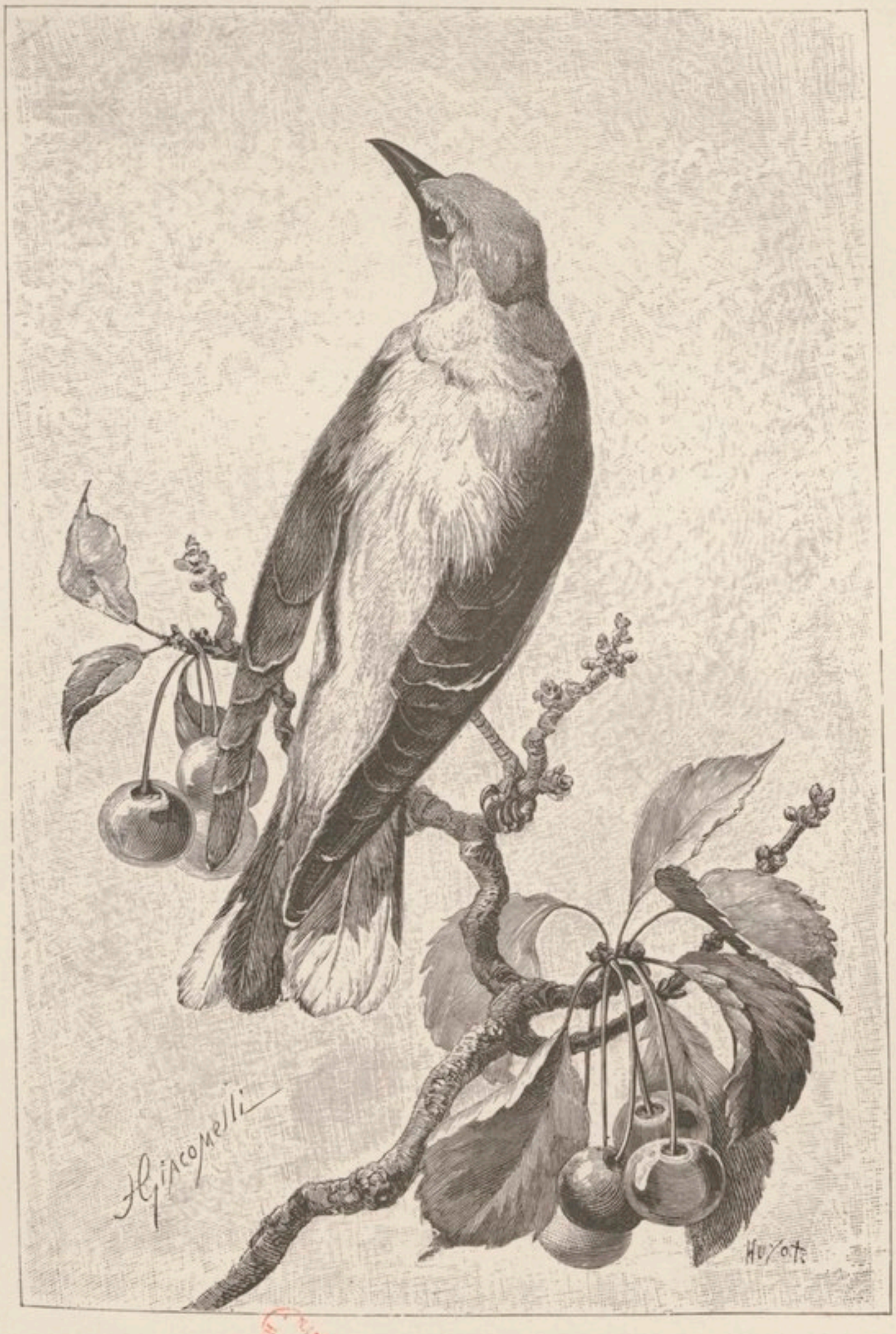
« Si nous allions prendre la place du loriot? » insinua-t-elle en me lâchant la main.

Ramassant ses jupes, d'un pied leste, elle escaladait les échelons, et d'en bas je distinguais dans la pénombre ses pieds mignons sous la retombée de sa robe rose à mille raies. A mi-chemin, elle se retourna, et avec un sourire espiègle :

« Eh bien! venez-vous? » me cria-t-elle.

Ce n'était pas l'envie qui me manquait, mais je n'aurais pas osé monter sans y être invité. Je la suivis en rougissant, et nous nous trouvâmes bientôt tous deux au cœur de l'arbre.

La position était fort agréable, sinon très commode; à chaque mouvement que nous faisions, son bras et ses cheveux affleuraient ma joue, et elle riait, tandis que j'avais l'air très sot et très emprunté. A la fin, elle s'accrocha d'une main au tronc de l'arbre, et s'assit jambes pendantes sur une branche horizontale. J'en fis autant, et nous nous trouvâmes l'un près de l'autre, mollement



LE LORIOT

balancés par la branche élastique et fléchissante ; seulement, moi, je n'avais pas comme elle un point d'appui pour me tenir commodément, ou plutôt le seul point d'appui qui me fût offert était son épaule ou sa taille, et mon horrible timidité m'empêchait de m'en servir. Combien alors j'enviais la légèreté et l'adresse du loriot mangeur de guignes! En voilà un qui sait rester en équilibre sur les branches, et que l'obligation de se tenir haut perché entre ciel et terre ne gêne ni pour satisfaire sa gourmandise ni pour être aimable! Le vent a beau secouer l'arbre, il se balance avec la feuillée et n'en perd pour cela ni son appétit ni sa présence d'esprit.

Je n'en aurais pu dire autant, et malgré l'affriolante compagnie de ma mignonne voisine, je me sentais fort mal à mon aise, et plus gauche encore qu'avant. Elle ne semblait pas s'en apercevoir et picorait gaiement les fruits à portée de sa main ou de ses lèvres.

« Il fait bon ici, soupira-t-elle, ne trouvez-vous pas que nous sommes comme le loriot avec sa payse, dans leur nid suspendu? »

Était-ce une invite à imiter le loriot jusqu'au bout?... Je ne sus pas la comprendre; d'ailleurs j'avais toutes les peines à me tenir sur la branche; au bout de cinq minutes, je fis un faux mouvement et je me laissai bêtement choir au pied du cerisier.

Elle éclata de rire, — un petit rire bref et nerveux, —

puis ayant bourré ses poches de cerises, elle descendit à son tour.

J'étais furieux contre moi-même, et, sans presque parler, languissamment, maussadement, nous reprîmes le chemin de la maison, tandis qu'à la lisière du bois, le loriot avec son chant flûté avait l'air de railler ma sottise.

LE MARTIN-PÊCHEUR

Quand, de l'aube au crépuscule,
Les feux de la canicule
Flambent dans les cieux ouverts,
Descends vers les roches creuses
Où les sources poissonneuses
Coulent sous les grands couverts,

Là, dans une ombre endormante,
Le chèvrefeuille et la menthe
Fleurissent à la fraîcheur;
Là, comme une flèche alerte,
On voit luire, bleue et verte,
L'aile du martin-pêcheur.

Sur l'eau qu'à peine il effleure,
Il brille, fuit et nous leurre
Comme un rêve évanoui;
Mais la splendeur azurée
De sa robe chamarrée
Reste dans l'œil ébloui.

LE MARTIN-PÊCHEUR

Par les grosses chaleurs de juillet, je rêve souvent à une gorge feuillue de la forêt d'Auberive, où, dans un couloir de roches, l'Aube, encore voisine de sa source, se fraye un lit obscur parmi des fouillis de coudriers, de frênes et de hêtres. Il y fait presque nuit en plein midi, tant les branches s'entre-croisent inextricablement au-dessus de la petite rivière. Une lumière phosphorescente y filtre à travers l'épaisseur des feuillées, et dans la terre noire, — une limoneuse terre d'alluvion, — les plantes amies de l'humidité foisonnent : les salicaires roses bordent en bataillon serré

les berges mouillées, les chèvrefeuilles trempent dans le courant le fin bout de leurs brindilles aux corymbes de fleurs couleur de chair, les reines des prés y imprégnent l'air d'une fine odeur d'amande, et, sur les pentes des deux rives, les framboisiers sauvages étalent leurs trochées rouges de fruits.

Je me glissais dans cette gorge en dégringolant un chemin de chèvres à peine frayé ; je rampais comme un chat sous des berceaux de ronces enchevêtrées. Aux heures chaudes de l'après-midi, je me repaissais de solitude et de fraîcheur. La rivière sombre glougloutait doucement, à peine diamantée par un éparpillement menu de gouttes lumineuses qu'un oiseau, remuant les branches, faisait pleuvoir du haut de la voûte. — C'est là que je fis connaissance avec le martin-pêcheur.

Celui qui hantait cette retraite avait probablement son nid à proximité, dans quelque trou d'écrevisse ouvert à fleur d'eau, car je le voyais souvent passer comme une flèche au-dessus du courant. Il effleurait l'onde avec un cri plaintif, puis disparaissait brusquement. C'était à peine si j'avais le temps d'admirer son dos et sa queue d'un vert bleu, ses ailes et sa tête ponctuées de taches couleur de turquoise verdie, sa gorge et sa poitrine d'un rouge feu. Dans les commencements, ma présence inquiétait ce farouche oiseau, mais à la longue, ma discrétion et mon humeur paisible le rassurèrent sans doute, car il finit par circuler sous les hêtres sans plus se

préoccuper de moi que si j'avais été un tronc d'arbre. Souvent, dans le verdâtre demi-jour de la rivière enfouie sous les ramures, je l'apercevais, perché sur une branche de coudrier qui surplombait le courant, — immobile et chatoyant dans l'ombre comme un étrange bijou enrichi de saphirs, de rubis et d'émeraudes. Il se tenait là pendant des heures, l'œil fixe, la tête inclinée, épiant le passage de quelque menu fretin. Tout à coup, se laissant tomber aplomb dans l'eau transparente, il en sortait avec un vairon ou une épinoche au bec, et s'enfuyait vers son nid caché dans les racines. Il arrivait aussi qu'après avoir plongé à plusieurs reprises, il ne rapportait rien ; alors remontant l'Aube en droit fil et poussant son petit cri plaintif, il disparaissait, en quête d'une station plus poissonneuse.

Pourquoi les oiseaux des rivages sont-ils presque toujours tristes ? Le héron, le courlis, la bécassine sont des mélancoliques ; la bergeronnette *lavandière* elle-même a, dans son éternel va-et-vient sur le gravier, la mine d'une âme en peine. Cette tristesse tient-elle à l'influence des milieux ? Les grands étangs, bordés de saules échevelés et de roseaux où le vent soupire, — les brumes des matins et des soirs, — les sanglots des sources sous bois, portent l'homme à la mélancolie ; opèrent-ils de même sur le système nerveux de l'oiseau ? On serait presque tenté de le croire. Toutefois, pour le martin-pêcheur, comme pour le héron, il y a une plus prosaïque

raison de cette disposition chagrine : c'est l'incertitude du pain quotidien, l'anxieuse attente de la proie que ces oiseaux doivent guetter pendant des heures, à la même place. Quand on a l'estomac creux et qu'il faut croquer le marmot jusqu'à ce qu'un poisson problématique vienne s'offrir à portée du bec, on n'est pas enclin à une gaieté folâtre. Ceux qui font ce métier-là en amateurs, et avec la certitude d'un bon souper au retour, finissent eux-mêmes par contracter dans cette longue attente une sorte de mélancolie nerveuse. Les pêcheurs à la ligne ont presque tous des prédispositions à l'hypocondrie.

Le martin-pêcheur passe ses jours à cette quête souvent décevante de la nourriture, à cette lutte pénible pour l'existence. C'est à peine s'il a le temps de penser à l'amour. Ses noces durent peu ; il aménage son nid à la hâte, y dépose six ou sept œufs d'un blanc d'ivoire, et dès que les petits sont éclos, il reprend ses courses à la pitance. Dans la belle saison, cette vie est supportable encore, mais quand l'hiver est rude et que les cours d'eau sont gelés, il lui faut battre longtemps les rivages avant de trouver une proie, et plus d'une fois il tombe mourant sur la rivière glacée.

Farouche et beau, inquiet et errant sans cesse, amant des grèves solitaires et des retraites ténébreuses, il a l'air d'un prince exilé, changé en bête par les enchantements d'une fée maligne. Les Grecs prétendaient voir

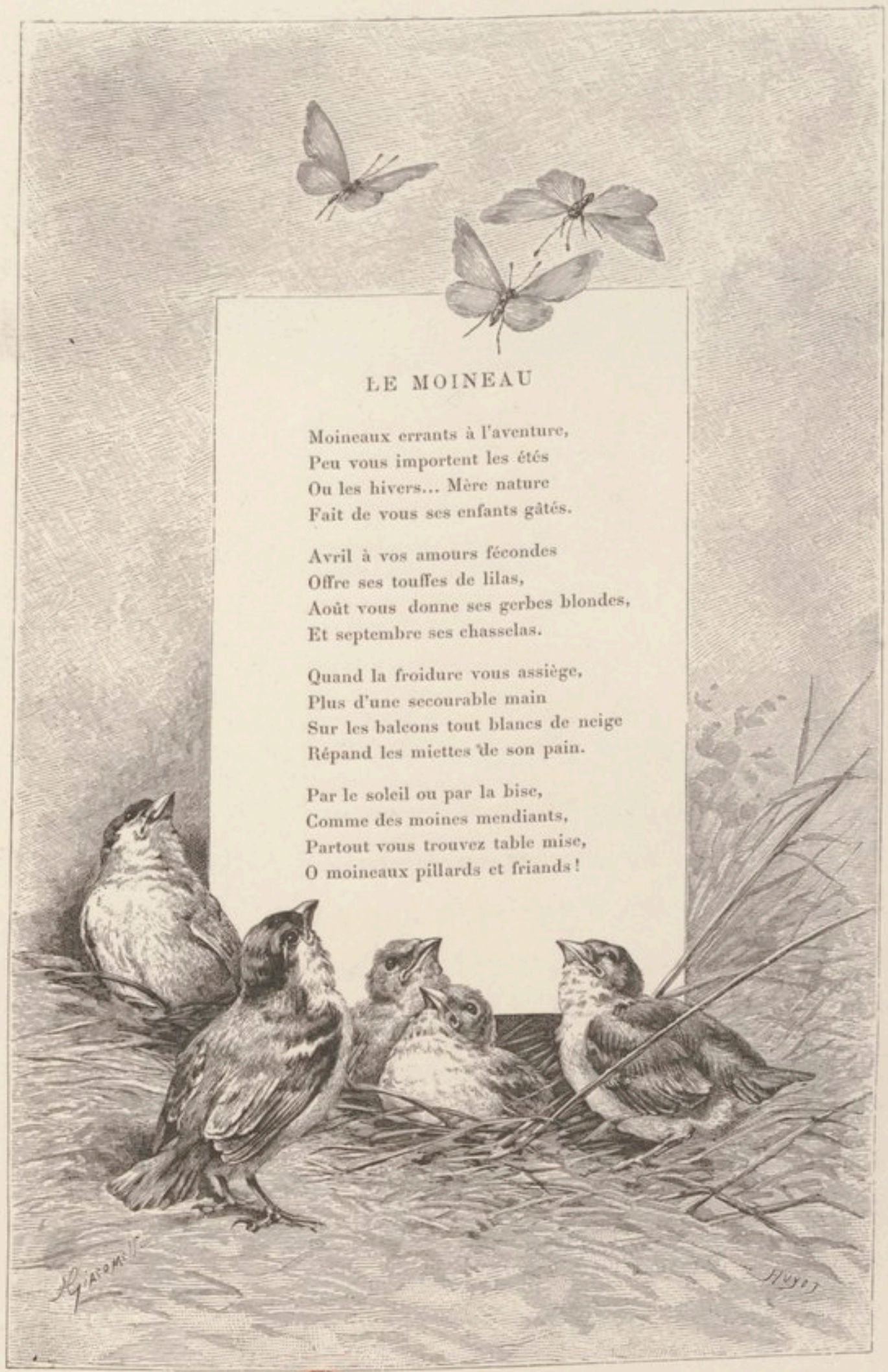
LE MARTIN-PÊCHEUR

en lui Alcyone, fille d'Éole, métamorphosée en oiseau. Aujourd'hui encore, le martin-pêcheur est, dans nos campagnes, l'objet de vagues superstitions. Les paysans, le voyant ordinairement posé sur des branches mortes, disent qu'il fait sécher le bois sur lequel il se perche. Du temps de Buffon, comme on avait remarqué que le cadavre de cet oiseau est rarement attaqué par les vers, les ménagères lui attribuaient la vertu d'éloigner les mites, et le suspendaient au milieu de leurs vêtements de laine.

Tout se vulgarise et se rapetisse, même les superstitions. En perdant le mélodieux nom d'alcyon, le malheureux martin-pêcheur a perdu jusqu'à ce vague parfum de poésie qui s'attache et survit à la mort.....

Tandis que je m'enfonçais dans ces réflexions, le brûlant après-midi de juillet tirait à sa fin; le soleil déjà plus bas envoyait sous la voûte des hêtres d'obliques rayons qui couraient sur l'eau noire de la rivière comme d'étranges insectes d'or rouge. En même temps un souffle d'air frais agitait les feuillées, y pratiquait d'étroites ouvertures lumineuses et faisait glisser des moires dorées sur la surface du ruisseau. Puis cette illumination s'éteignait, et je revoyais, seules sur la nappe tranquille, les araignées d'eau dansant un fantastique ballet. Le martin-pêcheur filait de nouveau dans cette ombre comme une lueur d'arc-en-ciel qui passe. Il virait et revirait à fleur du courant, en maraudeur expéri-

menté qui sait que les heures douteuses du crépuscule sont plus propices à la pêche..... Puis tout à coup, il plongeait, reparaissait, l'aile mouillée, emportait un poisson dans son bec, et tandis qu'il fuyait dans la direction de son nid, j'entendais au loin comme un concert de de pépiements grêles sortir d'un nœud de racines..... C'étaient les petits qui saluaient la rentrée du martin-pêcheur et de son butin.



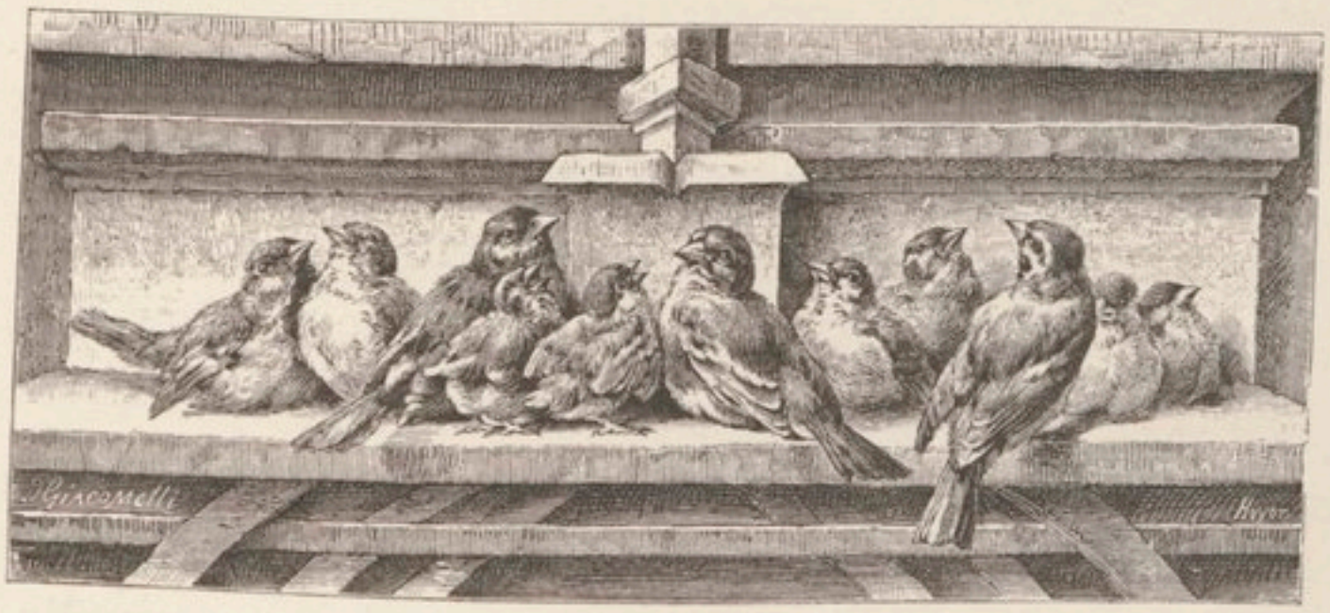
LE MOINEAU

Moineaux errants à l'aventure,
Peu vous importent les étés
Ou les hivers... Mère nature
Fait de vous ses enfants gâtés.

Avril à vos amours fécondes
Offre ses touffes de lilas,
Août vous donne ses gerbes blondes,
Et septembre ses chasselas.

Quand la froidure vous assiège,
Plus d'une secourable main
Sur les balcons tout blancs de neige
Répand les miettes de son pain.

Par le soleil ou par la bise,
Comme des moines mendiants,
Partout vous trouvez table mise,
O moineaux pillards et friands !



LE MOINEAU

Le moineau est, comme l'alouette, un oiseau essentiellement français. L'alouette représente certains côtés lyriques de notre race : — l'élasticité d'esprit, l'élan intrépide, la courageuse gaieté ; le moineau, lui, est surtout l'emblème de la pétulance gauloise, de la verve bruyante, un peu grivoise et fortement gouailleuse du peuple parisien. C'est en effet à Paris qu'on peut le mieux observer les mœurs de ce passereau alerte, effronté et pillard. Il pullule sur nos toits, dans nos rues et dans nos jardins. Vêtu d'une livrée brune

et grise, à peine égayée par une cravate noire et blanche et un liséré jaunâtre sur l'aile, le moineau, avec ses façons vulgaires, son cri piaillard et monotone, ne paye certes pas de mine, mais il est de ceux qu'il ne faut pas juger sur l'habit. Il est comme ces laiderons qui deviennent séduisants à force de physionomie. Son charme est dans la spirituelle vivacité de ses yeux couleur noisette, dans la prestesse de son sautillement, les jeux de sa frimousse espiègle, les gentils dodelinements de sa tête ébouriffée. A Paris, le moineau est dans son vrai milieu; on l'aime, il se sent aimé; il s'imprègne de tous les défauts et de toutes les qualités de la population au milieu de laquelle il vit familièrement. Amoureux du tapage de la voie publique, ami des foules, le moineau a pris au gamin de Paris le goût de la flânerie et du vagabondage dans la rue. Il est peu casanier. Son frère, le moineau campagnard, se construit un véritable nid sur un arbre; le moineau parisien niche un peu à la bonne aventure, dans un trou de muraille, sur le chéneau d'un toit, derrière une persienne. Il y empile à la hâte, et sans souci des règles de l'art, quelques chiffons, des brins de paille ou de foin, le strict nécessaire. Il ne s'acoquine guère au logis. Le bruit de la rue l'attire. Zeste! à peine emplumés, voilà les jeunes moinillons voletant et se colletant sur le pavé. Il n'est pas rare, aux Tuileries ou au Luxembourg, de rencon-

trer, au détour d'une allée, un père moineau, en train de donner la becquée à ses petits, qui le suivent, sautillant, pépiant et ouvrant démesurément un large bec jaune.

Encore que peu confortable, le nid du moineau parisien ne chôme pas cependant. A peine une couvée a-t-elle délogé, qu'une autre la remplace. La femelle du moineau a une fécondité de mère Gigogne. De mai à septembre, chaque couple a au moins trois pontes. C'est là le secret de la multiplication de ces malins oiseaux qui, à la campagne, font le désespoir du cultivateur et du jardinier. A Paris, où les treilles et les espaliers sont rares, leur humeur pillarde ne leur attire pas la réprobation publique; au contraire, la population se charge de l'encourager et de l'entretenir. Il n'est guère de Parisien qui ne nourrisse son pierrot. L'employé en allant à son bureau, la grisette en courant à son atelier, s'arrêtent aux Tuileries pour émietter leur pain à des bandes de moineaux. Entre onze heures et midi, sur le rebord de presque toutes les fenêtres, des mains charitables déposent le déjeuner de ces heureux et aimables vagabonds.

O moineaux frétillards et babillards! vous êtes les hôtes choyés et gâtés de la grande ville, la gaieté et l'animation de la rue parisienne.

Effrontés et familiers,
Par milliers

Agitant vos ailes blondes,
Vous emplissez l'air du bruit
Et du fruit
De vos amours vagabondes.

Ainsi toujours maraudant
Et pondant
Du printemps jusqu'à l'automne,
Par les jardins des faubourgs
Et les cours
Votre peuple ailé foisonne.

Dans toute la ville, leur table est mise, et ils le savent bien! Ils connaissent les endroits où les attendent les meilleures lippées, et ils y accourent à l'heure exacte. Rien de merveilleux comme la rapidité avec laquelle ils se communiquent la nouvelle d'une bonne aubaine! — Un vieux monsieur me contait que, chaque matin, après son déjeuner, il avait coutume de distribuer de la mie de pain à une vingtaine de pierrots. Un jour, n'ayant plus de pain, il leur servit de la brioche. Les moineaux, en gens portés sur leur bouche, goûtèrent fort ce changement de menu et il est probable qu'ils en firent part à leurs connaissances, car le lendemain, au lieu de vingt convives, il s'en présenta une soixantaine.

Qu'on aille soutenir, après un tel récit,
Que les bêtes n'ont pas d'esprit.

Sur un balcon de mon voisinage, on place dans la belle saison une cage où des serins gazouillent du

LE MOINEAU

matin au soir. Dès qu'autour des barreaux on a disposé la provision quotidienne de mouron frais et d'épis de millet, les moineaux, qui guettent la chose du toit d'en face, accourent en piaillant, et, sans vergogne, avec une effronterie que rien n'arrête, ils prélèvent la dîme sur le millet et le mouron, tandis que les serins indignés protestent en poussant de petits cris qui ne font que surexciter l'audace des maraudeurs.

En été, la vie du moineau parisien est une longue fête, une série non interrompue de libres amours et de dîners aussi variés qu'abondants. Mais l'été ne dure pas toujours. Peu à peu, l'arrière-saison s'approche, les fraîcheurs de septembre font tomber les feuilles roussies des marronniers. Les moineaux, au flair subtil, pressentent les journées courtes et pluvieuses, les nuits froides et longues, la neige sur les toits, la boue dans les rues, les fenêtres closes, les dîners plus rares et plus chichement servis. Dans les grands arbres des squares et des jardins on les voit se rassembler en masse et tenir bruyamment conseil. — L'hiver sera-t-il rude? Faut-il sérieusement songer à se dépayser? — Leur instinct leur dit que, là-bas, au delà des banlieues, il y a des champs tout frais ensemencés de bons grains, des fermes aux greniers bien approvisionnés. Les plus gourmands, les moins courageux, se décident à s'expatrier, et, tout à coup, du feuillage clairsemé des arbres, des volées de pierrots émigrent vers les plaines de la Beauce et de la Brie.

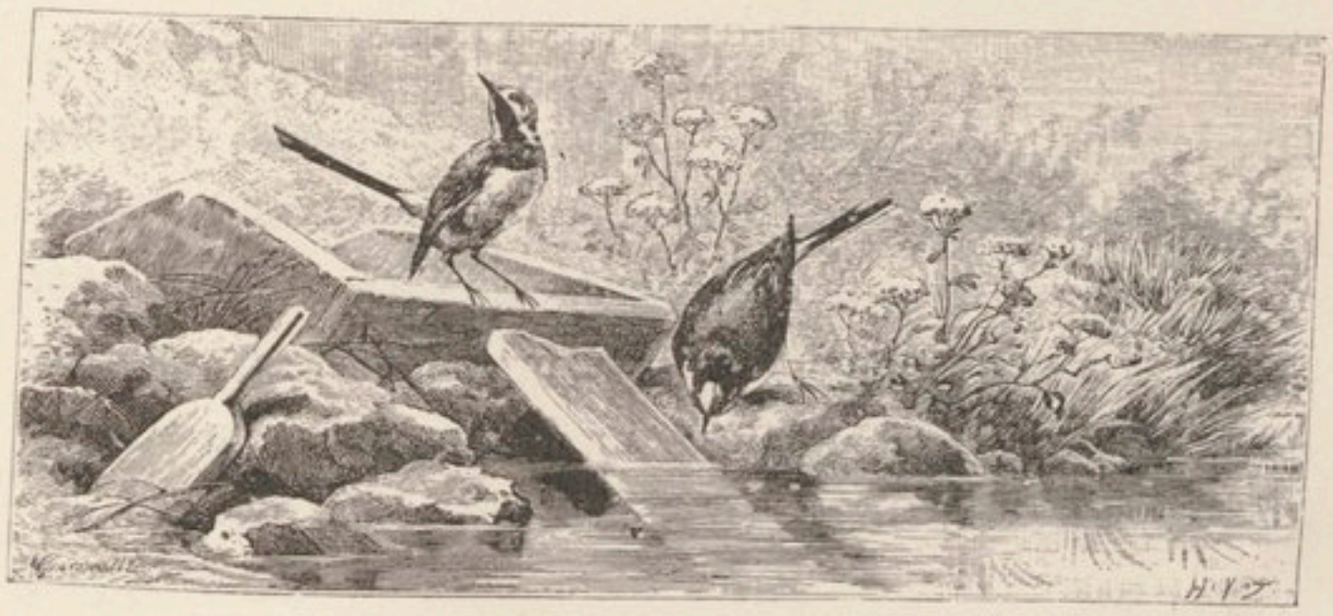
Mais les vrais moineaux de Paris, ceux qui aiment la grande ville jusque dans ses verrues, ne bronchent pas. On les voit braver, intrépides, toutes les malchances de la saison d'hiver, se disputant les épaves de la rue jusque sous les pieds des chevaux de fiacre, et finalement allant heurter du bec aux fenêtres familières, qui s'entre-bâillent pour donner la pâture à ces fidèles compagnons des bons et des mauvais jours.

LA BERGERONNETTE

Dans ton costume blanc et noir
Comme l'habit d'une nonnette,
Sous les saules, de l'aube au soir,
Tu sautilles, leste et jeunette
Bergeronnette.

Parmi les pierres du lavoir,
Haussant, baissant ta longue queue,
Tu rythmes le bruit du battoir
Qu'on entend claquer d'une lieue
Sur l'eau bleue.

Aussi mobile qu'un désir,
Tu nargues l'enfant qui te guette;
Dès que sa main croit te saisir,
Tu rouvres ton aile, ô coquette
Bergeronnette!



LA BERGERONNETTE

Sous ce nom générique on confond volontiers la bergeronnette proprement dite et la lavandière. Toutes deux cependant ont des mœurs et un costume très divers. La première a le plumage jaune tirant sur l'olive; elle vit dans les prairies où viennent paître les troupeaux, ou bien voltige dans les champs à la suite des laboureurs ; — la seconde est habillée de noir et de blanc et se tient de préférence au bord des cours d'eau. — Elles n'ont de commun que certains détails de la physionomie et de la démarche : le bec

fin, les pattes hautes et menues, la queue longue, qu'elles balancent sans cesse et qui leur a fait donner en Lorraine le surnom de *hochequeue*. Ce sont de grandes mangeuses de mouches et de moucherons; seulement la lavandière a un faible pour les mouches de rivière, et la bergeronnette est surtout friande de mouches bovines.

La lavandière est une amie des grèves et des berges humides; elle hante volontiers les écluses des moulins et les entours des lavoirs. Le bruit ne l'effraye point, pas plus celui de la roue éparpillant ses gouttelettes blanches, que le tapage des laveuses agitant leur battoir. Elle sautille à petits pas très prestes sur les pierres et sur le sable, trempe ses pieds dans l'eau et hoche perpétuellement sa longue queue mi-partie noire et blanche, comme pour imiter le mouvement du battoir sur le linge.

Elle émigre en hiver et ne revient chez nous que vers la fin de mars. Elle fait son nid à terre, près des berges creuses ou sous les piles de bois dressées le long des rivières. Ce nid est composé d'herbes sèches et de petites racines, le tout garni en dedans de plume ou de crin; la femelle y pond quatre ou cinq œufs blancs semés de taches brunes. Elle est très bonne mère et très vaine de la propreté de son logis qu'elle nettoie scrupuleusement comme la plus soigneuse des ménagères.

Lorsque les petits sont en état de voler, le père et la

mère les conduisent au long des rives et les surveillent encore pendant un mois. Tout récemment encore, au bord du lac d'Annecy, j'ai été témoin de l'agitation inquiète d'un couple de hochequeues, dont l'un des petits était allé se fourvoyer sous la lucarne d'un grenier et n'en pouvait plus sortir. — Non seulement les bergeronnettes chaperonnent leurs enfants, mais elles leur enseignent à chasser les mouches et à les attraper au vol. On les voit s'élever en l'air par élans, tournoyer, pirouetter en s'aidant de leur queue étalée en éventail. Et tout en voletant, ils font entendre un petit cri vif et redoublé, d'un timbre net et clair.

La lavandière est un oiseau d'une nervosité très grande; sa vivacité va jusqu'à l'inquiétude. Si familière qu'elle paraisse, elle se laisse rarement saisir. Dès qu'on l'approche, elle s'envole à dix pas plus loin, se pose de nouveau en balançant sa queue, comme pour narguer celui qui lui donne la chasse, puis elle reprend l'essor, et ce manège peut durer ainsi pendant des heures. Un poète de mes amis, qui a plus d'une fois suivi ce capricieux manège, a essayé de caractériser en quelques vers ce vol nerveux et décevant de la bergeronnette lavandière :

Elle semble, la belle,
Un maître de chapelle
Blanc et noir,
Qui rythme la cadence
Du moulin et la danse
Du battoir.

Elle court sur le sable
Et s'envole, semblable
Au désir

Qui toujours nous devance
Et qui fuit dès qu'on pense
Le saisir...

La bergeronnette grise ou jaune a des mœurs plus pastorales. « La bergeronnette qui aussi se repaît de mouches, dit Belon, suit volontiers les bêtes, sachant y trouver pâture, et possible est de là que nous l'avons appelée *bergerette*. » Elle est plus sédentaire que la lavandière et ne nous quitte pas, même pendant la mauvaise saison. L'hiver, elle se rapproche des villages, s'abrite sous les berges des ruisseaux qui gèlent difficilement, et là, malgré la froidure, elle fait entendre un petit ramage doux et discret. Dès que mars ramène le temps des labours et des semailles, on la voit suivre le paysan qui pousse sa charrue, et se poser sur les mottes de terre fraîche où elle trouve ample provision de vermisseaux.

Elle niche en avril, dans les prairies, ou parfois sous les racines d'un arbre riverain d'un ruisseau. Le nid posé à terre ressemble fort, comme choix de matériaux et comme contexture, à celui de la lavandière, seulement il est tressé avec plus de soin. La femelle y pond six, sept et même huit œufs, d'un blanc tacheté de jaunâtre. Quand les petits sont élevés, c'est-à-dire aux environs de la fenaison, le père et la mère les conduisent avec eux

LA BERGERONNETTE

dans les prés fauchés où viennent paître les troupeaux.

C'est alors que commence la vie idyllique de la bergeronnette. Les grands bœufs roux ruminent couchés dans l'herbe courte du pâtis; autour d'eux, des essaims de mouches tourbillonnent, et à droite, à gauche, la bande des oiseaux aux longues queues mobiles s'élance à l'envi sur les moucherons, sans s'effaroucher du voisinage de ces lourds ruminants. Quelques bergeronnettes s'enhardissent même jusqu'à se poser sur la corne noire des vaches. — D'autres suivent les troupeaux de moutons qui vont s'éparpillant dans les vaines pâtures, sous la conduite du berger qui marche, enveloppé dans sa limousine.

Au dix-huitième siècle, où les naturalistes prêtaient volontiers aux animaux qu'ils étudiaient les idées sentimentales, alors à la mode, on prétendait que la bergeronnette pousse si loin son affection pour le berger, qu'elle l'avertit de l'approche du loup ou de l'épervier. — L'invention est fort jolie, mais aussi peu vraisemblable qu'ingénieuse. Les bergeronnettes s'inquiètent peu du loup, dont elles n'ont rien à craindre; quant à l'épervier, si elles manifestent un vif émoi lorsqu'il plane au-dessus du pâtis, c'est uniquement par intérêt pour leur propre conservation, et non par amitié pour le berger, qui du reste n'a rien à redouter de l'épervier, celui-ci s'attaquant aux oiseaux, mais nullement aux moutons.

Tout le jour, les bergeronnettes suivent ainsi le troupeau dans ses évolutions. Puis le soir vient, les grandes

ombres des ormes s'allongent sur la plaine, de légères buées s'élèvent dans les fonds; la lune montre son croissant au-dessus des bois; le berger souffle dans sa corne pour rassembler ses bêtes; poussés par le chien, les moutons se ruent vers la route poudreuse avec des bêlements tumultueux; les vaches meuglent, le cou tourné vers l'étable, et, par derrière, sautillant sur les touffes d'herbe, balançant la queue et jetant de petits cris aigus, les bergeronnettes font la conduite au troupeau jusqu'au bout de la prairie.

LE TRAQUET

Matin d'automne. Un rayon luit
Faiblement, à travers la nue,
Sur la friche onduleuse et nue
Où la bruine à petit bruit
Tombe menue.

Tout est calme. Seul, sur les brins
Des genêts et des aubépines,
Sur l'épi bleu des vipérines,
Le vent fait briller des écrins
De perles fines ;

Et seul dans l'humide frisson
Des feuilles pleurant sur la mousse,
Un oisillon à gorge rousse
Sautille, et jette sa chanson
Allègre et douce.

Je reconnais ton clair caquet,
Oiseau solitaire et folâtre,
Hôte de la friche grisâtre,
Gaîté de la lande, ô traquet !
Ami du pâtre.

LE TRAQUET

L'autre jour je visitais le musée de Saint-Malo. Tout en longeant la grande salle claire, à travers les fenêtres de laquelle on voit au loin la mer bleuir, j'arrivai à une vitrine qui contenait une collection d'oiseaux du pays : — fauvettes, mésanges, rossignols, gorges-bleues, rouges-gorges, etc. — A côté du motteux dit *cul-blanc,* j'aperçus un oisillon à la poitrine rousse, à la tête noire agrémentée de deux taches blanches de chaque côté du cou. Le dos était noir, nué de brun ainsi que la queue ; les ailes noires également, mais marquées d'une ligne blanche.

— Je reconnus le *traquet*, qu'on nomme martelot dans ma province, et je me rappelai la description qu'en fait le vieux Belon : « On le voit se tenir sur les haultes sommités des buissons, et remuer toujours les ailes; et, pour ce qu'il est ainsi inconstant, on l'a surnommé un *traquet*... Et comme un traquet de moulin n'a jamais repos pendant que la meule tourne, tout ainsi cet oiseau inconstant remue toujours ses ailes. »

Satisfait d'avoir revu le traquet, je quittai le musée, tout en songeant à la jolie physionomie de cet oiseau, amant des landes buissonneuses. Je traversai les rues étroites de Saint-Malo, bordées de hautes et grises maisons de granit à quatre étages, et je gagnai le quai lumineux, ensoleillé, plein de mâts de navires se profilant sur la mer maintenant verdâtre et laiteuse. Le vent s'était élevé, les barques dansaient le long de la cale, et je voyais l'extrémité de leur mâture se balancer au-dessus du mur de quai. — De l'autre côté de la baie, Dinard étageait dans le soleil ses jardins en terrasse et ses villas à l'italienne; des barques se détachaient de la cale et filaient voiles au vent vers la Rance. Le bac à vapeur, couvert de passagers, traversait lentement la baie, laissant derrière lui deux longs sillons d'écume blanche; il y avait dans l'air et sur l'eau une animation et une gaieté qui invitaient au voyage. Je ne résistai pas à la tentation, et, sautant dans une barque, je me fis conduire à la pointe de la Vicomté. Là, je gravis le talus planté

de hêtres et je me trouvai bientôt en pleine lande.

Les pâtis entourés de ces épaisses haies bretonnes, où foisonnent la ronce et le chèvrefeuille, se prolongeaient au loin, coupés çà et là de maigres champs où le blond roux des blés, le jaune pâle des avoines onduleuses, semaient des taches claires. Je tournais le dos à la baie, que me masquait le bois de hêtres, mais j'entendais toujours la respiration profonde et lentement rythmée de la mer. Sur un tertre vert surmonté d'un bouquet de houx, un pâtre surveillait ses vaches rousses, agenouillées dans la verdure grise des ajoncs. Il y avait un grand calme tout à l'entour; la lumière elle-même s'était assourdie, le soleil s'était voilé de nuages blancs. — Soudain j'entendis un petit cri plusieurs fois répété : *ouip! tié tié! ouip! tié tié!...* Et je vis à quelque pas, se balançant sur une brindille de chèvrefeuille, mon oisillon à poitrail roux, — le traquet du pâtre.

Posé sur la tige mobile, il agitait ses ailes comme s'il eût été déjà impatient de prendre l'essor, puis il s'envolait par petits élans et retombait en pirouettant sur une autre branche, qu'il quittait l'instant d'après. C'était le mouvement perpétuel que cet oiseau. Bien que son vol ne fût jamais élevé, il semblait à peine toucher les branches de ses pieds noirs, et appartenir plutôt à l'air qu'à la terre. Pendant cette danse continue sur les tiges fléchissantes des ronces et des aubépines, il paraissait heureux et continuait de pousser son petit cri sourd : *ouip!*

tié tié! ouip! tié tié!... Avec sa gorge rouge bai, il me faisait penser au lutin de mon pays, au rouge et pétulant *sotret,* qui rode en espiègle autour des chevaux dont il emmêle les crinières.

Ce coureur de haies fait son nid dans les friches, parmi les racines des arbustes qui s'enchevêtrent en buisson; il le cache avec soin et s'y introduit furtivement, comme un amoureux qui a peur d'être vu quand il entre chez sa maîtresse. La femelle pond cinq ou six œufs d'un vert bleuâtre, avec de légères taches rousses vers le gros bout. Dès que les petits sont éclos, le traquet redouble de précautions pour entrer au nid ou pour en sortir. Il ne s'y hasarde jamais qu'après avoir passé au travers de quelques buissons voisins, de manière à rendre autant que possible infructueuses les recherches des curieux et des malintentionnés. Qnand il en sort, même manège; il file sous les branches jusqu'à une certaine distance, de sorte que l'on ne connaît jamais bien au juste la place exacte de sa nichée, et qu'il faut fourrager le long de la haie tout entière, pour la découvrir.

Les gens méticuleux et défiants à ce point ont rarement le goût de la société. Hors le temps de l'accouplement, le traquet va toujours solitaire. — « Il ne vole guère en compagnie, ains se tient toujours seul, dit Belon, néanmoins dans les champs, il se laisse approcher d'assez près et ne s'éloigne que d'un petit vol, sans paraître remarquer le chasseur. »

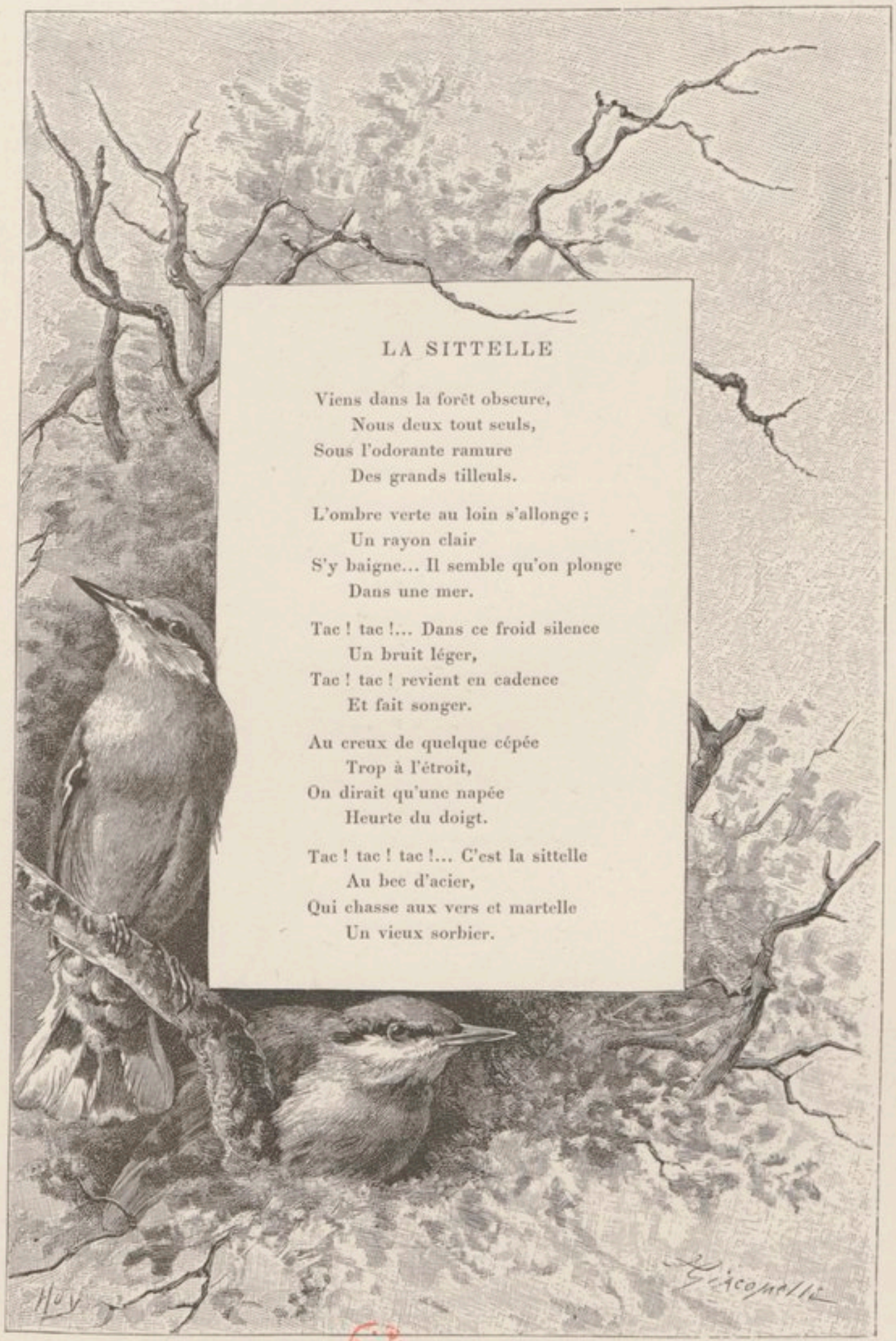
LE TRAQUET

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

Le traquet que je suivais sur la lande de la Vicomté ne semblait nullement s'occuper de moi. Il sautillait sur les ajoncs et sur les houx, tout en continuant de gazouiller et de battre des ailes. Il me mena ainsi fort loin, s'arrêtant comme pour m'attendre, puis repartant dès que j'arrivais à sa portée. — Au-dessus de nous, le ciel marbré de blanc et de bleu laissait filtrer une blonde lumière sur la lande. Au delà des pâtis, par-dessus les frondaisons des hêtres rebroussés et rasés comme à la serpe par le vent de la mer, je voyais la Rance bleuissante, et sur l'autre rive, le dôme ardoisé d'une église de Saint-Servan, la tour du Solidor, les villas blanches dans la verdure, puis, derrière un mamelon rocheux, le svelte clocher de Saint-Malo; tout au fond enfin, la mer glauque, moutonnante, semée de rochers bruns, et sur laquelle fuyaient des voiles. J'écoutais ce petit oiseau solitaire, qui fredonnait sa courte chanson au milieu de cette immensité, et j'éprouvais une sensation de joyeuse sérénité en présence de ces grandes étendues silencieuses de ciel, de terre et d'eau, animées seulement par la compagnie et le sourd gazouillement de ce petit être à la fois sauvage et familier. J'enviais la vive légèreté de cet oisillon. Je le regardais voltiger au-dessus des ajoncs où les vaches broutaient, enfoncées jusqu'au poitrail. Tout l'entourage semblait vivre avec la placide insouciance des êtres et des choses qui ont la certitude de revoir demain le même spectacle qu'hier, et de se mouvoir lentement dans

le même cercle d'occupations monotones et douces.....

Tout à coup le traquet fila d'un vol plus rapide et plus allongé, dans la direction de la rivière; je le distinguai comme un point noir sur le bleu de l'eau, puis je le perdis de vue et je restai seul sur la lande verte, en face de la mer qui montait avec un murmure doux comme un chant de nourrice.



LA SITTELLE

Viens dans la forêt obscure,
Nous deux tout seuls,
Sous l'odorante ramure
Des grands tilleuls.

L'ombre verte au loin s'allonge ;
Un rayon clair
S'y baigne... Il semble qu'on plonge
Dans une mer.

Tac ! tac !... Dans ce froid silence
Un bruit léger,
Tac ! tac ! revient en cadence
Et fait songer.

Au creux de quelque cépée
Trop à l'étroit,
On dirait qu'une napée
Heurte du doigt.

Tac ! tac ! tac !... C'est la sittelle
Au bec d'acier,
Qui chasse aux vers et martelle
Un vieux sorbier.

LA SITTELLE ET L'ÉPEICHETTE

Dans les beaux jours d'été, si vous vous êtes reposé au cœur de quelque grand massif forestier, vous avez dû assister à l'amusante gymnastique de ces oiseaux qui composent le groupe des *petits grimpeurs :* — l'épeichette, la sittelle, le grimpereau, — et j'y ajouterais volontiers le pouillot et les mésanges si je ne leur réservais un article à part. — Au loin, dans le silence solennel de la futaie, on entend les cris aigus et les retentissants coups de becs des *grands grimpeurs :* — le pivert, le pic noir et l'épeiche. — Le menu peuple, lui, fait moins de tapage et peut-être plus de be-

sogne. Il se borne à pousser de petits cris de rappel, en courant le long des branches et en détruisant un nombre incalculable de chenilles, de larves et d'œufs d'insectes.

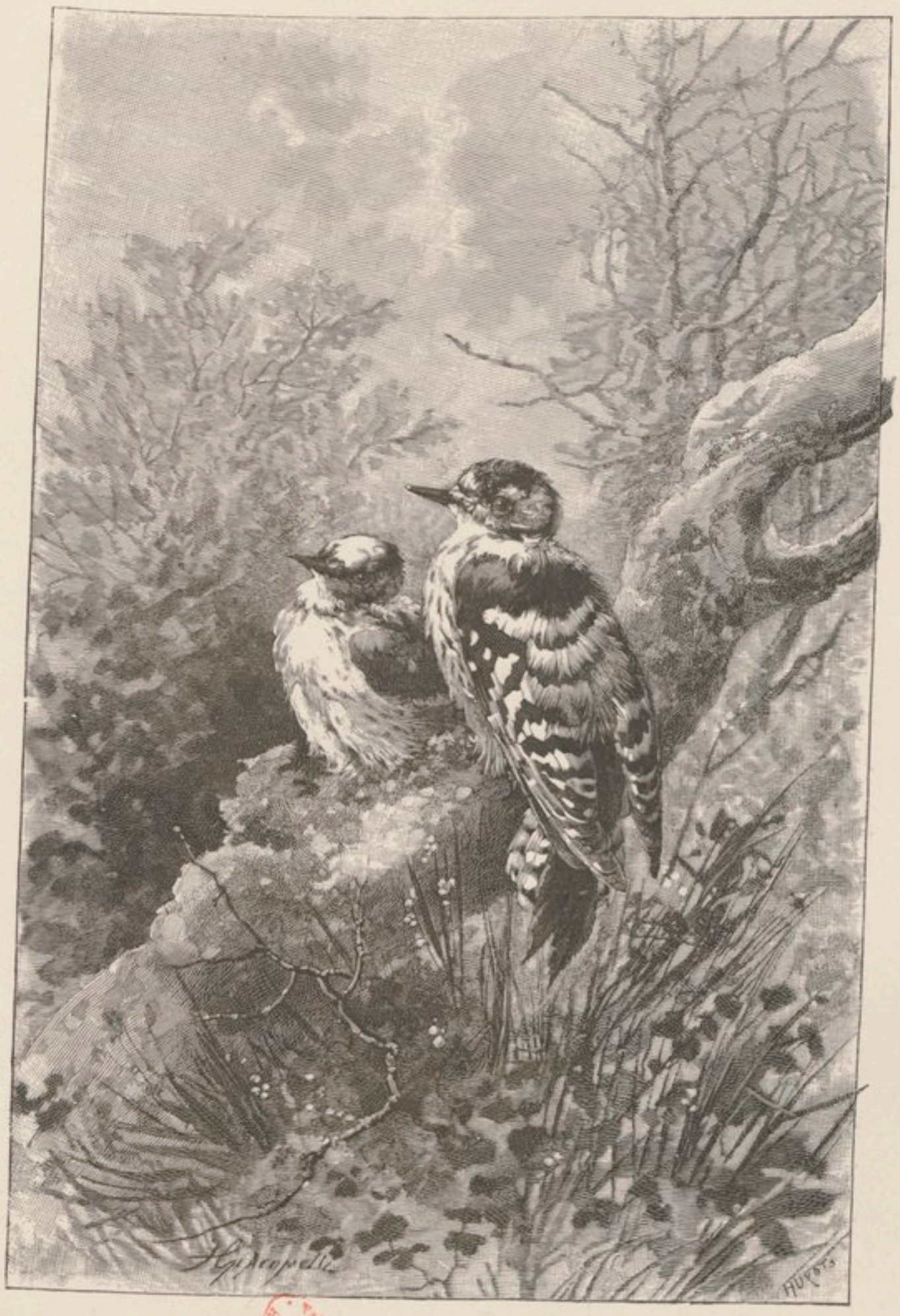
L'épeichette ou petit épeiche a les couleurs les plus vives. Son plumage grivelé de blanc et de noir est relevé au sommet de la tête par une tache d'un rouge pur. Elle est à peine de la taille d'un moineau. Comme le grand pic épeiche, elle possède les pricipaux caractères distinctifs de l'espèce des hardis grimpeurs : — le bec dur, l'ongle postérieur long et mobile, la queue aux pennes rudes et assez fortes pour lui servir de point d'appui, quand, se tenant à la renverse, elle redouble ses coups de bec. Elle ne monte pas très haut et se borne à circuler autour des troncs d'arbres avec une merveilleuse agilité. A la belle saison, elle niche dans les trous que l'humidité creuse à la fourche des branches. Souvent elle dispute ce gîte à la mésange charbonnière, qui, n'étant pas de force, se trouve obligée de déguerpir devant le pic au bec et aux ongles redoutables. Comme l'épeiche, la femelle de l'épeichette pond dans ce nid rudimentaire trois œufs blancs qu'elle fait éclore sur un lit de poussière de bois. Elle n'émigre pas. En hiver, on la voit se rapprocher des maisons et fréquenter les vergers dont elle épluche avec soin les arbres fruitiers. Ce métier de fureteuse et d'éplucheuse développe chez elle la prudence et l'ingéniosité. Elle a un caractère rusé et méfiant. Sous bois,

on l'aperçoit difficilement ; dès qu'elle pressent l'approche d'un intrus, elle se tient immobile derrière son tronc d'arbre, et c'est à peine si l'on entrevoit un coin de sa tête où brille un œil malicieux. Quand elle va boire, elle arrive toujours sans bruit, et jamais d'un seul vol, aux environs de la mare. Elle descend d'arbre en arbre jusqu'à l'eau, tournant à chaque instant la tête comme un voleur qui a fait un mauvais coup et qui craint d'être épié.

La sittelle a été souvent confondue dans le groupe des pics, encore qu'elle en diffère sous plusieurs rapports. En Lorraine, on l'appelle *pic-maçon*, et dans d'autres provinces *pic bleu* ou *cendrille*. Elle a le bec solide des pics, mais elle n'en a pas la queue raide; la sienne est mobile comme celle des lavandières, ce qui lui donne une allure bien plus élégante et plus souple. Elle est de la même taille que l'épeichette et a, comme elle, les pattes armées d'ongles très crochus. Le mâle a une belle couleur bleu cendré sur la tête, le dos et la queue; sa gorge et ses joues sont blanchâtres, sa poitrine et son ventre sont orangés; les ailes brunes, bordées de gris foncé. Le bec est en fer d'alêne, arrondi, droit, résistant comme de l'acier forgé; aussi la sittelle peut marteler à grand bruit l'écorce des arbres, et quand elle tient une noisette entre ses pattes, elle la perce facilement de part en part, ce qui lui a valu chez les Anglais le surnom de *nut-hatch* (casse-noisette).

Elle court sur les branches en tous sens, et souvent la tête en bas, en quête de chenilles et de chrysalides. Elle se tient ordinairement au fond des bois, où elle mène une vie laborieuse et solitaire. C'est un oiseau silencieux. Le seul cri qu'il prononce en poursuivant les insectes est un léger murmure : *tî! tî! tî!...* Parfois, introduisant son bec dans une fente de l'écorce, elle produit un son singulier, très éclatant, comme si elle voulait effrayer le gibier qu'elle pourchasse et profiter de son désarroi pour le surprendre plus sûrement. Au printemps, le mâle a un chant tout spécial de rappel : *guiric, guiric!* souvent répété et au moyen duquel il assigne des rendez-vous d'amour à la femelle.

Dès que l'accouplement a eu lieu, les deux époux travaillent ensemble à l'arrangement du nid, qu'on établit dans un trou d'arbre. Si l'ouverture est trop large, les sittelles la rétrécissent avec de la terre grasse, qu'elles gâchent adroitement, en solidifiant l'enduit par un mélange de petits cailloux, et c'est de là que leur est venu le nom de *pic-maçon* ou *torche-pot*. Dans ce nid obscur, la femelle pond cinq ou six œufs grisâtres pointillés de roux. Elle les couve assidûment, tandis que le mâle va chercher pâture pour toute la maisonnée. Les petits éclosent en mai, et dès qu'ils sont assez forts pour se sustenter eux-mêmes, la famille se sépare. « Les paysans ont observé, dit Belon, que le mâle bat sa femelle quand il la trouve, lorsqu'elle s'est départie de lui, dont ils ont fait un



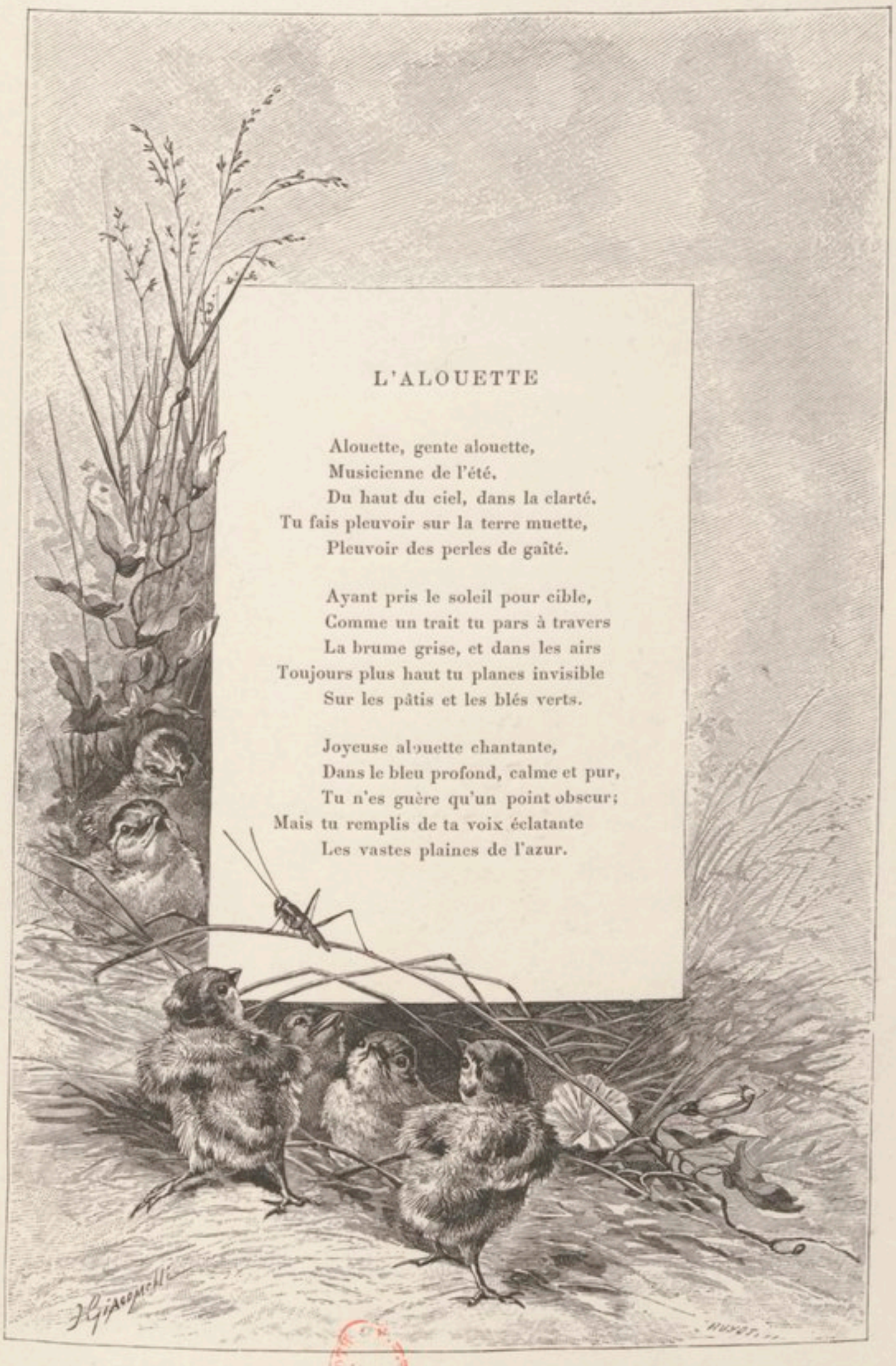
L'ÉPEICHETTE

proverbe pour un qui se conduit sagement en ménage, qu'il ressemble à un torche-pot. » — Dans l'opinion du vieux naturaliste, les meilleurs ménages seraient ceux où la femme aime à être battue. — Quoi qu'il en soit, la vie de famille chez les sittelles ne paraît pas se prolonger très longtemps après la couvée. Quand vient l'automne, chacun tire de son côté. Si l'on se rencontre plus tard sous les noisetiers, on ne se reconnaît plus et on se dispute à coups de bec la possession d'une amande fraîche.

Le grimpereau est plus petit encore que la sittelle; il a presque la taille d'un roitelet et il en a aussi l'extrême agilité. Vêtu de gris et de roux, il a la gorge d'un blanc pur et la tête un peu rembrunie. Il réside toute l'année dans le pays où il est né, loge dans un trou d'arbre, y établit sa couvée, et passe sa journée à éplucher la mousse et les fentes de l'écorce. Il court sur les branches avec tant de vélocité, qu'on le confond avec le troglodyte. C'est un merveilleux gymnaste, un industrieux échenilleur, qui devrait être révéré par tous ceux qui s'adonnent à à la sylviculture. Il visite un arbre branche à branche, vivant autour des tiges feuillues, retournant chaque feuille, l'explorant, la tête en bas et dans toutes les positions imaginables. C'est ainsi qu'il trouve dessus et dessous, dans les moindres fissures des brindilles, les larves et les mouches dont il fait sa nourriture exclusive.

Tous ces petits grimpeurs aux mouvements rapides,

à la voix discrète, sont la vie des grands massifs forestiers, où ne pénètrent guère les oiseaux chanteurs. Ils animent les profondeurs des bois. Leurs mouvements légers s'harmonisent avec le craquement des branches. le frôlement des feuilles, le susurrement des sources dans la mousse, le sourd bourdonnement des insectes; avec les mille menus bruits de la forêt qui, sous son apparence silencieuse, n'est cependant jamais muette.



L'ALOUETTE

Alouette, gente alouette,
Musicienne de l'été,
Du haut du ciel, dans la clarté,
Tu fais pleuvoir sur la terre muette,
Pleuvoir des perles de gaîté.

Ayant pris le soleil pour cible,
Comme un trait tu pars à travers
La brume grise, et dans les airs
Toujours plus haut tu planes invisible
Sur les pâtis et les blés verts.

Joyeuse alouette chantante,
Dans le bleu profond, calme et pur,
Tu n'es guère qu'un point obscur;
Mais tu remplis de ta voix éclatante
Les vastes plaines de l'azur.

L'ALOUETTE

A l'époque où j'avais vingt ans et où je vivais en province, nous avions loué à trois ou quatre un petit bois situé à une demi-lieue de la ville, avec un jardin attenant, où nous avions la prétention de faire de l'horticulture. Nous nous y donnions rendez-vous, dès le matin, en été, et là, bêchant, arrosant, sarclant, nous dépensions en travaux manuels le trop-plein de notre jeunesse exubérante et inoccupée. Quelquefois nous passions la journée sous bois et nous nous y attablions de bon appétit autour d'un gigot rôti à la ficelle.

Un soir, à la suite d'un de ces dîners en plein air, je résolus d'achever ma nuit sous la feuillée et je m'installai dans un hamac suspendu aux traverses du chaume qui nous servait de salle à manger. Je m'y endormis vers onze heures. La nuit était tiède, embaumée de l'odeur des pins qui entouraient le chaume ; à travers les branches frissonnantes et mélodieuses, mes yeux clignotants distinguaient les points d'or des étoiles qui fourmillaient dans le ciel ; ma chambre à coucher était on ne peut plus confortable et je fis un bon somme tout d'une traite jusqu'aux premières lueurs grises de l'aube. La fraîcheur qui se dégage des bois au lever du soleil me réveilla ; je me jetai hors du hamac et je me mis à marcher pour rendre un peu d'élasticité à mes membres engourdis.

Le taillis était encore silencieux. Sur les feuilles et sur les brins d'herbe une fine rosée perlait en menues gouttelettes, et les toiles d'araignée tendues au travers des ronciers en étaient comme diamantées. — Arrivé à l'orée du bois, je fus soudain égayé par une musique ragaillardissante qui semblait tomber des hauteurs du ciel d'un gris de perle. Dans toute l'étendue de la plaine qui ondulait devant moi, des centaines d'alouettes s'élançaient hors des sillons d'orge et d'avoine et montaient, en décrivant de courtes spirales, vers l'azur légèrement embrumé. Je voyais leur petit corps brun s'élever en battant des ailes le long de cet escalier aérien, puis tout à

coup scintiller dans un rayon de soleil et se perdre dans les hauteurs du ciel bleu. Je ne les distinguais plus, mais leur chant aux notes claires, vives, cristallines, retentissait toujours. On eût dit que les espaces bleus eux-mêmes devenaient mélodieux et chantaient. De temps en temps une alouette se laissait tomber du haut de la nue, avec la rapidité d'un fil à plomb qui se déroule, et, arrivée à un pied du sol, faisait un crochet pour s'aller tapir dans un sillon. Une autre repartait en gazouillant, et, tout le temps, de la plaine grise au ciel azuré, c'était un va-et-vient de voix sonores et d'ailes palpitantes.

Jamais musique d'oiseaux ne me donna de sensations plus fraîches et plus délicieuses que cette réveillante aubade, et depuis cette matinée dans les bois, je me mis à aimer les alouettes.

Ce sont d'infatigables musiciennes. Les autres oiseaux ne chantent guère que deux mois par an, à l'époque du renouveau ; elles, au contraire, ne se lassent pas de charmer les espaces aériens. D'avril à octobre, elles ne cessent de se faire entendre. A terre, elles sont muettes, mais dès qu'elles prennent leur essor, elles deviennent mélodieuses. Plus elles s'élèvent, plus leur voix acquiert de puissance. On dirait que la lumière les met en verve et les inspire. Ce n'est pas en effet, comme pour beaucoup d'oiseaux chanteurs, l'amour seul qui développe leur voix ; leur chanson se prolonge, après les couvées, jusqu'aux derniers jours de l'arrière-saison. Guéneau de Montbeil-

lard pense que les alouettes ne chantent ainsi que pour s'appuyer les unes aux autres et se croire assez fortes par leur réunion pour éloigner les oiseaux de proie. — L'explication est ingénieuse, mais elle me satisfait peu. Je sais bien que les enfants et les poltrons, lorsqu'ils passent de nuit par les bois, chantent pour se donner du courage. Toutefois j'ai trop bonne opinion de l'intelligence des alouettes pour les croire capables d'user de ce procédé par trop enfantin. Chanter à tue-tête, même en compagnie, me paraît un moyen peu pratique de détourner l'attention des gerfauts et des émouchets. J'aime mieux supposer que le grand air et le soleil, grisant les alouettes, surexcitent leurs dispositions musicales. C'est, du reste, le mâle surtout qui chante pour appeler l'attention des femelles; lorsqu'il a découvert celle qu'il recherche, il se précipite et s'accouple avec elle.

Celle-ci, dès qu'elle est fécondée, bâtit son nid entre deux mottes de terre et le garnit intérieurement d'herbes sèches. Elle y pond quatre ou cinq œufs tachés de brun sur fond gris, qu'elle couve rapidement. Les petits sont à peine emplumés qu'ils sortent déjà du nid et rôdent par les sillons, sous la conduite de la mère, et cette promptitude trompe souvent les dénicheurs de couvées. Cette facilité avec laquelle les jeunes alouettes quittent leur nid après l'éclosion n'avait pas échappé à La Fontaine. Bien qu'on en ait dit, le bonhomme était fort exact observateur des choses de la nature. Dans la fable de

L'ALOUETTE

l'Alouette et ses Petits, il est resté fidèle à la vérité en parlant de la rapidité avec laquelle la mère

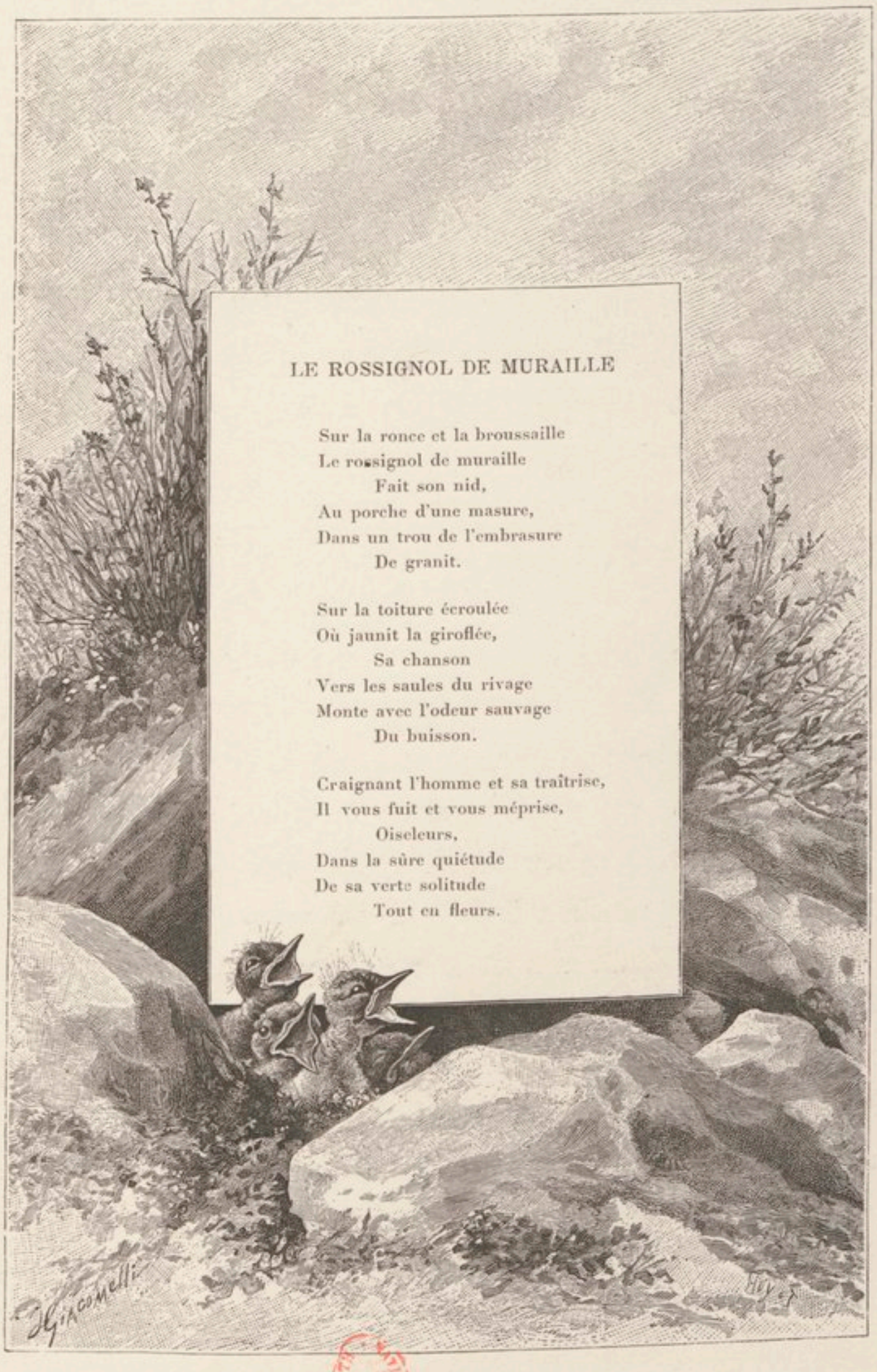
> Pond, couve et fait éclore
> A la hâte...

et l'assurance avec laquelle cette mère ordonne à ses enfants de « déloger tous sans trompette », dès que le maître du champ annonce ses dernières intentions à son fils, est justifiée par l'observation fidèle des mœurs éducatrices de l'alouette.

Tandis que les petits trottinent entre les chaumes, la mère voltige au-dessus d'eux avec une sollicitude constante. Elle les nourrit de vers, de chenilles, d'œufs de fourmis et de sauterelles. C'est le régime du premier âge, car, dès qu'ils sont adultes, ces oiseaux deviennent granivores et font surtout leur nourriture de matières végétales. En été, saison de l'amour, des chansons et des grandes envolées en plein ciel, les alouettes sont maigres; elles se rattrapent en automne où elles sont plus souvent à terre, et mangeant à toute heure, deviennent grasses et dodues.

Aussi est-ce le moment critique de leur existence, le moment où l'homme leur fait la guerre et les décime. Chasse au miroir, chasse au filet, tous les moyens lui sont bons pour détruire ces charmants oiseaux, qui, en leur qualité de mangeurs d'insectes, rendent pourtant de signalés services à l'agriculture. Les chasseurs, à la

vérité, prétendent que ce sont aussi des mangeurs de grains ; mais cette accusation n'est qu'un mauvais prétexte pour rôtir sans remords des milliers d'oisillons à la broche. Si l'on n'y met ordre, ce carnage, qui augmente chaque année, détruira l'espèce entière, et tout d'un coup la joyeuse musique des alouettes ne retentira plus dans les airs. L'impitoyable paysan, le *durus arator* lui-même, s'étonnera de ce silence de la plaine, et il regrettera l'oiseau français par excellence, dont l'allègre chanson charmait les rudes travaux du labour et des semailles.



LE ROSSIGNOL DE MURAILLE

Sur la ronce et la broussaille
Le rossignol de muraille
Fait son nid,
Au porche d'une masure,
Dans un trou de l'embrasure
De granit.

Sur la toiture écroulée
Où jaunit la giroflée,
Sa chanson
Vers les saules du rivage
Monte avec l'odeur sauvage
Du buisson.

Craignant l'homme et sa traîtrise,
Il vous fuit et vous méprise,
Oiseleurs,
Dans la sûre quiétude
De sa verte solitude
Tout en fleurs.

LE ROSSIGNOL DE MURAILLE

ET LE GORGE-BLEUE

Bien qu'ils diffèrent de couleur, ces deux oiseaux ont plus d'un point de ressemblance : tous deux sont de jolis chanteurs, au bec fin, au gosier délié, à l'œil vif et doux; tous deux sont des solitaires fuyant le bruit et aimant la vie intime; ils nous arrivent avec le printemps et émigrent à l'automne.

Le rossignol de muraille, qu'en certains pays on nomme *rouge-queue*, est de taille plus menue que son cousin le rossignol; il a la gorge, le cou et le tour des yeux noirs; un bandeau brun lui couvre

le front; le dessus de la tête et le dos sont d'un gris très foncé; le poitrail est d'un beau roux couleur de feu, et cette nuance vive se reproduit sur tout le faisceau des plumes de la queue, à l'exception de deux pennes du milieu qui sont brunes. — Toutes ces teintes sont plus faibles et très assourdies chez la femelle.

Ces oiseaux se montrent surtout dans les pays montueux et s'établissent de préférence dans des masures abandonnées ou au sommet des édifices inhabités. Les ruines les attirent; elles plaisent à leur humeur sauvage et mélancolique. Ils y trouvent des manteaux de lierre, des touffes de ravenelles, des enchevêtrements de ronces, sous lesquels ils peuvent nicher en paix. Bien souvent, dans les environs du lac d'Annecy, en gravissant les pentes rocheuses et escarpées qui mènent à la *Tournette*, j'ai fait lever des couples de rougesqueues qui se croyaient en pleine sécurité dans ces solitaires bois de sapins, où l'on n'entend que le bouillonnement des torrents, et, tout au loin, le faible tintement d'argent du *clairin* des troupeaux de vaches. — La ponte de la femelle est de cinq ou six œufs bleuâtres. Le rossignol de muraille est d'un naturel soupçonneux. On prétend qu'il abandonne son nid dès qu'il s'aperçoit qu'on l'observe pendant le travail de la nidification. « Si l'on touche à l'un des œufs, dit le naturaliste Albin, il abandonne la nichée; si on touche ses petits, il les affamera ou les jettera hors du nid, et leur cassera le cou; ce

qu'on a expérimenté plus d'une fois. » — C'est ce qui explique le soin avec lequel le rossignol de muraille recherche pour son gîte les ruines croulantes des demeures désertées; là, du moins, il espère que les fâcheux ne viendront pas le déranger.

Si, « les délicats sont malheureux, » les ombrageux sont plus à plaindre encore. Le rossignol de muraille n'a rien de la familiarité du rouge-gorge ni de la gaieté de la fauvette. Son caractère est foncièrement triste, et quelque chose de cette humeur chagrine passe dans son chant, qui semble toujours imprégné de tristesse, même dans la saison de l'amour et de l'accouplement. Pendant tout le temps de la couvée, le mâle se tient près du nid, perché sur une roche ou sur quelque pierre branlante, et, dès les premières heures du matin, il chante d'une voix douce avec des modulations variées qui ont un lointain rapport avec la mélodie du rossignol.

Il vit de mouches, d'araignées, de chrysalides et de petites baies sauvages. Vers le mois d'octobre, il émigre en traversant nos bois, et c'est alors qu'on prend une assez grande quantité de ces rouges-queues dans les *tendues* de mon pays. On a essayé, mais vainement, de les apprivoiser. Le rouge-queue adulte, mis en cage, se laisse mourir de faim ou s'enferme dans un silence obstiné. Les petits seuls, quand on les emprisonne tout jeunes, sont susceptibles d'être apprivoisés. C'est ce que prévoient sans doute les parents, et, dans leur haine

de la servitude, avec un courage de vieux Romains, ils tuent impitoyablement ceux de leurs enfants qu'un doigt profane a touchés, préférant les voir morts que déshonorés par l'esclavage.

Bien qu'elle ait aussi des goûts solitaires, la gorge-bleue est d'humeur moins farouche. Elle a les mêmes habitudes et les mêmes instincts que son frère le rouge-gorge. Elle ne diffère de ce dernier que par la tendre couleur d'azur qui couvre toute sa gorge, à la même place où l'autre porte un plastron d'un rouge orangé. Au-dessous de cette gorgerette bleue cernée de noir, le roux fauve reparaît chez les deux oiseaux; les teintes cendrées du dos, les nuances rousses des pennes de la queue sont pareilles chez la gorge-bleue et le rouge-gorge.

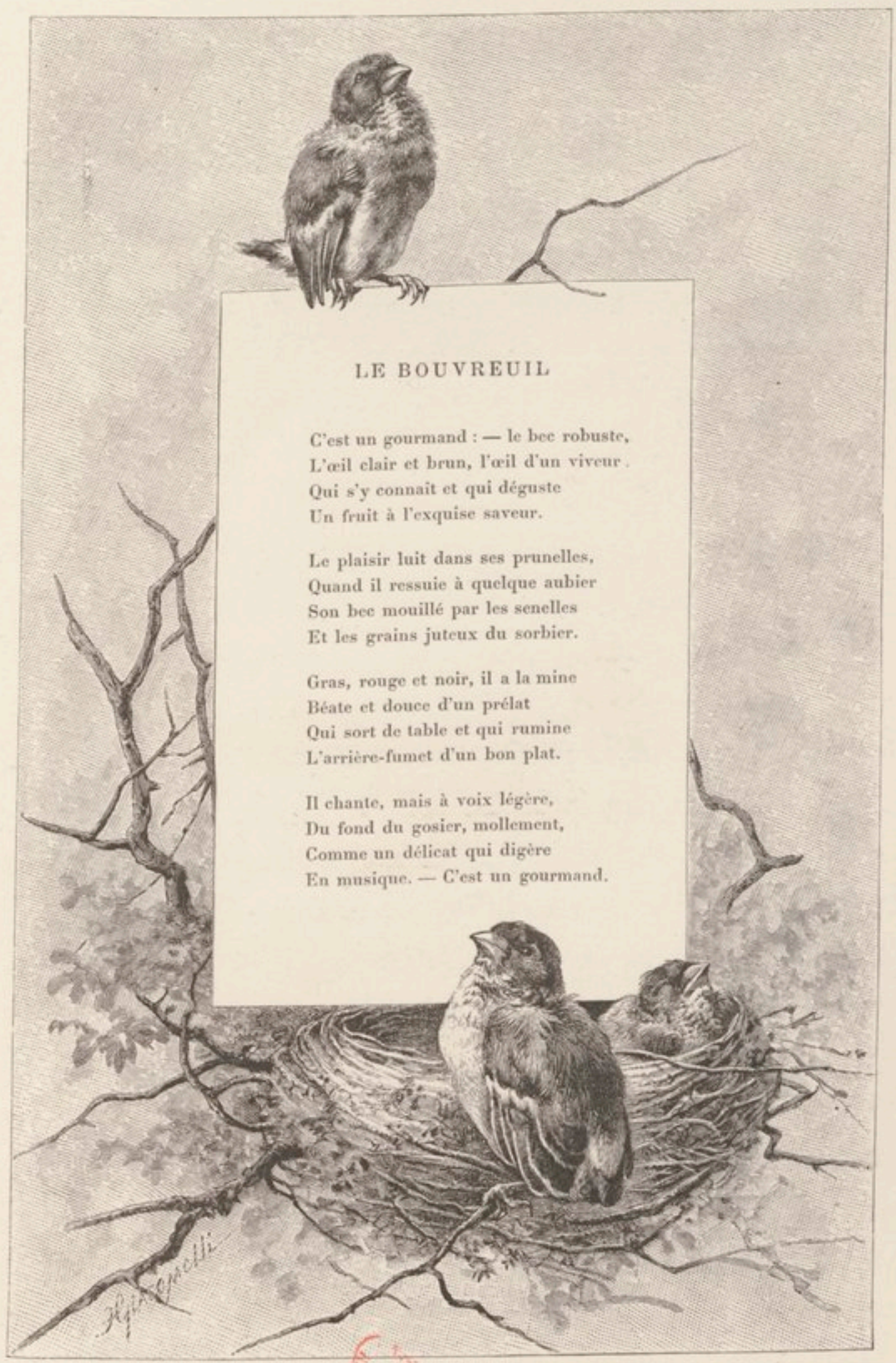
Le mode d'habitation distingue seul les mœurs de ces deux becs fins. Tandis que le rouge-gorge demeure au fond des bois, les gorges-bleues se tiennent sur les lisières, recherchent les prés humides, les berges marécageuses où croissent à plaisir les oseraies et ces grands roseaux si décoratifs, qu'on appelle des *massettes*. C'est là qu'elles passent la belle saison, vivant deux à deux et bâtissant leur nid dans des saules, ou parmi des touffes d'osier. Elles ont pour l'eau le même amour que le rouge-gorge, et se baignent fréquemment. On les rencontre sur les rives limoneuses, cherchant leur pâture de vers et d'insectes, et courant d'un mouvement preste, les yeux en éveil et la queue en l'air.

LE ROSSIGNOL DE MURAILLE

La femelle niche en été et bâtit son nid avec des herbes entrelacées auxquelles des roseaux ou des brins d'osier servent le plus souvent de support. A l'époque des amours, le mâle s'élève en l'air en battant des ailes et en chantant. Il retombe en pirouettant avec la prestesse de la fauvette, et, toujours gazouillant, se balance sur la pointe d'un roseau. Son gazouillement est très doux pendant la saison de l'accouplement, mais il se transforme en un petit cri assez vulgaire, dès que ce temps est passé. Les jeunes sont d'un brun noirâtre tout d'abord; la tendre nuance bleue de la gorge n'apparaît que plus tard, après la première mue, et l'on prétend que, même chez les adultes, cette belle couleur s'efface dans l'état de captivité.

A mesure que l'été avance, les gorges-bleues se rapprochent des jardins et des vergers, où elles trouvent des fruits savoureux en abondance. Le voisinage de l'homme ne les effraye pas. Elles se familiarisent assez pour qu'on puisse les regarder et les admirer à loisir, tandis qu'elles becquètent les baies de sureau pour lesquelles elles ont un faible. Leur goût pour cette chair juteuse leur est fatal et elles sont souvent victimes de leur gourmandise. Les grappes mûres de sureau servent d'appât aux chasseurs à la pipée qui tendent leurs gluaux aux lisières des forêts. En Alsace et dans les Vosges, on prend ainsi les infortunées gorges-bleues, à l'époque des passages. Sans pitié pour leur gentillesse, sans égards

pour la rare nuance de leur poitrail, les tendeurs ajoutent cette maigre proie au chapelet de rouges-gorges, fauvettes et verdiers, qu'ils destinent à la *coquelle*. C'est en effet dans la *coquelle* de fonte que les chasseurs de mon pays font frire avec des lardons ce délicat gibier des « petits oiseaux », et en composent un rôti succulent dont les gourmets se lèchent les doigts jusqu'au coude.



LE BOUVREUIL

C'est un gourmand : — le bec robuste,
L'œil clair et brun, l'œil d'un viveur,
Qui s'y connaît et qui déguste
Un fruit à l'exquise saveur.

Le plaisir luit dans ses prunelles,
Quand il ressuie à quelque aubier
Son bec mouillé par les senelles
Et les grains juteux du sorbier.

Gras, rouge et noir, il a la mine
Béate et douce d'un prélat
Qui sort de table et qui rumine
L'arrière-fumet d'un bon plat.

Il chante, mais à voix légère,
Du fond du gosier, mollement,
Comme un délicat qui digère
En musique. — C'est un gourmand.

LE BOUVREUIL

Pendant un séjour d'hiver à la campagne, j'ai eu pour compagnon de solitude un bouvreuil. Il avait été pris dans le nid, à la fin du printemps précédent, et il avait eu le temps de s'acclimater à la servitude. La vie casanière n'avait nui ni à son développement ni à sa bonne humeur. Il était de la grosseur d'un moineau. Son bec épais, noir et dur, se recourbait légèrement, ses yeux à l'iris noisette avaient une expression aimable, et les couleurs de son plumage étaient fort vives. Le dessus de la tête, le tour du bec et la naissance du cou étaient d'un beau noir lustré, sur lequel

tranchait le rouge de la gorge, de la poitrine et du haut du ventre ; la nuque et le dos avaient des teintes cendrées qui faisaient ressortir le violet clair des ailes tachetées de rouge, et le violet foncé des pennes de la queue.

Il était gai et avait de remarquables dispositions pour le chant. Dans l'état de liberté, le bouvreuil est un médiocre chanteur; il n'a guère que trois notes : un sifflement très pur, puis un ramage presque enroué et dégénérant en fausset; mais le brave paysan qui s'était chargé de l'éducation du mien lui avait appris à force de patience à filer des sons plus moelleux et plus variés. Mon oiseau donnait à ses petites phrases musicales un accent pénétrant, une expression attendrie, qui charmaient ma solitude et me la rendaient chère. L'hiver était rude. Tantôt la neige, tourbillonnant contre les vitres, s'y tassait en bourrelets blancs; tantôt le vent d'Ouest et la pluie faisaient rage contre les portes et les fenêtres. Le bouvreuil et moi nous n'en avions cure. Un bon feu flambait dans la cheminée; j'avais une ample provision de livres, et lui, du chènevis, de la salade et du biscuit en abondance; nous passions de bonnes journées dans un étroit cabinet de travail aux solives enfumées, aux murs blanchis à la chaux.

Sauf aux heures du coucher ou du repas, mon compagnon ne restait guère derrière les barreaux. La porte de sa cage était toujours ouverte, et il en profitait pour

vagabonder en chantonnant à travers la chambre. Tantôt il se perchait sur la flèche de mon lit, tantôt il se posait devant la fenêtre, très curieux de ce qui se passait au dehors. — Dans la rue boueuse et neigeuse, un paysan allait et venait en faisant claquer ses sabots; — une charrette filait en éclaboussant les carreaux, et l'on distinguait entre les ridelles deux ou trois paysannes accroupies sous des parapluies de cotonnade bleue; — ou bien des enfants sortaient de l'école, menant grand tapage et pataugeant dans les flaques d'eau. — Le bouvreuil regardait tout cela avec de jolis dodelinements de tête, et parfois marquait son intérêt par de légers *tui! tui! tui!* qu'il tirait du fond de son gosier. Parfois aussi, tandis que j'étais plongé dans ma lecture, il voletait autour de moi et finissait par se poser sur ma tête nue, où il prenait plaisir à ébouriffer mes cheveux.

Le soir, je sortais pour dîner et ne rentrais d'ordinaire qu'assez tard. En m'entendant rouvrir la porte, le bouvreuil se réveillait et ne manquait pas de saluer ma rentrée par un petit gazouillement fort doux. Cela avait presque l'air d'un reproche amical. On eût dit qu'il me tançait affectueusement d'être resté si tard dehors et de l'avoir délaissé si longtemps. Puis, m'ayant dégoisé tout ce qu'il avait sur le cœur, il remettait sa tête sous son aile, je me déshabillais et nous nous endormions tous deux d'un profond sommeil; mais le len-

demain, dès le petit matin, j'étais éveillé à mon tour par une aubade de mon gai compagnon qui semblait m'inviter à me lever pour allumer le feu et regarnir sa mangeoire.

Nous passâmes ainsi fort agréablement tout l'hiver, puis mars et ses giboulées fondirent la neige; les premières violettes fleurirent dans le jardin, avec les crocus et les hépatiques, et l'on commença à rouvrir les fenêtres pour humer les premières tièdes bouffées d'air printanier.

C'était la saison où, dans nos bois montueux, les bouvreuils sauvages commencent à voleter deux à deux. Ils s'accouplent en avril et nichent sur les buissons. Le nid est de mousse au dehors, de plume au dedans, et la femelle une fois fécondée y dépose cinq ou six œufs d'un blanc bleuâtre taché de violet. Quand les petits sont éclos et suffisamment emplumés, le père et la mère les conduisent à travers le pays, tantôt dans les vignes en fleurs, tantôt dans les vergers pleins de cerises, ou au long des lisières de bois. Toute la famille vagabonde ainsi jusqu'à l'arrière-saison, picorant dans les épis, se gavant de prunelles, de mûres et de cornouilles, ébourgeonnant les trembles, les aulnes et les sorbiers, sifflant, s'appelant et se répondant, se grisant enfin de grand air et de soleil...

Je ne sais si mon bouvreuil mâle avait en son par dedans un vague pressentiment de toutes ces choses,

LE BOUVREUIL

mais à mesure qu'avril verdoyait et que l'air se réchauffait, il devenait plus inquiet et plus turbulent. Il délaissait plus volontiers sa cage, voletait impatiemment par la chambre, s'accrochait à la croisée et donnait de légers coups de bec contre la vitre.

Un mystérieux instinct lui parlait sans doute des buissons bourgeonnants, et des libres bouvreuils qui faisaient œuvre d'amour au soleil. Il était sans goût pour sa nourriture; bien qu'il fût très gourmand d'ordinaire, il dédaignait absolument le chènevis et les biscuits dont sa cage était pourvue. Il n'avait plus qu'un objectif : — la fenêtre; — il y passait des heures entières à regarder, rêveur, les arbres qui secouaient au vent leurs feuilles nouvelles, au-dessus du mur d'en face.

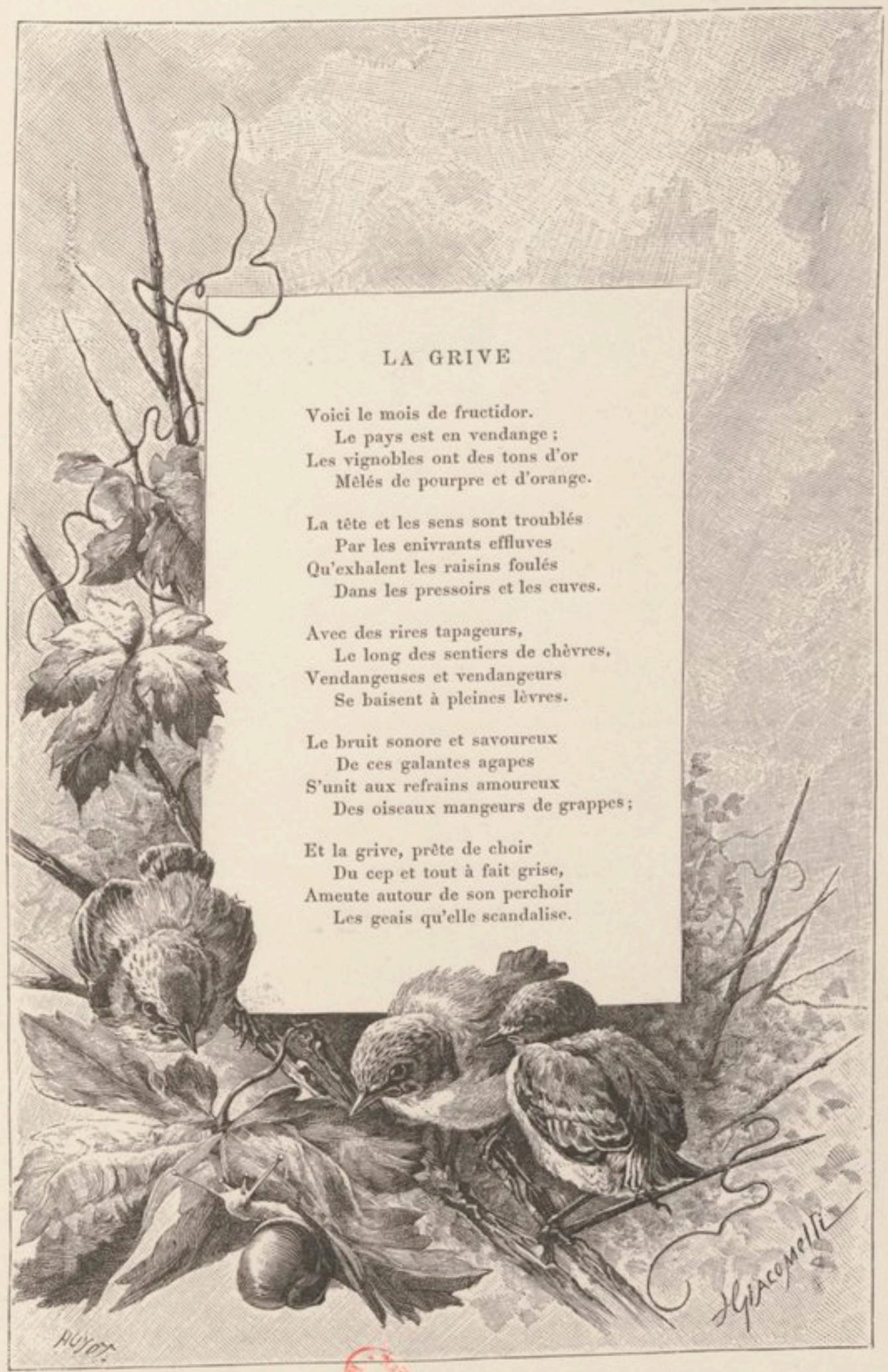
Puis de nouveau, pris d'une sorte de frénésie, il se remettait à becqueter la vitre, avec de petits cris qui semblaient dire : « Ouvre-toi donc! ouvre-toi donc! »

Un beau matin, trouvant la croisée entre-bâillée, il s'envola pendant que j'avais le dos tourné.

Ébloui d'abord par la pleine lumière et peu habitué au grand air, il n'alla pas très loin. A vingt pas de la maison, il y avait un gros fumier jaune et brun, où grattaient une dizaine de poules. Ce fut là qu'il s'abattit pour faire un premier usage de sa liberté, et butiner dans ce terreau peuplé de vers. Mais il avait compté sans l'humeur intolérante et hargneuse des

poules. A la vue de l'intrus qui venait marauder sur leurs terres, ces maîtresses commères se fâchèrent tout rouge. En un clin d'œil, l'infortuné fut entouré, houspillé, criblé de coups de bec.

Penché à la croisée, j'avais suivi des yeux le fuyard et compris le danger. Enjambant la fenêtre, j'accourus, mais trop tard... Meurtri, déplumé et sanglant, mon petit compagnon gisait inerte sur le fatal fumier, tandis que ces harpies s'acharnaient encore du bec contre lui ; — et quand je parvins à le tirer de leurs griffes, mon pauvre bouvreuil était mort.



LA GRIVE

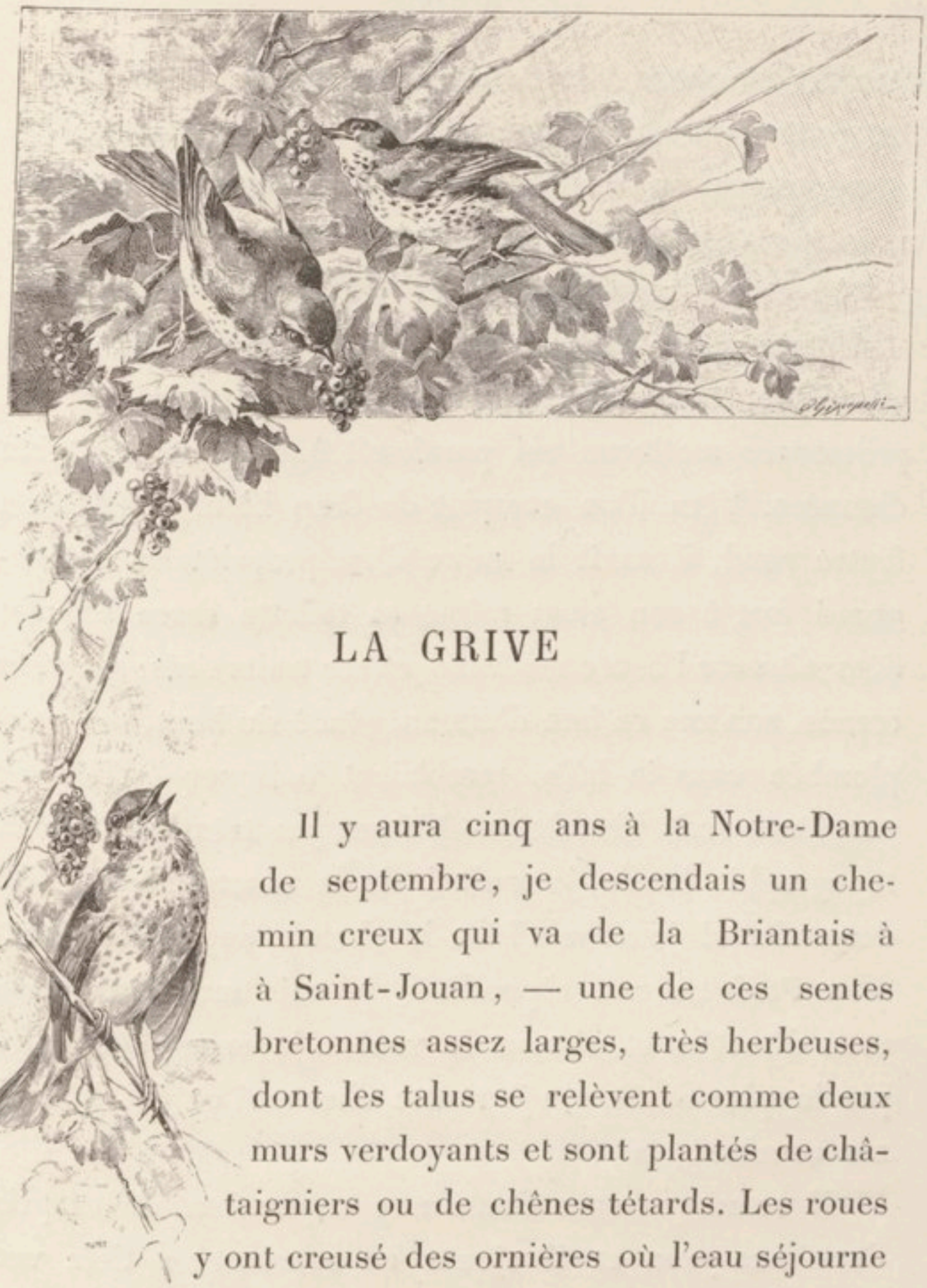
Voici le mois de fructidor.
Le pays est en vendange ;
Les vignobles ont des tons d'or
Mêlés de pourpre et d'orange.

La tête et les sens sont troublés
Par les enivrants effluves
Qu'exhalent les raisins foulés
Dans les pressoirs et les cuves.

Avec des rires tapageurs,
Le long des sentiers de chèvres,
Vendangeuses et vendangeurs
Se baisent à pleines lèvres.

Le bruit sonore et savoureux
De ces galantes agapes
S'unit aux refrains amoureux
Des oiseaux mangeurs de grappes ;

Et la grive, prête de choir
Du cep et tout à fait grise,
Ameute autour de son perchoir
Les geais qu'elle scandalise.



LA GRIVE

Il y aura cinq ans à la Notre-Dame de septembre, je descendais un chemin creux qui va de la Briantais à à Saint-Jouan, — une de ces sentes bretonnes assez larges, très herbeuses, dont les talus se relèvent comme deux murs verdoyants et sont plantés de châtaigniers ou de chênes tétards. Les roues y ont creusé des ornières où l'eau séjourne longtemps et dans l'humidité desquelles s'épanouissent les fleurs roses de la petite centaurée. — Il pouvait être huit heures du matin, et, dans la fraîcheur embaumée de l'automne commençante, j'entendais au loin les clo-

ches des paroisses tinter pour la messe, tandis que dans les genévriers de la lande des grives chantaient. En même temps un air chargé de senteurs salines, m'arrivant par-dessus les talus, me disait que la mer était proche et me ragaillardissait.

J'étais en train de franchir un échalier, quand des pas résonnèrent derrière moi et je fus rejoint par un promeneur matineux qui paraissait âgé d'une trentaine d'années. Vêtu d'un complet de drap bleu, coiffé d'un feutre rond, il avait la mine d'un propriétaire campagnard fort à son aise; même sa toilette assez soignée détonait avec l'heure matinale, et ses traits tirés, ses yeux cernés, son nez en bec d'oiseau, pincé du bout, sa figure plombée sous le hâle, semblaient indiquer qu'il avait passé une nuit blanche. — N'étant pas très ferré sur la topographie locale, je profitai de la rencontre pour lui demander si je suivais bien le chemin de Saint-Jouan.

« Parfaitement, répondit-il, je vais moi-même dans cette direction et, si vous le voulez, je vous y conduirai par le plus court, car je rentre chez moi et j'ai hâte de me coucher... »

Il remarqua sans doute une expression de surprise dans mes yeux et il ajouta en souriant : » Cela vous étonne, que j'aille me mettre au lit à l'heure où les autres en sortent ?... Mais quoi ?... J'ai passé ma nuit au Casino de Saint-Malo... La partie de baccarat a été fort animée et nous n'avons quitté le jeu qu'au petit jour. »

Je le regardai plus attentivement. Il avait en effet le facies d'un joueur : ses yeux gris brillaient d'un éclat fiévreux qui contrastait avec l'impassibilité du reste de la la figure. Comme nous nous remettions en marche, une grive commença de chanter. Sa chanson aux notes graves, alternée de gazouillements légers et de vocalises aiguës, fit dresser la tête à mon compagnon.

« C'est la petite grive... murmura-t-il, un joli oiseau, Monsieur ! Elle se gargarise là-bas avec des baies de genièvre et cela lui assouplit la voix. J'aime à entendre sa chanson dans la lande... C'est un *fétiche*, elle me porte chance... Si je l'avais entendue hier en me rendant au Casino, j'aurais eu peut-être moins de déveine !... Au lieu de cela, je reviens avec une culotte complète... Heureusement, j'ai de *l'estomac* et je me rattraperai demain !... »

La grive continuait à lancer des fusées de notes rapides, et le joueur, debout sur le talus, s'était arrêté pour l'écouter :

« Je la connais, celle-là, soupira-t-il ; elle a son nid sur les basses branches d'un chêne ; je l'ai surprise l'autre soir en train de couver, car chez les grives, Monsieur, le mâle couve pour laisser reposer la femelle !... C'est un bon père de famille !... » Il poussa de nouveau un soupir comme un homme qui a la poitrine oppressée. « J'ai remarqué cette grive, continua-t-il, à cause de ses yeux noirs et de la couleur

orange de ses ailes ; ce sont les deux traits qui la distinguent du mauvis.... Au moment où je me penchais sur le nid, elle s'est envolée... J'ai eu tort de la déranger, cela ne m'a pas porté chance!... »

Nous étions arrivés en face d'une profonde avenue de hêtres, à l'extrémité de laquelle on apercevait la grille d'un château Louis XIII.

« Voici la route qui descend à Saint-Jouan, reprit mon compagnon, et me voici chez moi... Serviteur, Monsieur ! »

Nous nous séparâmes et je le vis s'enfoncer lentement sous la voûte encore obscure de la hêtraie. — A Saint-Jouan, je questionnai l'aubergiste et j'appris que l'avenue des hêtres conduisait au château de la Crochais, appartenant à un certain M. de Trélivan.

La semaine d'après, au Casino, j'aperçus de nouveau le propriétaire de la Crochais. Il était assis à une table de baccarat et tenait la banque. Tout en donnant les cartes, il se mordait les lèvres et de petites gouttes de sueur perlaient à ses tempes. Un quart d'heure après, il passa la main, ramassa une pile d'or et se leva. Il me reconnut à son tour et s'approchant :

« Ça marche, murmura-t-il, je répare la brèche de l'autre nuit... Voyez-vous, le tout est d'avoir de *l'estomac*... Et puis, ajouta-t-il à mi-voix, j'ai entendu ce soir la grive dans la lande... Jamais sa chanson n'avait été si gaie... Joli oiseau, Monsieur!... En l'écoutant, je me suis

LA GRIVE

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

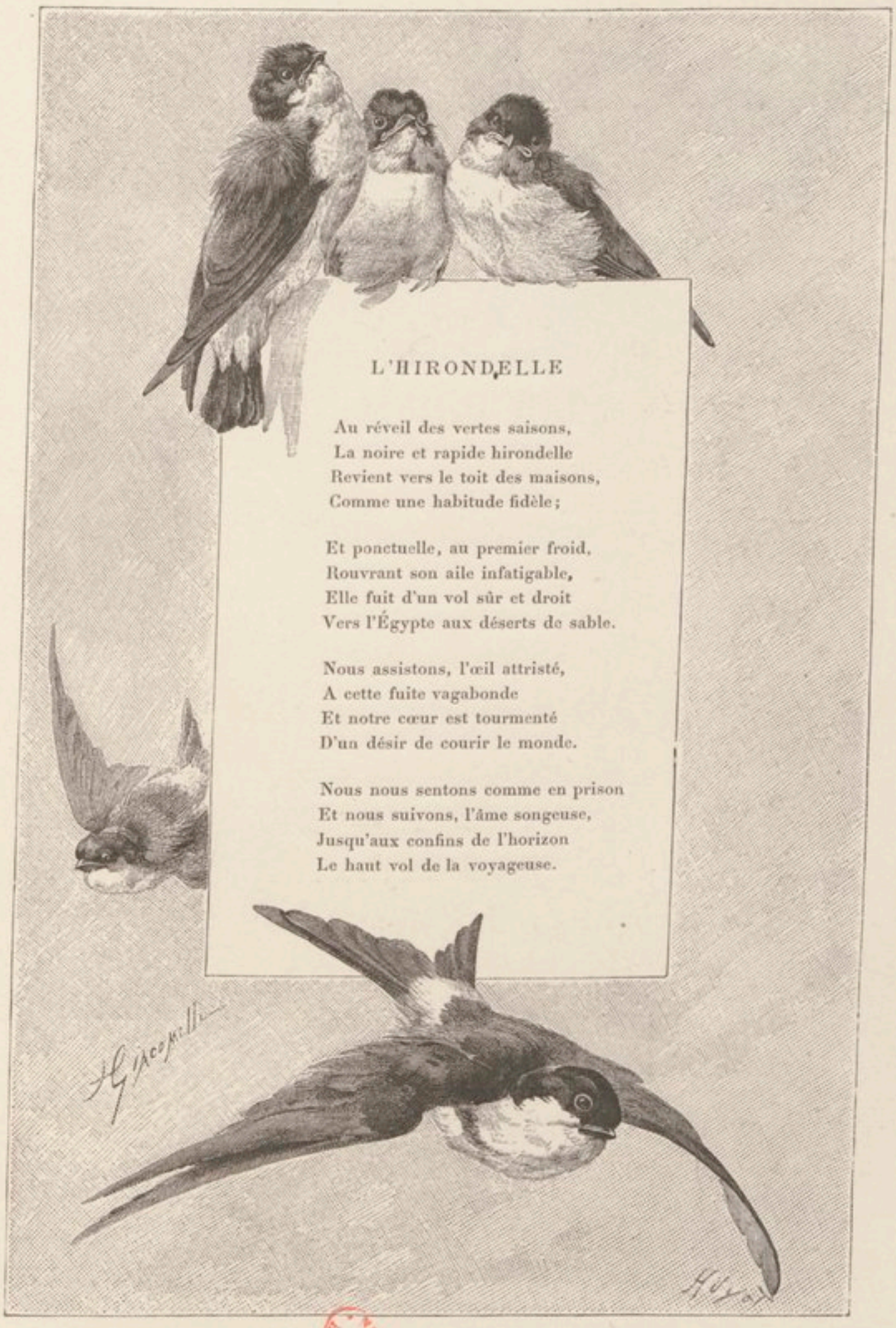
dit : « La soirée sera bonne ! » Et en effet, je ne suis pas mécontent !... »

Je quittai Saint-Malo le lendemain. Je n'y suis revenu que cette année, et l'autre jour, je me suis fait conduire en voiture à Dinan par la rive droite de la Rance. En route, l'un des boulons du brancard étant tombé, nous fûmes obligés de faire halte dans une descente. « Heureusement qu'il y a un maréchal-ferrant à Saint-Jouan ! s'écria le conducteur ; d'ici-là, si c'est un effet de votre bonté, nous irons à pied... Nous n'en avons que pour cinq minutes... »

Saint-Jouan réveilla vaguement en moi un vieux souvenir ; je reconnus le paysage aperçu autrefois à la sortie du chemin creux : — l'avenue de hêtres, les toits d'ardoises du château émergeant de la verdure luisante des châtaigniers, et la lande où justement les grives chantaient comme jadis. — A gauche de la route, dans un renfoncement, je remarquai une croix de granit dressée sur un tertre, au-dessus duquel des érables éparpillaient déjà leurs feuilles à retroussis blanc. « Il y a quelqu'un d'enterré ici ? demandai-je au conducteur.

— Oui... Le propriétaire de la Crochais, ce château à main droite, un M. de Trélivan. » — Trélivan !... Le nom acheva de me remémorer le passé. Je revis mon compagnon de route, grand, robuste, l'œil enfiévré, le nez au vent, s'arrêtant sur la lande pour écouter le chant de la grive.

« Il s'est brûlé la cervelle ici-même, Monsieur..., continua le cocher; il jouait, voyez-vous, il venait de perdre une grosse somme au Casino, et il avait femme et enfants... Un matin, en rentrant, il s'est assis là, en face de son avenue, et paf! une balle dans la tête... Quel dommage! un homme superbe... et si gai, quand il avait la veine! Des fois, quand je le conduisais à Saint-Malo, il me faisait arrêter en route pour écouter chanter la grive... Il prétendait que ça lui portait chance... Faut croire qu'elle n'avait pas chanté ce matin-là!... »



L'HIRONDELLE

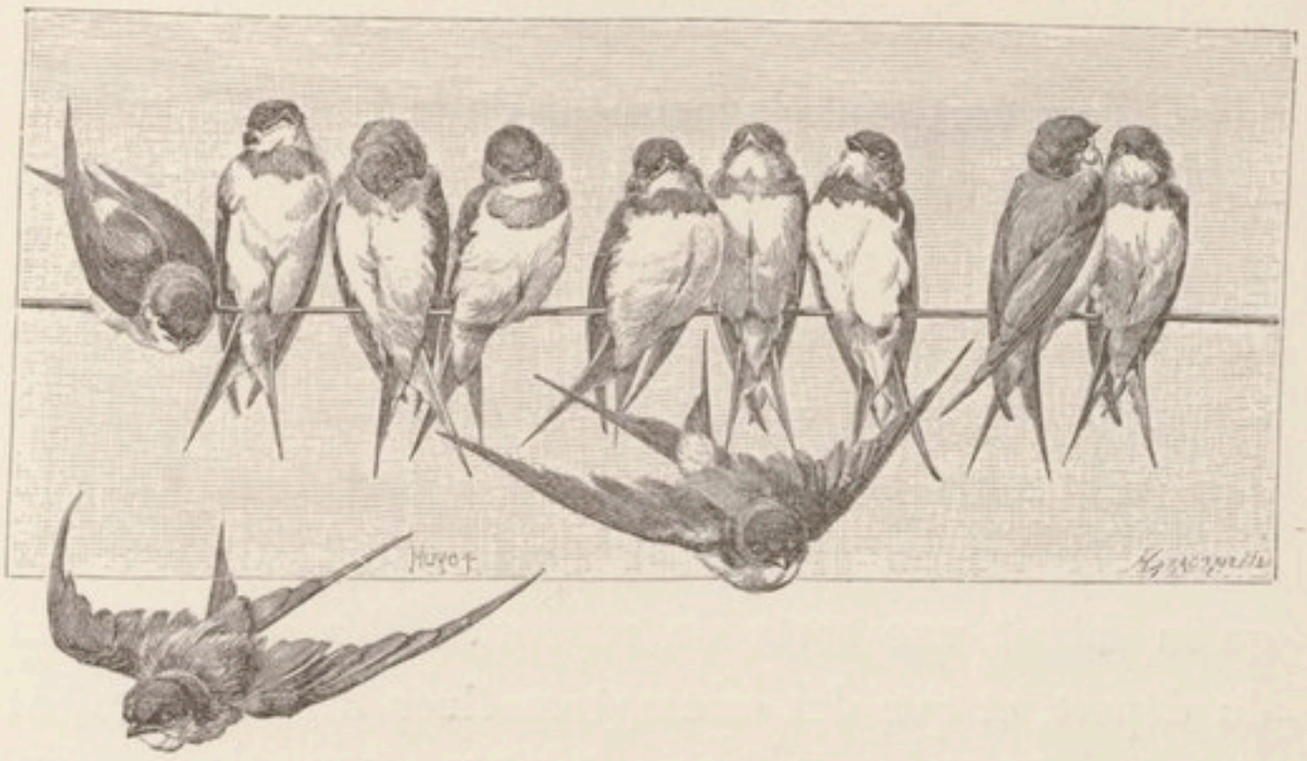
Au réveil des vertes saisons,
La noire et rapide hirondelle
Revient vers le toit des maisons,
Comme une habitude fidèle;

Et ponctuelle, au premier froid,
Rouvrant son aile infatigable,
Elle fuit d'un vol sûr et droit
Vers l'Égypte aux déserts de sable.

Nous assistons, l'œil attristé,
A cette fuite vagabonde
Et notre cœur est tourmenté
D'un désir de courir le monde.

Nous nous sentons comme en prison
Et nous suivons, l'âme songeuse,
Jusqu'aux confins de l'horizon
Le haut vol de la voyageuse.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF



L'HIRONDELLE

Je me souviens d'avoir assisté un soir au départ des hirondelles, — en province, — de la fenêtre d'une maison qui faisait l'angle d'une solitaire place de ma petite ville. L'un des côtés de cette place était occupé en entier par un vieil hôtel, dont les balcons, les corniches et les frises offraient de nombreux et commodes reposoirs aux futures voyageuses. — Depuis plusieurs jours j'avais déjà remarqué une agitation insolite parmi les hirondelles de notre quartier. Elles allaient et venaient dans le ciel, d'un air très affairé. Quelques-unes parcou-

raient d'un trait toute la longueur de la rue, décrivaient au-dessus des toits des quartiers voisins de longs circuits en poussant des cris de rappel, puis reparaissaient à l'autre extrémité, ramenant à leur suite de nouvelles venues qui, pareilles à des sergents fourriers, inspectaient tous les coins et disparaissaient à leur tour. Chaque matin, la troupe grossissait à vue d'œil. On eût dit qu'on faisait une sorte de répétition des préliminaires du départ, et que des messagères élues d'avance étaient chargées d'indiquer à toutes les hirondelles de la ville le lieu du rassemblement final.

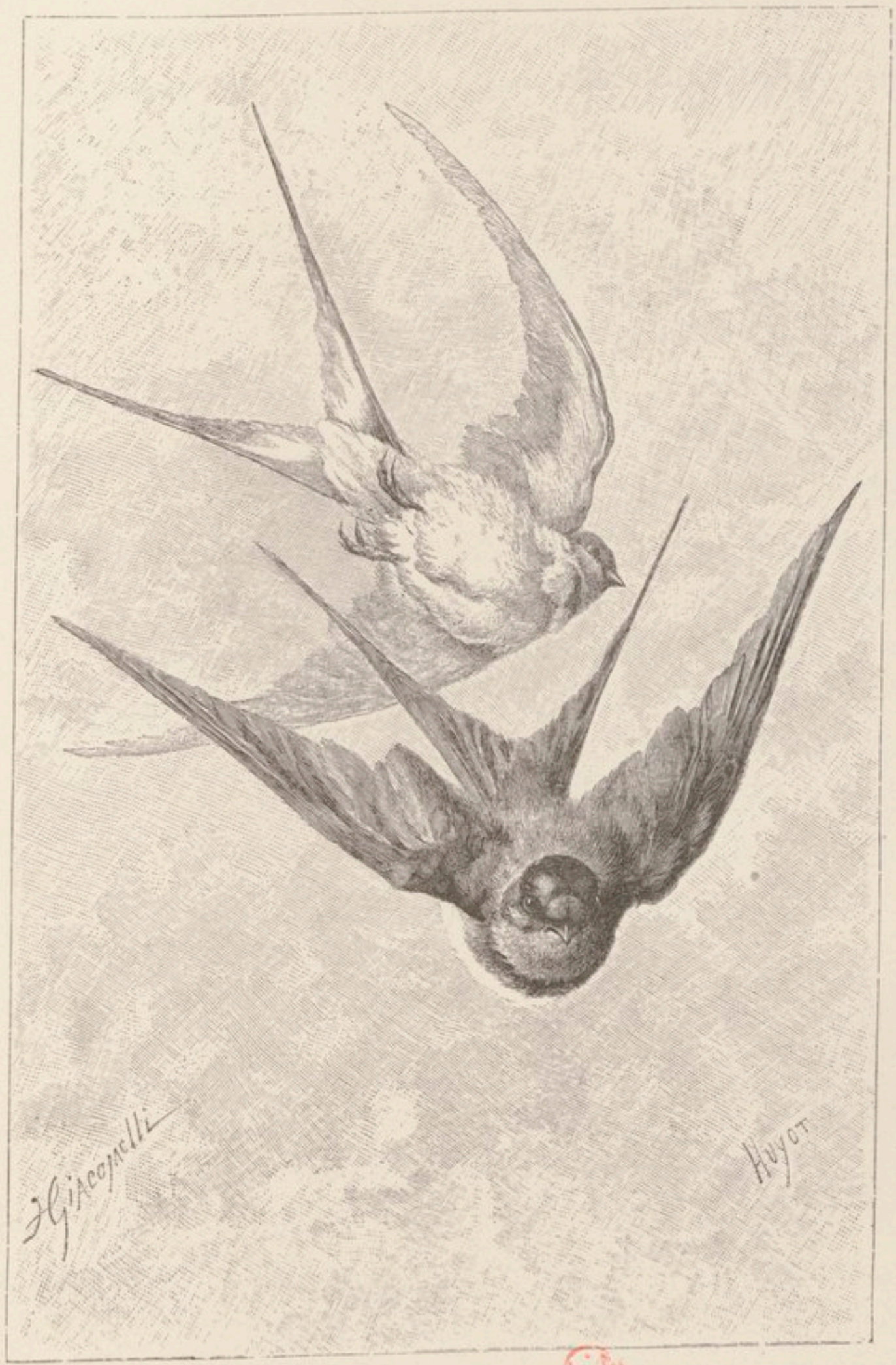
Il est évident que ce départ collectif suppose, de la part de ces oiseaux, des conciliabules particuliers et une entente longuement préparée. Même en admettant certains pressentiments mystérieux, il serait absurde de croire que l'instinct seul, — un instinct pour ainsi dire mécanique, — peut amener à la même heure et au même endroit les hirondelles d'un canton. Un pareil déplacement de toute une population d'oiseaux ne s'explique que par une série de raisonnements assez compliqués et, grâce à un langage spécial, établissant de promptes communications entre des individus de même espèce. — Qui prend l'initiative de ce meeting et qui choisit l'heure du départ ainsi que le lieu de réunion? Sans doute les chefs de famille les plus anciens et les plus expérimentés. On sait que les hirondelles reviennent fidèlement chaque année occuper le même quar-

tier et le même nid. Il y a donc dans chaque bourg ou dans chaque ville de vieux patriarches très au courant des variations du climat, très familiers avec les ressources locales, avec les routes à suivre, et qui, tout d'abord, pressentant que l'heure de la migration va sonner, s'entendent pour choisir l'endroit du rassemblement, puis se répandent dans la contrée afin de prévenir le clan tout entier. Les naturalistes, du reste, ont depuis longtemps noté que les hirondelles ont, pour la circonstance, un cri particulier qu'ils nomment « le cri d'assemblée ». (Lottinger, Gueneau de Montbeillard, etc.)

Ces préparatifs de départ m'intriguaient vivement. Je les observais de notre grenier, précisément à une fenêtre où deux hirondelles avaient maçonné leur nid hémisphérique de terre et de paille qu'elles venaient ponctuellement occuper chaque année. Depuis trois ans j'assistais au retour de nos hôtesses, je suivais de très près les incidents de la ponte et de l'éducation des jeunes. Une fois même, après une lecture sur les hirondelles, j'avais pris l'un des parents à l'aide d'un filet appliqué à l'orifice du nid, et je lui avais noué à la patte un fil de soie verte. Quelle ne fut pas ma joie, le printemps suivant, de revoir dans le nid la même hirondelle traînant encore à la patte les restes du cordonnet de soie ! Cet incident m'intéressa plus encore à ces oiseaux qui revenaient de si loin habiter une lucarne de notre modeste maison. Les hirondelles avaient pour moi

cet attrait merveilleux qui s'attache aux gens qui ont voyagé en pays lointain. Leur retour m'annonçait la venue du printemps; leurs apprêts de départ me laissaient toujours le cœur gros, car ils me faisaient pressentir la fin des vacances. — Aussi était-ce avec l'émotion, mélangée de regret, de quelqu'un qui écoute le cinquième acte d'un drame pathétique, que je surveillais leurs derniers rassemblements.

Pendant ces évolutions préparatoires, la puissance, la vélocité et la souplesse de leurs ailes semblaient avoir doublé. C'était un charme pour l'œil que de suivre leur voltige en plein air. Elles y déployaient toutes les ressources de leur science du vol : virant et contre-virant, changeant à chaque instant de direction et s'exerçant à planer très haut dans le ciel. On devinait qu'ayant à accomplir une longue traversée, elles s'entraînaient pour ainsi dire et faisaient l'épreuve de leurs ailes, afin de ne pas emmener de traînards. Il est même probable que si, pendant cet exercice préalable, une hirondelle eût révélé une faiblesse de constitution trop flagrante, elle eût été abandonnée sans merci. C'est d'ailleurs ainsi que procèdent certains oiseaux migrateurs qui voyagent en troupes. — Un officier autrichien me racontait qu'en Hongrie il avait vu les cigognes se réunir dans les grandes plaines, au moment du départ. Pendant des heures, elles décrivaient de longs cercles, afin d'essayer leurs forces. Si l'une d'elles, trop vieille ou malade, faiblissait



L'HIRONDELLE

et se posait à terre, immédiatement toute la bande se précipitait sur la malheureuse et la mettait impitoyablement à mort, par mesure de salut public.

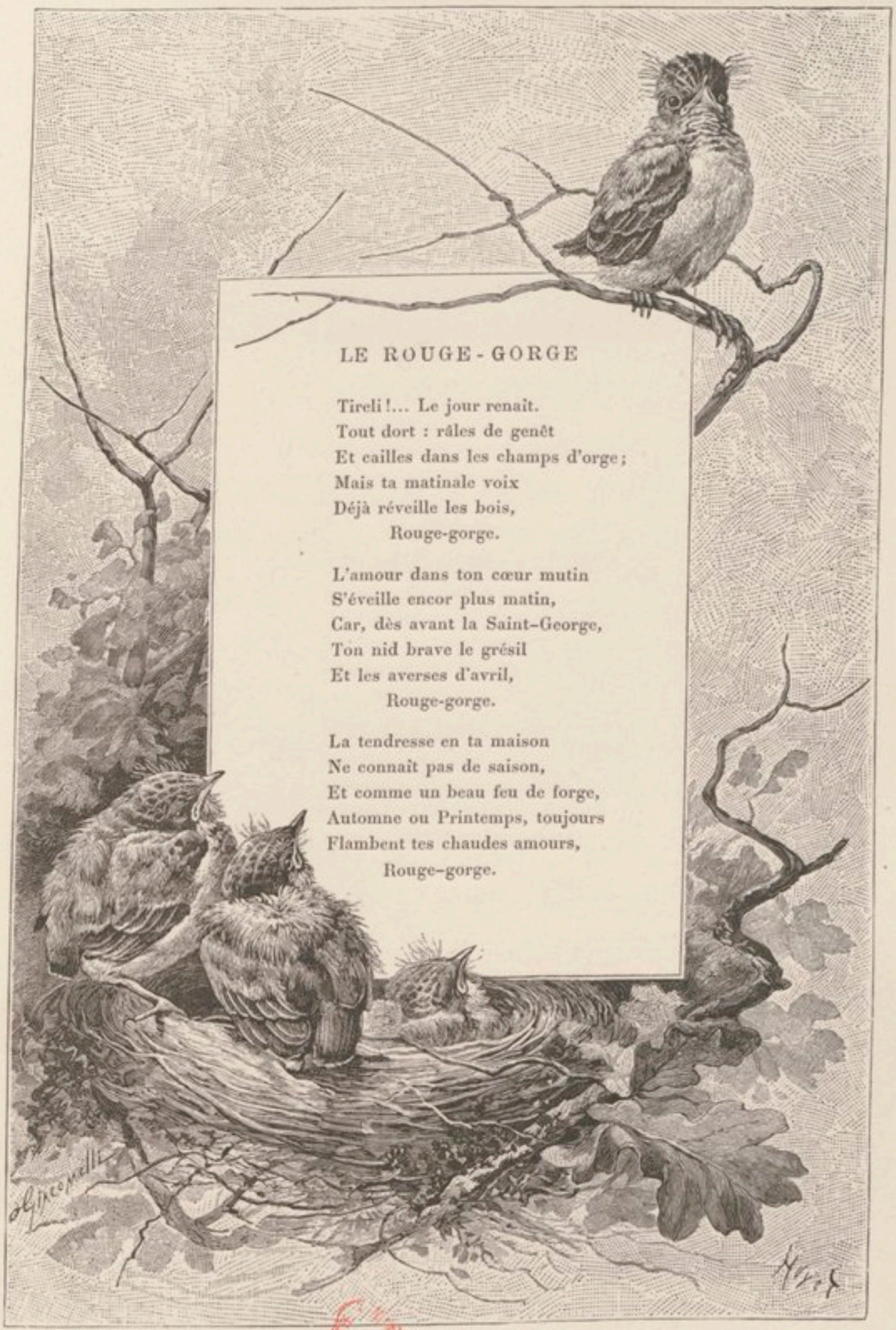
Chez nos hirondelles, tout se passa plus paisiblement et je n'eus pas à assister à une exécution tragique.

Un après-midi de la fin de septembre, je les vis arriver en grand nombre sur la place. Il faisait beau temps et déjà les vendanges étaient commencées. Un gai soleil baignait les toits humides, et, aux deux extrémités de la rue, j'apercevais entre nos logis les coteaux aux pentes drapées de vignes. De toutes les rues adjacentes, des hirondelles débouchaient. Elles tourbillonnaient un moment dans le ciel, puis venaient se poser sur les saillies des fenêtres et les entablements des corniches. Les appuis des balcons et les frises furent bientôt garnis d'un long cordon de petites têtes noires qui dodelinaient doucement avec de légers gazouillements mélodieux. De temps en temps, une hirondelle se détachait de la file et à tire-d'aile parcourait le front de bandière, comme pour examiner si tout était en ordre et si la troupe était au complet. — Non. — Pas encore... A chaque instant des retardataires arrivaient en hâte ; ils étaient accueillis par les cris animés et impatients du gros de la bande, puis, toujours avec un peu de tumulte, on se serrait pour leur faire place.

Peu à peu il y eut un grand silence, un silence quasi solennel. Le soleil, plus bas, jetait déjà d'obliques rayons

dans la rue et l'ombre des coteaux s'allongeait sur la ville. Tout à coup, d'une seule envolée, la troupe des hirondelles s'éleva en l'air avec un confus frémissement d'ailes agitées. Pendant un moment, le ciel fut obscurci par ce noir bataillon qui planait au-dessus de la place, puis les hirondelles se formant en une longue file tourbillonnante prirent leur vol vers le Sud et disparurent dans les vapeurs qui estompaient l'horizon.

Quand mes yeux s'abaissèrent vers le sol, la ville entière me sembla morne et dépeuplée, et je restai longtemps immobile à la fenêtre, pris de ce sentiment d'isolement et de tristesse qui suit les grands départs.



LE ROUGE-GORGE

Tireli !... Le jour renaît.
Tout dort : râles de genêt
Et cailles dans les champs d'orge ;
Mais ta matinale voix
Déjà réveille les bois,
Rouge-gorge.

L'amour dans ton cœur mutin
S'éveille encor plus matin,
Car, dès avant la Saint-George,
Ton nid brave le grésil
Et les averses d'avril,
Rouge-gorge.

La tendresse en ta maison
Ne connaît pas de saison,
Et comme un beau feu de forge,
Automne ou Printemps, toujours
Flambent tes chaudes amours,
Rouge-gorge.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

LE ROUGE-GORGE

Thomas Carlyle racontait volontiers qu'au temps de ses débuts dans la vie, il avait été obligé de séjourner assez longtemps au fond d'une grande ville où il n'avait récolté que des ennuis et des vexations. Comme il s'en revenait chez lui, tout démonté et très las moralement, soudain, en chemin, il entendit des alouettes chanter dans les blés, de la même façon que celles qui gazouillaient jadis dans les champs de son père, et cette musique inattendue eut pour effet de le réjouir et de le réconforter singulièrement.

J'ai eu ce soir une douce et mélancolique émotion toute pareille en écoutant les rouges-gorges gazouiller dans les

hêtres de la Ville-Revault. Les oiseaux ont cela de particulier qu'ils semblent toujours être *les mêmes*. Des années se passent, on devient vieux, on voit ses amis mourir ou disparaître, les révolutions changer la face des choses, les illusions tomber l'une après l'autre comme ces gerbées d'herbe mûre qu'un faucheur couche méthodiquement derrière lui, et cependant, parmi les arbres des vergers ou les hêtres des bois, les oiseaux qu'on a connus dès l'enfance répètent les mêmes appels mélodieux, modulent les mêmes phrases musicales avec la même voix toujours jeune. Le temps ne semble pas mordre sur eux, et, comme ils se cachent pour mourir, comme nous n'assistons jamais à leur agonie, nous pouvons presque imaginer que nous avons toujours devant les yeux ceux qui ont enchanté notre première jeunesse.

Les rouges-gorges gazouillaient ce soir avec les mêmes intonations tendres et caressantes qu'à l'époque où j'avais quinze ans. Ils sautillaient, familiers, à quelques pas de moi, dans les branches rougissantes, et j'apercevais distinctement leurs vifs yeux noirs, leur tête brune et leur poitrine d'un beau roux orangé. L'aspect des buissons couverts de mûres, l'odeur spéciale aux bois à l'arrière-saison, le charme des colorations de l'automne finissante, ajoutaient encore à l'hallucination. Je me croyais revenu aux jours dorés d'autrefois, quand, à l'époque des vacances, étendu sur l'herbe, à la lisière d'un bois, je bâtissais de splendides châteaux en Espagne en écoutant les rappels

des oiseaux de passage. En ce temps-là, je songeais avec de joyeux battements de cœur à ma jeunesse commençante, aux perspectives souriantes de l'avenir, tandis que les rouges-gorges, avec leur délicate chanson, formaient comme un bienveillant accompagnement à mes rêves.

Ce soir, je les entends de nouveau. Le soleil couchant a toujours sa magnificence, — et pourtant ce n'est plus la même chose qu'autrefois. — Les couleurs, les bruits, les lignes du paysage semblent estompés d'une brume mélancolique. — C'est que la maturité est venue, et, avec elle, les désillusions, les expériences amères, les espérances avortées. — A deux pas de moi, au-dessus de l'eau qui verdit dans les douves de la Ville-Revault, un rouge-gorge vient se poser sur une tige d'églantier. Il me regarde familièrement avec son œil noir espiègle, et semble me dire :

« Comme tu as vieilli, mon camarade ! »

Toi, tu es toujours le même, ô rouge-gorge ! Ton poitrail a toujours cette belle couleur de sorbe mûre qui t'a valu ton nom ! Dès l'aube, tu t'éveilles, ô le plus matineux des oiseaux ! et tu chantes ton mélodieux *tireli*. Tout le jour, au fond des bois humides, tu quêtes ta nourriture sous les feuilles mortes. A la Saint-Aubin, quand les prés sont encore poudrés de gelée blanche, tu marques bravement la place de ton nid, tu commences à gazouiller pour charmer ta couveuse ; et, comme ton cœur est aussi constant que chaud, tu n'as pas trop de déboires en amour. Dans le lit

tissé de mousse et d'herbe ta nombreuse famille sommeille en paix; quand tu quittes ton logis pour chercher pâture, tu couvres l'entrée du nid avec une feuille sèche, comme un bourgeois prudent qui ferme au loquet sa porte avant de sortir, et tu t'en vas l'esprit exempt d'inquiétude.

Lorsque vient l'automne et qu'au long des haies rougissent à foison les senelles, les sorbes et les cornouilles, tu changes de menu et tu te mets au régime des fruits juteux et parfumés. Ton gosier en acquiert une souplesse nouvelle et tu chantes mieux encore. Les feuilles tombent, mais les premiers frissons de l'hiver ne t'effarouchent pas, tu te rapproches seulement un peu plus des habitations. On dirait que tu nous quittes à regret, et bien souvent en novembre, surpris par les premières neiges fondantes, tu vas heurter du bec à une fenêtre qui brille et tu y demandes sans façon l'hospitalité.

Sans doute, tu n'échappes pas au sort commun et tu vieillis comme nous tous, mais nous ne nous en apercevons pas. Nous voyons toujours aux mêmes places sautiller un rouge-gorge, nous entendons ta chanson d'automne et nous croyons toujours ouïr le même oiseau. On prétend que les décrépitudes de l'âge te sont épargnées, et que le plus souvent tu meurs subitement, frappé d'une foudroyante apoplexie. C'est encore un des privilèges de ta destinée. Comme dit Montaigne : « Les plus mortes morts sont les meilleures. » — Un soir de printemps ou d'automne, après un repas trop substantiel ou une veillée d'amour trop pro-

LE ROUGE-GORGE

longée, tu tombes mortellement frappé. Les feuilles sèches recouvrent ton petit cadavre, comme elles recouvraient ton nid, et en expirant tu peux te croire encore couché dans ton berceau.

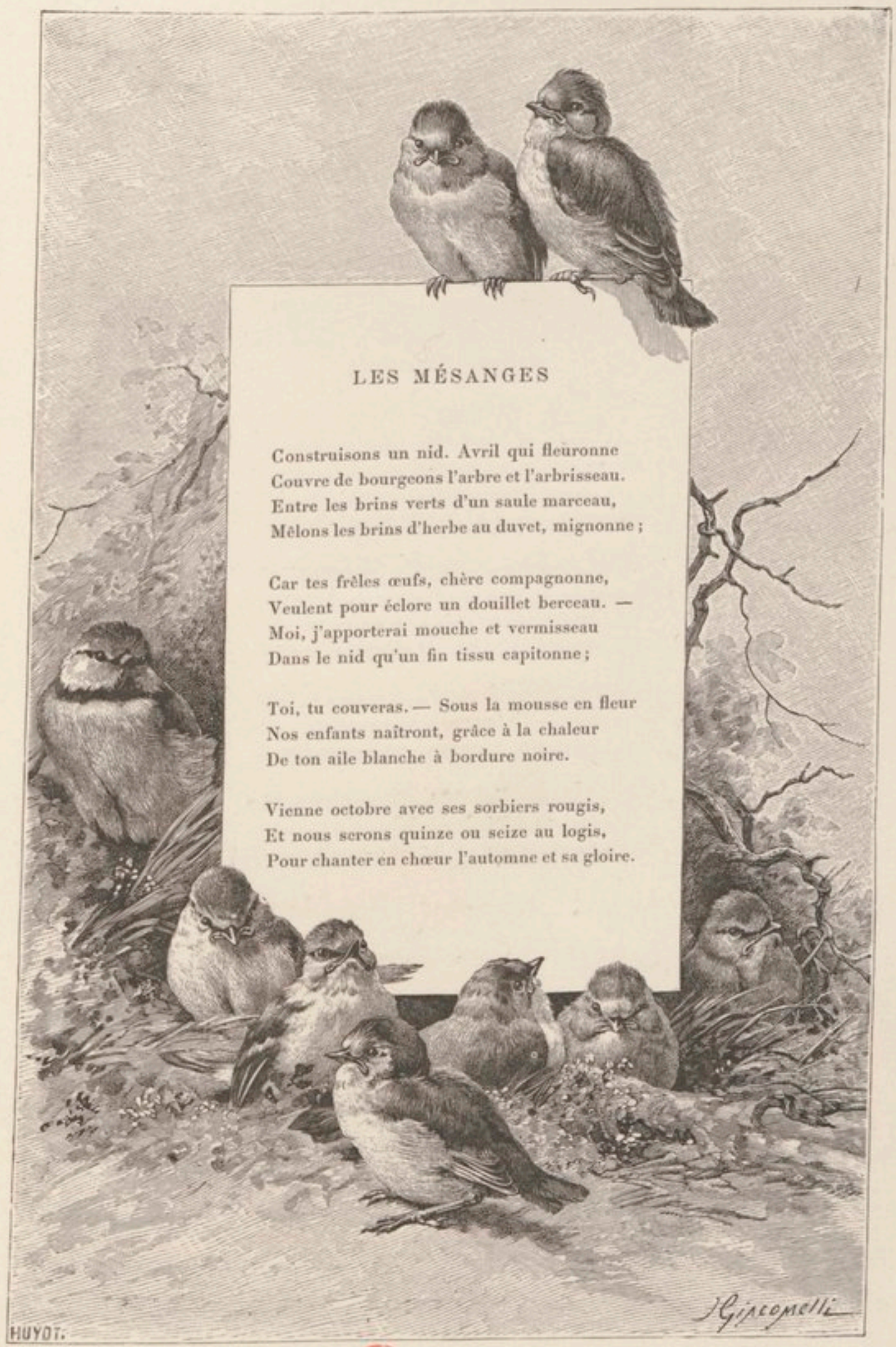
Nous n'avons pas le même heureux lot, ô rouge-gorge! Notre vie, moins unie que la tienne, a de plus décevantes complications.

. . . . . Elle ondule à nos yeux
Comme une plantureuse et profonde prairie,
Dont un magicien tendre et mystérieux
Varie à tout moment l'éclatante féerie.

Nous y courons ravis, cueillant tout sans choisir,
Fauchant jusqu'aux boutons qui s'entr'ouvrent à peine;
Mais l'éblouissement nous ôte le loisir
De savourer les fleurs dont notre main est pleine.

Mais si enchevêtrée de lianes piquantes ou fleuries, si embrouillée qu'elle soit de nombreux fils noirs semés de rares fils d'or, elle finit comme la tienne, — moins brusquement peut-être, avec plus de hauts et de bas et une plus traînante vieillesse, — mais tout de même elle finit. Comme toi, nous nous endormons dans la terre, et il ne reste plus de notre individualité, dont nous étions si orgueilleux, qu'un souvenir plus ou moins tenace, qui va s'affaiblissant avec les années. Pendant quelque temps on parle encore de nous avec un soupir et une larme; puis les regrets s'évaporent. Ceux qui nous pleuraient se consolent ou s'en vont à leur tour, et, insensiblement, silen-

cieusement, l'oubli amasse ses feuilles sèches sur notre personnalité comme sur la tienne. Notre tombe, dont on a désappris le chemin, n'est plus visitée que par les papillons ou les oiseaux du ciel. — C'est une bonne fortune quand un de tes frères, ô rouge-gorge! y vient en automne gazouiller amicalement sa chanson toujours jeune et toujours pareille.


LES MÉSANGES
Construisons un nid. Avril qui fleuronne
Couvre de bourgeons l'arbre et l'arbrisseau.
Entre les brins verts d'un saule marceau,
Mêlons les brins d'herbe au duvet, mignonne ;
Car tes frêles œufs, chère compagnonne,
Veulent pour éclore un douillet berceau. —
Moi, j'apporterai mouche et vermisseau
Dans le nid qu'un fin tissu capitonne ;
Toi, tu couveras. — Sous la mousse en fleur
Nos enfants naîtront, grâce à la chaleur
De ton aile blanche à bordure noire.
Vienne octobre avec ses sorbiers rougis,
Et nous serons quinze ou seize au logis,
Pour chanter en chœur l'automne et sa gloire.
HUYOT.

LES MÉSANGES

Pendant les premiers jours pluvieux d'octobre, par les fenêtres encore ouvertes, j'entendais le gazouillement léger des mésanges dans les arbres verts du jardin. Elles étaient venues s'y loger en troupe, depuis la Saint-Michel, et elles s'y livraient activement à l'épluchage des fusains, des ifs et des épicéas. — Alertes et sans cesse remuantes, elles voltigeaient de massifs en massifs, sautillant sur les branches, retournant les feuilles, grimpant le long de l'écorce, se suspendant même la tête en bas, afin de pouvoir mieux fouiller les petites fentes où se réfugient les vers et où les insectes cachent leurs chrysalides.

Toutes ces mésanges diffèrent d'habit, de taille et de mine, mais elles présentent certaines caractéristiques qui ne permettent pas de se tromper sur leur commune parenté. Toutes ont le bec en forme de cône court, un peu aplati sur les côtés, et recouvert jusque sur les narines de petites plumes qui se relèvent et leur donnent une physionomie effrontée. Chez elles, les muscles du cou sont très robustes, le crâne est très épais; elles ont également beaucoup de force dans les muscles des pieds et des doigts; c'est ce qui explique la souplesse et l'agilité des manœuvres auxquelles elles se livrent pour écheniller les branches, percer les graines dures et fendre la coquille des noisettes. On prétend même qu'elles abusent de la solidité de leur bec d'acier pour ouvrir le crâne des petits oiseaux morts ou affaiblis par la maladie, et pour se repaître de leur cervelle. — Ordinairement, elles se contentent d'une nourriture plus innocente; leur régime se compose surtout de chenilles, d'œufs de papillons, et aussi de noisettes, de faînes, de noix, et en général de graines oléagineuses.

Pendant la belle saison, elles vivent au fond des bois montueux, mais dès que les premiers froids amènent la neige dans la montagne, elles émigrent vers les plaines cultivées et se rapprochent des lieux habités. Presque toutes sont remarquables par un talent de nidification vraiment extraordinaire chez de si petits oiseaux. Elles emploient à la construction de leur nid des matériaux

de choix, tels qu'herbes menues, racines flexibles, mousse soyeuse, flocons de laine, plumes et duvet végétal, et elles se servent très adroitement de leur bec pour tresser, arrondir, lisser, façonner en forme de boule ces matières diverses. — Elles sont toutes très prolifiques. La plupart des femelles pondent jusqu'à quinze et dix-huit œufs. Elles ne se bornent pas à être fécondes; elles ont le sentiment de la famille très développé. Mâle et femelle déploient un zèle et une activité infatigables pour sustenter leur nombreuse nichée, — et une énergie non pareille pour la défendre contre les attaques des chouettes et autres rapaces. Elles ont du reste un naturel violent, hardi et belliqueux.

C'est sans doute cette rageuse intrépidité et cette humeur batailleuse, développées par l'obligation de se tenir sans cesse sur la défensive, qui les ont fait accuser parfois de sournoiserie et de férocité. — On devrait plutôt, ce me semble, admirer le courage avec lequel ces oiselets combattent le dur combat de l'existence. On leur reproche leur amour pour la chair fraîche qu'elles déchirent à coups d'ongle, comme la pie-grièche et le corbeau; mais on oublie que leur petit corps, tout muscles et nerfs, a besoin d'une alimentation très substantielle pour résister aux luttes de chaque jour. Leur organisation exige l'assimilation d'une grande quantité de matière vivante. Pourquoi n'adresse-t-on pas le même reproche au rossignol, qui se nourrit lui aussi de chairs saignantes? Quant à la sour-

noiserie, n'est-ce pas un défaut véniel chez un oisillon perdu dans la grande forêt, et obligé de se défendre continuellement, lui et les siens, contre les attaques de maraudeurs tels que la chouette et l'écureuil? Le paysan est sournois aussi, mais cela n'enlève rien à ses vaillantes et solides qualités. — S'il arrive par hasard que, pressée par la famine, la mésange perce le crâne d'un oiseau mort ou moribond, il ne nous appartient pas à nous autres, chasseurs et pêcheurs féroces, de lui en faire un crime. — Manger ou être mangé est un dilemme terrible, qui ne permet guère, à celui qui est acculé à cette extrémité redoutable, de se livrer à des excès de sensibilité. Je voudrais bien voir les moralistes qui trouvent la mésange cruelle, jetés tout nus en pleine sauvagerie et forcés de gagner leur nourriture à la pointe de leurs ongles!... La vérité est que les mésanges sont très sociables. Soit qu'elles aient le goût de la compagnie, soit que le sentiment de leur faiblesse les pousse à s'unir, elles aiment la société de leurs semblables et volent par troupes plus ou moins nombreuses. Lorsqu'un accident les a séparées, vite elles se rappellent et sont promptement de nouveau réunies.

Tandis que je méditais sur les qualités et les défauts des mésanges, j'avais justement sous les yeux un exemple des relations aimables qui s'établissent entre les divers membres de la famille. — Dans les arbres verts et les massifs d'épines-vinettes déjà effeuillées, que dominait ma fenêtre, toutes les espèces de mésanges étaient re-

LES MÉSANGES

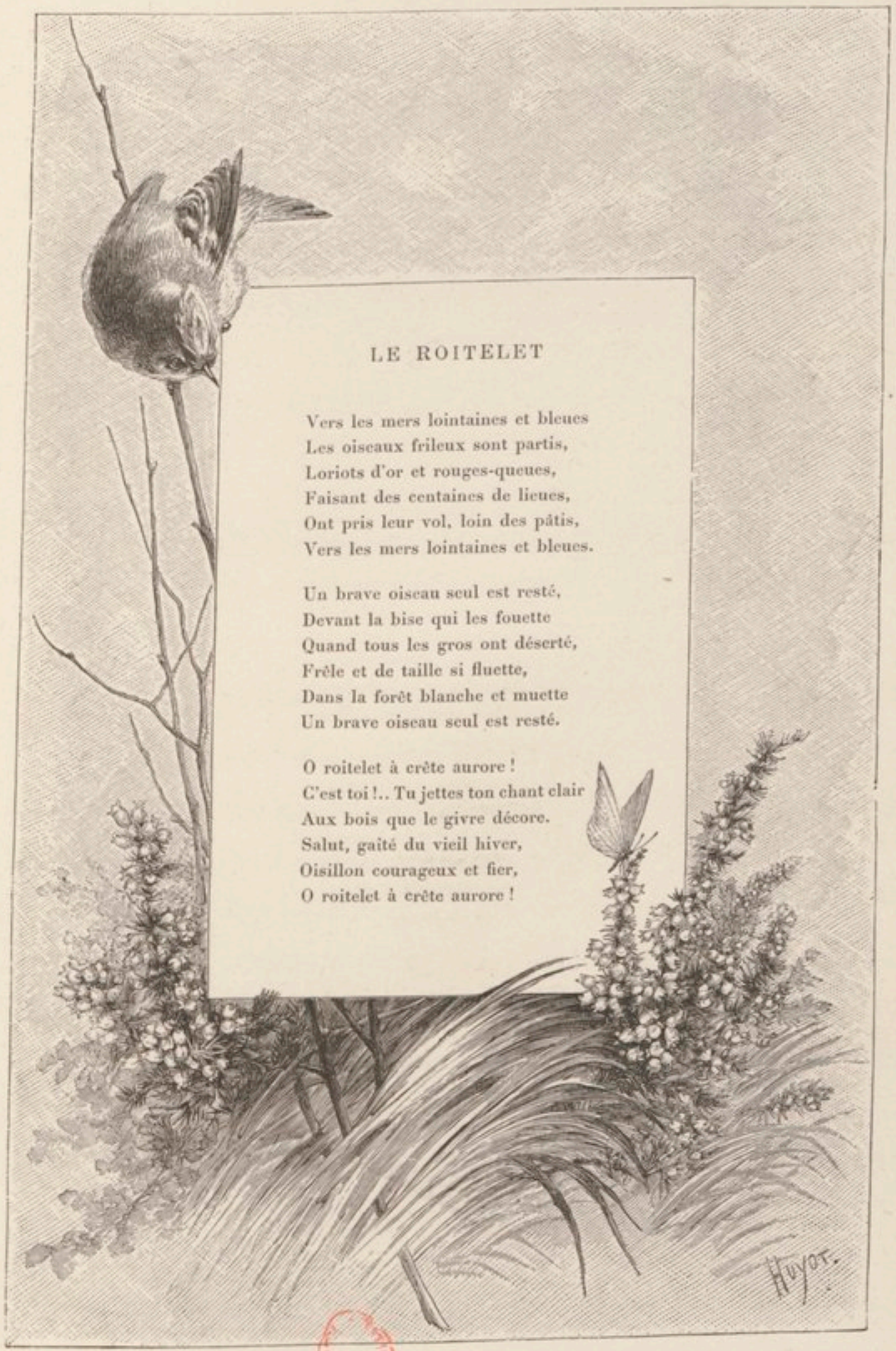
présentées et semblaient vivre en bon accord. Elles formaient un groupe très varié, très affairé et très remuant. Les désigner l'une après l'autre nécessitait presque un dénombrement à la façon homérique :

Il y avait la mésange *charbonnière* ou *serrurière,* reconnaissable à sa forme trapue, à son capuchon et à son plastron noirs. Lorsque le temps est à la pluie, elle a un cri qui ressemble au grincement de la lime sur le fer et qui lui a valu l'un de ses surnoms. Le plus souvent elle a un gazouillement agréable, surtout à l'époque des amours. Elle niche dans les trous de mur, dans des troncs d'arbres, et parfois aussi dans les huttes abandonnées des charbonniers.

A côté d'elle se trémoussait la mésange *bleue,* la plus jolie, la plus effrontée et la plus courageuse de la famille, — charmante avec sa tête fine casquée d'azur, ses ailes bleuâtres, ses joues blanches et sa gorgerette d'un bleu foncé; — celle-ci est une formidable échenilleuse. — On a calculé qu'elle mange par jour quinze grammes d'œufs de papillons.

Puis venaient la *nonette cendrée,* qui emmagasine des graines dans son trou et fait une rude guerre aux guêpes; — la *penduline* qui tisse son nid moussu de la façon la plus merveilleuse et le suspend aux branches d'arbres, absolument comme le loriot; enfin la mésange à *longue queue,* si élégante et si rapide dans son vol, qu'on la prendrait pour une flèche.....

Tout ce petit peuple frétillait, sautillait et gazouillait paisiblement dans les branches vertes. Soudain la bande entière s'envola avec des cris effarouchés ; en même temps un coup de feu retentit. — Et je reconnus là un des beaux traits de l'homme, — cet animal si doux et si bienveillant, que scandalise si fort la férocité des mésanges. — Heureusement, celles-ci, en bêtes prudentes et expérimentées, avaient flairé le coup de fusil et s'étaient envolées à temps.



LE ROITELET

Vers les mers lointaines et bleues
Les oiseaux frileux sont partis,
Loriots d'or et rouges-queues,
Faisant des centaines de lieues,
Ont pris leur vol, loin des pâtis,
Vers les mers lointaines et bleues.

Un brave oiseau seul est resté,
Devant la bise qui les fouette
Quand tous les gros ont déserté,
Frêle et de taille si fluette,
Dans la forêt blanche et muette
Un brave oiseau seul est resté.

O roitelet à crête aurore !
C'est toi !.. Tu jettes ton chant clair
Aux bois que le givre décore.
Salut, gaîté du vieil hiver,
Oisillon courageux et fier,
O roitelet à crête aurore !

LE ROITELET ET LE TROGLODYTE

On m'apporta un jour un nid d'oiseau trouvé à l'extrémité d'une branche d'épicéa, — un nid d'une construction merveilleuse. — Figurez-vous une boule creuse, tissée délicatement avec des brins de mousse et des toiles d'araignée, capitonnée, à l'intérieur, du duvet le plus chaud et le plus moelleux : duvet de choix, glané dans les chatons des peupliers, parmi les aigrettes mûres des chardons et les semences cotonneuses des épilobes. Ce nid douillet, dans lequel on ne pénétrait que par un trou étroit, pratiqué sur l'un des côtés, était l'œuvre du roitelet, cet oiseau lilliputien, le plus petit de nos oiseaux d'Europe.

Le roitelet est plus menu encore que son voisin le troglodyte, avec lequel on le confond souvent, bien qu'ils diffèrent de mœurs, de langage et d'habit. — Le troglodyte, qu'on appelle en Lorraine le *petit bœuf*, est plus long d'un pouce; tout son plumage est ondé de brun foncé et de noirâtre, comme celui de la bécasse; sa queue est sans cesse retroussée en panache; de plus, il a un joli ramage, gai et mélodieux. Il fait son nid un peu partout, tantôt près de terre, sur quelques branchages épais; tantôt sous le toit de chaume de quelque cabane isolée, et jusque sur la loge des charbonniers ou des sabotiers, qui travaillent en pleine forêt. Ce nid est une boule de mousse, informe au dehors, mais très dextrement garnie de plumes à l'intérieur. La femelle y dépose neuf ou dix œufs d'un blanc terne, pointillés de rougeâtre au gros bout. Dès que les petits sont emplumés, la famille se disperse. Le troglodyte vit solitaire dans les fourrés et les buissons. Il y voltige jusqu'à la nuit serrée, et c'est, avec le rouge-gorge et le merle, un des derniers oiseaux qu'on entende après le coucher du soleil. Il n'est point farouche et le voisinage de l'homme ne le trouble nullement. Je me souviens d'en avoir rencontré un dans la forêt de Compiègne, qui voletait parmi les branches enchevêtrées d'un prunellier, sans s'inquiéter en aucune façon de ma présence indiscrète. Il continuait de fredonner à tue-tête, d'une voix claire, relevant sa

petite queue, agitant ses ailes et passant à travers les broussailles avec la vivacité d'un lézard. — Aux approches de l'hiver, cet oiselet se tient dans le voisinage des fermes et des vergers, toujours chantant malgré la froidure et la neige. « Il n'est jamais mélancolique, dit Belon ; toujours prêt à chanter; aussi l'oit-on soir et matin, de bien loin, et principalement en temps d'hyver ; lors il n'a son chant guère moins hautain que celui du rossignol. »

L'oiseau avec lequel le troglodyte a le plus d'analogie, comme voix et comme habitudes, est le pouillot ou *chantre*. Le pouillot a la même taille et, à la huppe près, le même plumage que le roitelet, mais il a les mœurs et l'allure du troglodyte. Ainsi que lui, il se nourrit de mouches et de vers qu'il pourchasse avec une étonnante vivacité. Il vit en été dans les grands massifs forestiers et y fait son nid au cœur des buissons ou dans d'épaisses touffes d'herbes. Ce nid ressemble comme structure à ceux du roitelet et du troglodyte. La femelle du pouillot pond ordinairement cinq ou six œufs blancs, mouchetés de roux. Les petits ne quittent leur nid de mousse que lorsqu'ils peuvent voler. En automne, le pouillot imite son cousin le troglodyte. Il abandonne les grands bois et vient gazouiller autour des vergers. Il chante très agréablement sur un ton aigu et continu, avec des modulations variées : — d'abord un petit gloussement syncopé, puis une suite

de sons argentins nettement détachés, enfin un ramage très doux et soutenu, terminé, en automne surtout, par un coup de sifflet : *tuit! tuit!* qui est comme la signature caractéristique de ce minuscule virtuose.

Le roitelet, au rebours, ne gazouille guère qu'à l'époque de la couvée; le reste du temps, il ne possède qu'une seule note aigrelette, assez semblable à celle de la sauterelle. S'il ne brille pas par son chant, en revanche, il possède sur son front les insignes de la royauté. Son simple vêtement brun olive est relevé par une belle huppe couleur aurore. Cette crête aux plumes mobiles se dresse ou s'abaisse à volonté par le jeu des muscles de la tête. Elle est bordée de noir, une raie blanche à la base de la couronne et un trait noir de chaque côté de l'œil achèvent de donner au monarque en miniature une mine résolue et courageuse. Le roitelet est, en effet, plein de vivacité et d'énergie, et pas un oiseau n'entreprend plus bravement que lui la lutte pour l'existence. Que l'été brûle ou que l'hiver couvre les champs de neige, il sautille intrépidement de l'arbre au buisson et du buisson au brin d'herbe, égrenant les ombelles jaunes du fenouil, nettoyant les aiguilles de l'épicéa, fouillant les gerçures des saules pour y trouver des larves d'insectes ou des œufs de papillon.

Grand éplucheur de branches, il s'attaque de préférence aux arbres verts : pins, sapins, genévriers, qui

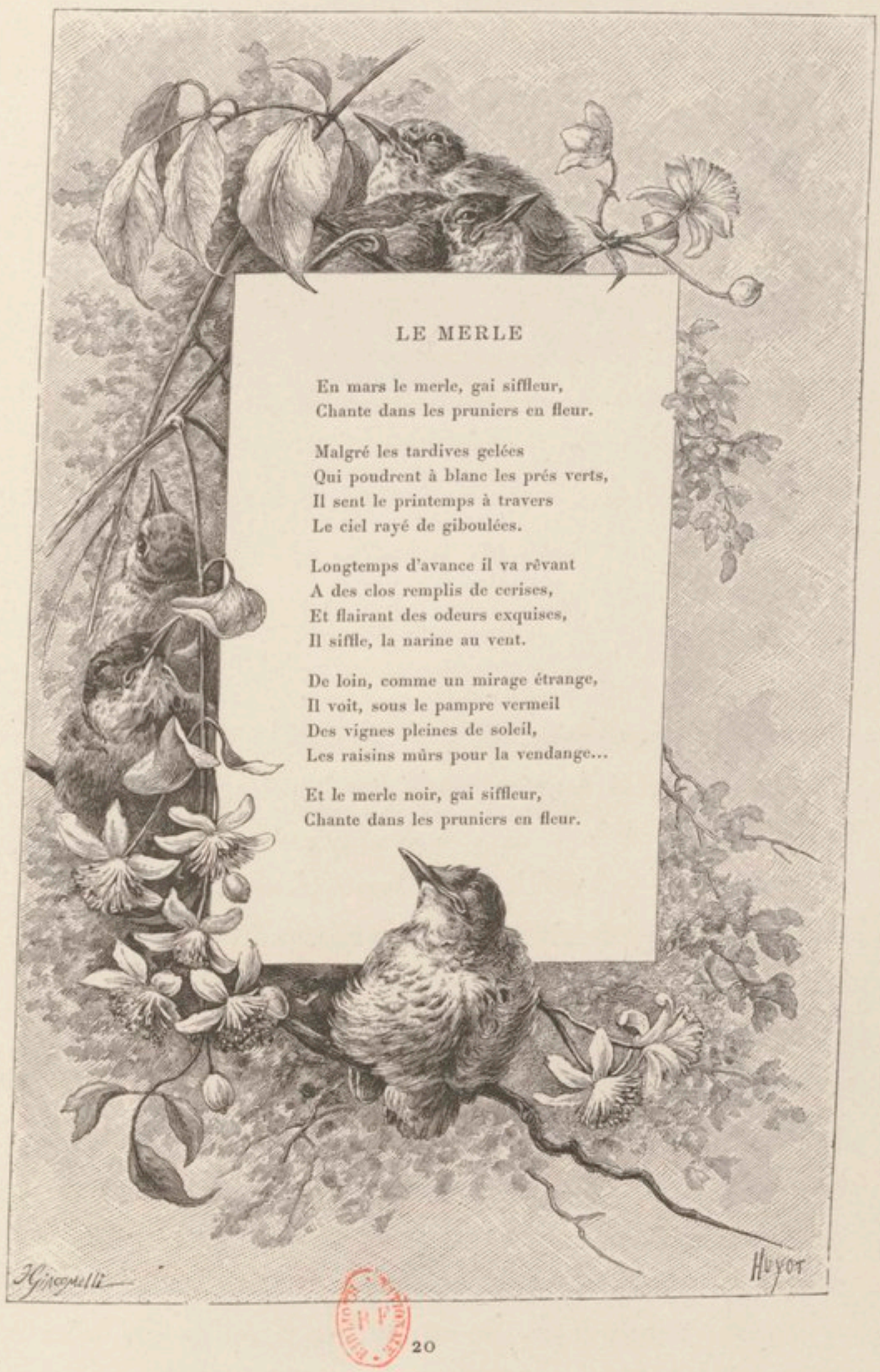
LE ROITELET

cachent entre leurs aiguilles tout un petit monde de larves et d'œufs. C'est un maître échenilleur. On a calculé qu'un roitelet peut consommer annuellement trois millions d'œufs et de chrysalides. Au contraire du troglodyte, il fait son métier en famille, avec ordre et méthode. Toute la troupe volète de cépée en cépée, dans une direction déterminée par un *sens* spécial de migration. Un ornithologiste, très fin observateur, M. de la Blanchère, a dit, dans son intéressant livre sur les *Oiseaux utiles et nuisibles*, qu'il était parvenu à connaître parfaitement par quelle lisière les roitelets entreraient sous bois, à l'automne, et dans quels cantons de la forêt il les rencontrerait successivement et immanquablement pendant l'hiver.

Cet oiselet affectionne les grands arbres. Il suspend son nid aux pins sylvestres, où le vent chante de si mélodieux airs, ou bien aux majestueux sapins des Vosges, tout frangés de lichen. Dans ce nid, bercé au-dessus de la forêt moutonnante, la femelle pond de sept à onze œufs pas plus gros que des pois. — Il n'y a plus que les petites gens ou les rois pour avoir si nombreuse famille.

Dans son corps minuscule, le roitelet a tout à la fois du sang royal et du sang plébéien. Par sa taille, ses habitudes laborieuses et sa bonne humeur, il appartient au peuple; mais il porte couronne et règne à sa façon dans la forêt. — Royauté mystérieuse et insai-

sissable, analogue à celle de la reine Mab ou du nain vert Obéron. Dans les grands massifs endormis, le roitelet représente le mouvement et la vie. Quand les ruisseaux gelés font silence, quand pas un brin d'herbe ne remue, le bûcheron qui souffle dans ses doigts, avant de reprendre sa cognée, entend soudain un léger cri joyeux et voit filer entre les branches dépouillées une mignonne apparition auréolée d'or fauve... C'est l'esprit familier de la grande forêt, le roitelet qui se rit de la bise, et continue à écheniller les genévriers sous la neige.



LE MERLE

En mars le merle, gai siffleur,
Chante dans les pruniers en fleur.

Malgré les tardives gelées
Qui poudrent à blanc les prés verts,
Il sent le printemps à travers
Le ciel rayé de giboulées.

Longtemps d'avance il va rêvant
A des clos remplis de cerises,
Et flairant des odeurs exquises,
Il siffle, la narine au vent.

De loin, comme un mirage étrange,
Il voit, sous le pampre vermeil
Des vignes pleines de soleil,
Les raisins mûrs pour la vendange...

Et le merle noir, gai siffleur,
Chante dans les pruniers en fleur.

LE MERLE

Celui-là, tout le monde le connaît, — même les Parisiens qui n'ont guère vécu à la campagne, — car il est l'hôte de tous les jardins de Paris. — Il n'est point de square ni de parterre petit ou grand qui n'ait son couple de merles. Partout, au Luxembourg, aux Tuileries, au parc Monceau, on le voit sautiller dans les massifs ou sur les pelouses, alerte, dispos, reconnaissable à son bel habit noir lustré et à son bec jaune. Presque toujours sa femelle l'escorte, en costume gris, discrète, effacée et aussi silencieuse qu'il est babillard. Ce n'est point un oiseau de passage, mais un

sédentaire; même pendant les froids les plus rigoureux, il demeure dans nos climats. En hiver, dans les villes, il hante volontiers le voisinage des habitations, où il est toujours sûr de trouver, parmi les arbres verts des jardins, un abri et une nourriture quelconque.

Les merles campagnards, sentant venir ces rudes journées hivernales, se réfugient au cœur de la forêt, à proximité de quelque source attiédie, sous les sapins ou les genévriers qui leur offrent plus de ressources pour le vivre et le coucher. Dès que le froid se détend, ils entrent en gaieté et lancent vers la mi-février ce sifflement joyeux qui retentit dans les futaies et dans les parcs, à l'époque où les chatons des noisetiers commencent à fleurir. Ils nichent de très bonne heure et si la première ponte ne réussit pas, à cause du froid, la femelle ne se décourage point et se remet à pondre à nouveaux frais. Ils construisent leur nid presque à ras de terre ou dans quelque vieux saule creux. Ce nid, assez semblable à celui des grives, est maçonné et tressé fort industrieusement; une couche d'argile l'enduit au dehors, et au dedans le tissu d'herbe et de racines est matelassé avec de la mousse. La femelle y dépose quatre ou cinq œufs d'un vert bleuâtre tacheté de rouille. Elle les couve seule, tandis que le mâle voltige çà et là et siffle, tout en quêtant des vers de terre qu'il rapporte, coupés en morceaux, à sa couveuse.

Le merle est d'un naturel jovial; c'est un peu le loustic

du monde des oiseaux. Il a quelque chose de la verve et de la blague du pitre et du cabotin, et, — comme à tout bon cabotin, — il lui faut une galerie qui l'écoute et l'applaudisse. Il aime la compagnie; mais à la société des merles ses confrères il préfère la camaraderie d'oiseaux plus petits et d'espèce différente. Souvent, vers le soir, j'ai observé le manège des merles sur les grandes pelouses du Luxembourg. Chacun d'eux sautillait légèrement dans l'herbe, escorté de quatre ou cinq moineaux familiers qui semblaient très fiers d'être reçus dans l'intimité du bel oiseau à robe noire. Celui-ci allait et venait, plein à la fois d'importance et de condescendance, et se plaisant à ébaubir ces petites gens qu'il daignait admettre à partager sa promenade. Il me faisait l'effet de ces esprits vaniteux, tapageurs et un peu vulgaires, qui dédaignent leurs égaux et se trouvent plus à l'aise dans la compagnie de personnes qu'ils peuvent éblouir et dominer à peu de frais.

Le merle aime à se donner en spectacle, à tenir le dé de la conversation, mais cela sans gêne, sans cérémonie, et pour ainsi dire les coudes sur la table. — Je me souviens d'avoir été, grâce à lui, un matin d'automne, témoin d'une scène fort amusante. Au bord d'une vigne, un merle, ivre de raisin, paradait à quelques pas de moi en compagnie d'une demi-douzaine de grives. Le drôle, mis en gaieté par le raisin noir, s'était perché au sommet d'un échalas et donnait la comédie à ces joyeuses commères.

Il clignait des yeux, battait des ailes, agitait la queue, se mettait la tête entre les pattes, avec des mines grotesques qui divertissaient grandement les spectatrices, placées à peu de distance et fort attentives.

L'automne est du reste pour cet oiseau une saison de liesse et de frairie. Les vergers sont pleins de fruits à noyaux, les baies sauvages foisonnent dans les haies, et les vignes sont amplement fournies de grappes mûres. Aussi il ne se soucie plus alors de vers ni d'insectes; il se gave de fruits pulpeux et parfumés. Il est tout occupé à satisfaire sa gourmandise, l'amour ne le tourmente plus et il devient silencieux. A peine manifeste-t-il son ancienne loquacité par un gloussement de mauvaise humeur, quand on le dérange dans son dîner.

Pourtant il n'est si belle fête qui ne prenne fin. Peu à peu les arbres fruitiers se dépouillent, les vignes se vendangent. Il ne reste plus à grappiller que les prunelles de la haie et les alises dans les taillis déjà poudrés de givre. Plus de longues ripailles; il faut se contenter à moins de frais. Fin novembre, les gelées font tomber les derniers fruits sauvages. Adieu, paniers!... Le merle bat en retraite vers les grands massifs et y prend ses quartiers d'hiver. Là, la chère est médiocre et la compagnie est peu divertissante. C'est fini de rire. Beau sire merle est obligé de revenir au régime des mouches et des vermisseaux, — et encore n'en a-t-il pas toujours à sa suffisance. Tous les oiseaux dont il avait fait ses familiers ont

LE MERLE

eu peur du froid et ont émigré. Il n'a pour unique société que les mésanges, — revêches personnes, très positives, très affairées et qui se soucient peu des amuseurs, — ou les roitelets, qui se tiennent sur la réserve et fuient le voisinage de ce gros oiseau turbulent.

Heureusement, le merle est philosophe. Il se renferme en son par dedans et se répète à lui-même ses propres grivoiseries, comme un vieil acteur oublié qui se joue encore pour lui tout seul les scènes où il était le plus applaudi dans son beau temps. Et puis il se console en se disant que les mauvais jours s'écoulent du même train que les jours heureux, et qu'après tout, l'hiver n'est pas éternel.

Dès la fin de janvier, perché sur la plus haute branche d'un sapin, il suit attentivement les hausses de la température et la croissance des jours. — A la Saint-Antoine, ils augmentent « de toute la longueur du repas d'un moine »; — à la Chandeleur, « d'une heure »; — et nous voilà du côté du bon bout de l'hiver. Avec un flair particulier, à travers les averses et les rafales de février, le merle devine que le printemps est proche. Il aperçoit sur les lisières. les chatons des noisetiers qui s'allongent; dans les fonds, l'ellébore noir qui épanouit ses corolles vertes lisérées de rose. Tout à l'entour, les bois semblent dire : « Voici le renouveau! »

Dans son for intérieur de merle, quelque chose le lui dit aussi. Il sent dans sa poitrine un désir d'amour pointer

comme le bourgeon pointe aux nœuds des branches, et tout d'un coup il se met à siffler joyeusement. Cet alerte coup de sifflet qui retentit dans la forêt déserte, silencieuse et grise est le premier coup d'archet donnant le signal de la toujours nouvelle et toujours enchanteresse symphonie du printemps.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

TABLE DES ILLUSTRATIONS

SYMPHONIE DU PRINTEMPS

		Pages
Encadrement.	Chardonneret, bouvreuil, pinson, diverses fauvettes.	IX
En-tête.	Le concert.	XI
Lettre ornée.	Pinson sous la feuillée	XI
Fleuron.	Roitelet.	XVI

LE PINSON

Encadrement.	Jeunes pinsons.	1
En-tête et lettre.	Pinson appelant ses petits	3
Hors texte.	Le pinson et son nid.	7
Fleuron.	Le pinson des Ardennes	10

LA FAUVETTE

Encadrement.	Jeunes fauvettes.	11
En-tête et lettre.	La becquée	13
Hors texte.	Fauvette à tête noire.	17
Fleuron.	Un nid de fauvettes	20

LE ROSSIGNOL

Encadrement.	Les petits du rossignol	21
En-tête.	Hymne à la lune.	23
Lettre ornée.	Chanson d'amour	23
Hors texte.	Le rossignol	27
Fleuron.	Nid de fauvettes.	30

LE CHARDONNERET

Encadrement.	Le premier vol.	31
En-tête.	Le nid	33
Lettre ornée.	Chardonneret épluchant un chardon.	33
Hors texte.	Chardonneret	37
Fleuron.	Le forçat	40

Pages

LA LINOTTE ET LE TARIN

Encadrement. Jeunes linots 41
En-tête. Dans la haie. 43
Lettre ornée. Les premiers œufs. 43
Hors texte. Nid de linot. 47
Fleuron. Le tarin. 50

LE LORIOT

Encadrement. Le nid et les petits. 51
En-tête. Les sorbes 53
Lettre ornée. Les cerises 53
Hors texte. Le loriot 57
Fleuron. La femelle du loriot 60

LE MARTIN-PÊCHEUR

Encadrement. Les petits du martin-pêcheur 61
En-tête. L'embuscade. 63
Lettre ornée. Martin-pêcheur plongeant 63
Hors texte. Martin-pêcheur 67
Fleuron. Une bonne prise. 70

LE MOINEAU

Encadrement. Jeunes moineaux. 71
En-tête. L'assemblée. 73
Lettre ornée. Sur les toits. 73
Hors texte. Dans les champs. 77
Fleuron. Le moineau friquet. 80

LA BERGERONNETTE

Encadrement. Jeunes bergeronnettes 81
En-tête et lettre. Au lavoir 83
Hors texte. Bergeronnette lavandière. 87
Fleuron. Bergeronnette jaune 90

LE TRAQUET

Encadrement. La chanson du traquet 91
En-tête. Le labour. 93

Pages

Lettre ornée. Au bord du champ. 93
Hors texte. Le nid du traquet des haies. 97
Fleuron. Traquet motteux. 100

LA SITTELLE ET L'ÉPEICHETTE

Encadrement. Les sittelles 101
En-tête et lettre. Les pourvoyeurs des petits oiseaux 103
Hors texte. L'épeichette 107
Fleuron. Le grimpereau. 110

L'ALOUETTE

Encadrement. Les petits de l'alouette 111
En-tête et lettre. L'aurore. 113
Hors texte. Alouette s'élevant 117
Fleuron. La nichée 120

LE ROSSIGNOL DE MURAILLE

Encadrement. Dans le nid 121
En-tête et lettre. La sieste 123
Hors texte. Le rossignol de muraille 127
Fleuron. Le gorge-bleue 130

LE BOUVREUIL

Encadrement. Le nid 131
En-tête. Dans les branches 133
Lettre ornée. Jeunes bouvreuils 133
Hors texte. Bouvreuils au vol 137
Fleuron. Tui-tui-tui! 140

LA GRIVE

Encadrement. En observation. 141
En-tête et lettre. Dans la vigne 143
Hors texte. La grive. 147
Fleuron. Grive mauvis 150

L'HIRONDELLE

Encadrement. Jeunes hirondelles 151
En-tête et lettre. Un fil télégraphique 153

Pages

Hors texte. En plein ciel. 157
Fleuron. Morte. 160

LE ROUGE-GORGE

Encadrement. Jeunes rouges-gorges. 161
En-tête. En quête d'un abri. 163
Lettre ornée. Le nid 163
Hors texte. Première neige. 167
Fleuron. Sortant du nid. 170

LES MÉSANGES

Encadrement. Jeunes mésanges bleues. 171
En-tête. En hiver 173
Lettre ornée. Mésange nonnette 173
Hors texte. Mésange charbonnière 177
Fleuron. Mésange huppée. 180

LE ROITELET ET LE TROGLODYTE

Encadrement. Une proie. 181
En-tête. Roitelets (les rivaux). 183
Lettre ornée. Roitelet et ses petits 183
Hors texte. Le nid du roitelet. 187
Fleuron. Troglodyte 190

LE MERLE

Encadrement. Jeunes merles 191
En-tête. A travers champs 193
Lettre ornée. Dans les branches 193
Hors texte. Pluie de printemps. 197
Fleuron. Le merle d'eau. 200

ACHEVÉ D'IMPRIMER

POUR

H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

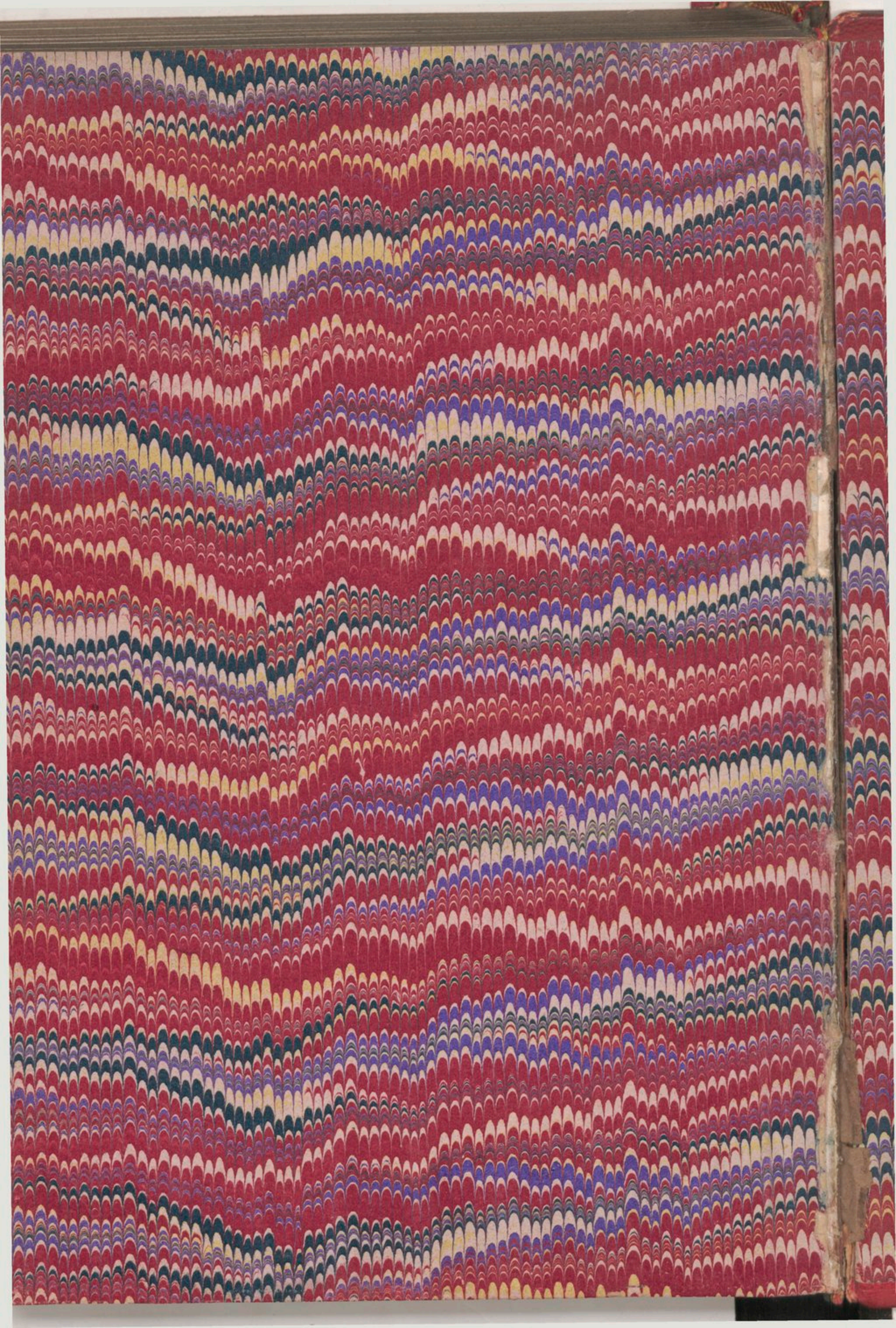
PAR

PILLET ET DUMOULIN, IMPRIMEURS

LE 15 OCTOBRE 1886

R.F. IMPRIMÉS

SOCIAE
LITTERIS
ARTES



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 03287343 3